Archiv
für
Geschichte der Philosophie.

II. Band 4. Heft.

XXVI.

L'hypothèse géométrique du Ménon de Platon.

Par

Paul Tannery à Bordeaux.

M. Alfred Gercke a récemment proposé ici même (Archiv, Bd. II, Heft 2, p. 171) une nouvelle tentative d'explication du locus mathematicus de Platon = Ménon 86. Je voudrais exposer les raisons pour lesquelles cette tentative ne me paraît point acceptable.

J'ai moi-même traité autrefois cette question (Revue philosophique, août 1876, p. 285 suiv.); après avoir indiqué comme possible la solution de Benecke[1]), j'en ai, moi aussi, proposé une autre et je m'appuyais sur des motifs semblables à ceux qu'invoque M. Gercke. Mais, depuis longtemps déjà, une étude plus approfondie m'a montré que ces motifs sont insuffisants et je me suis rallié à l'opinion de Benecke, également admise d'ailleurs par l'historien le plus compétent de la mathématique, je veux dire Moritz Cantor[2]).

Il est certain cependant que, dans cette explication de Benecke, l'énoncé de l'hypothèse géométrique, donné comme exemple par

[1]) Ueber die geometrische Hypothesis in Platons Menon, Elbing, 1867.

[2]) Vorlesungen über Geschichte der Mathematik, Leipzig, 1880, p. 187.

Platon, offre quelque chose de défectueux et d'obscur. Pour préciser, Platon ferait à peu près comme un mathématicien de nos jours, qui ayant à exprimer une condition telle que

$$n = a,$$

la déguiserait sous une transformation, comme

$$n^2 = 2an - a^2.$$

Est-il admissible qu'il fasse parler Socrate de la sorte, dans la situation que suppose le dialogue?

Tous ceux qui ont commenté ce passage (sauf, je crois, Carl Demme, Progr. no. 122, Dresde, 1888) sont d'accord pour reconnaître que l'hypothèse géométrique de Platon est la condition nécessaire et suffisante pour que le problème auquel il la rapporte soit possible; autrement dit, c'est ce que les mathématiciens grecs, dans leur langage technique, ont appelé plus tard le διορισμός du problème, expression qui, d'après le témoignage d'Eudème dans Proclus, remonterait au reste à un Léon, contemporain et ami de Platon[3]).

Ceci nous indique que dans la passage du Ménon, comme dans celui bien connu du Théétète, 167—168, il y a une allusion à une question à l'ordre du jour chez les géomètres de l'académie, et même à un travail récent qui avait attiré l'attention. Après avoir, dans le Ménon, traité assez longuement de problèmes géométriques tout à fait élémentaires, Platon pouvait sans doute se permettre une allusion de ce genre, pour une question de méthode qui devait d'ailleurs l'intéresser vivement, et comme cette allusion peut se rapporter à un texte que nous ne connaissons point, nous ne sommes pas bien placés pour reconnaître si elle est réellement aussi malheureuse dans la forme qu'elle peut nous le sembler.

En tout cas, l'interprétation de M. Gercke donnerait à l'énoncé dont il s'agit un sens encore moins admissible, ce me semble, dans la bouche de Platon. Car, si ce sens est relativement clair pour les profanes, il lui manque absolument le caractère de précision qui était certainement exigé dès ce temps-là, comme il l'est de nos jours, pour quiconque veut s'exprimer en géomètre, ὥσπερ οἱ γεωμέτραι. Platon commettrait une véritable tautologie sans

[3]) Cantor, Vorlesungen, p. 205.

faire avancer la question d'un seul pas, puisque l'existence de la condition imposée est précisément aussi difficile à reconnaître que la possibilité de la solution. Si le Ménon avait été écrit par Socrate, on pourrait peut-être admettre l'interprétation de M. Gercke; mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une œuvre de Platon, qu'elle était destinée à un cercle passablement savant, devant lequel le maître pouvait se montrer singulier, mais non ridicule en parlant incongrûment.

Un autre point sur lequel je partageais aussi autrefois l'opinion de M. Gercke, c'est qu'au temps de Platon, la langue mathématique était encore flottante, que les termes techniques prêtaient encore à confusion. Je citais même, comme exemple topique, le passage précité du Théétète, où δύναμις est employé dans le sens de racine carrée, tandis que dans la République IX, 187 d, le même mot signifie au contraire carré. Mais depuis, la poursuite de mes études sur les variations qu'a pu subir la langue mathématique des Grecs m'a conduit à des conclusions tout à fait opposées et je n'hésite plus désormais à regarder le terme de δύναμις dans le Théétète comme devant être remplacé par celui de δυναμένη [4]).

Or, dans cet ordre d'idées, il est impossible de ne pas identifier l'expression dont se sert Platon dans le Ménon: τοῦτο τὸ χωρίον . . . παρὰ τὴν δοθεῖσαν [5]) . . παρατείναντα ἐλλιπεῖν τοιούτῳ χωρίῳ

---

[4]) Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1884, 3 fasc. p. 95 suiv. — Que la langue mathématique grecque ait été fixée de très bonne heure et qu'elle n'ait subi par la suite des temps que des variations sans importance, cela résulte notamment de l'important fragment géométrique d'Hippocrate de Chios, conservé par Simplicius (Simplicii in Aristotelis Physicorum libros quattuor priores, ed. Diels, p. 61—68).

On doit également remarquer, au sujet d'un autre passage mathématique de Platon célèbre par sa difficulté, celui du nombre nuptial (République VII, 546 b), que l'interprétation de la seconde partie: ὧν ἐπίτριτος πυθμὴν . . . . ἑκατὸν δὲ κύβων τριάδος, donnée en admettant la fixité absolue du langage technique (celle d'Otto Weber), doit être certainement considérée comme acquise désormais, ainsi que l'a constaté E. Zeller ici même (Archiv, I, 4, p. 98). Le fait me paraît absolument indéniable, depuis la publication par Schöll des parties inédites du commentaire de Proclus sur la République (Anecdota graeca et latina de Schöll et Studemund).

[5]) Le texte de Platon ajoute αὐτοῦ γραμμὴν: aucune explication n'est

ἴον ἂν αὐτὸ τὸ παρατεταμένον ᾖ, avec l'expression technique παρὰ τὴν δοθεῖσαν εὐθεῖαν τῷ δοθέντι εὐθυγράμμῳ (= χωρίῳ) ἴσον παραλληλόγραμμον (= χωρίον) παραβαλεῖν ἐλλεῖπον (ou ὥστε ἐλλείπειν) παραλληλογράμμῳ ὁμοίῳ τῷ δοθέντι (Euclide, VI, 28), dont l'usage est de la plus grande fréquence dans la théorie des sections coniques.

Dès que l'on admet cette identification, on tombe nécessairement, sauf quelques divergences plus ou moins significatives, sur l'interprétation de Benecke. Voici au reste comment je voudrais la voir exposer avec l'emploi du langage et des notations modernes.

Le problème posé, qui peut être possible ou impossible, ἐς τόνδε τὸν κύκλον τόδε τὸ χωρίον τρίγωνον ἐνταθῆναι, serait: Inscrire dans ce cercle donné cette figure (c'est à dire un des carrés primitivement tracés par Socrate)[6]), mais non pas sous la forme de carré, au contraire sous celle de triangle, en conservant la même aire, et d'ailleurs en donnant à ce triangle la base la plus grande possible (ἐντείνειν), c'est à dire en lui donnant pour base le diamètre même du cercle.

L'interprétation donnée au mot ἐντείνειν n'est certainement appuyée sur aucun texte comparable, ce terme n'étant pas resté dans la langue mathématique grecque. Mais il doit nécessairement avoir pour Platon une signification technique différente de celle d'ἐγγράφειν, mot déjà bien connu d'Hippocrate de Chios, et si on le compare à παρατείνειν, qui vient ensuite et dont le sens est bien déterminé, on est conduit à cette double signification de déformation de la figure et de plus grande extension possible de la base à l'intérieur du cercle.

---

possible si l'on n'admet pas que αὐτοῦ se rapporte au cercle dont Platon a parlé un peu plus haut, et il faut alors supposer que Socrate, tout en énonçant la condition géométrique, montre à Ménon les figures tracées sur le sable. Mais il est très conforme aux habitudes géométriques de dire simplement παρὰ τὴν δοθεῖσαν et le sens n'en reste pas moins clair. Il est donc possible que les mots αὐτοῦ γραμμὴν soient une glose très ancienne et d'ailleurs maladroite, qui sera passée dans le texte.

[6]) Dans le langage mathématique grec, χωρίον, pris isolément, désigne proprement un parallélogramme rectangle; c'est par extension que le sens devient celui d'aire d'une figure quelconque, en tant que celle-ci peut être mesurée sous forme de rectangle.

Sans doute aussi, le texte d'Euclide cité plus haut montre bien que, pour exprimer la même idée, même en conservant le terme ἐντείνειν, il aurait préféré dire ἐς τὸν δοθέντα κύκλον τῷ δοθέντι χωρίῳ ἴσον τρίγωνον ἐντείνειν; mais cette forme plus longue et plus régulière qu'il a adoptée dans son énoncé avec παραβαλεῖν est loin d'avoir été suivie dans le langage classique et à cet égard il ne doit pas y avoir de difficulté.

Pour le problème ainsi posé, désignons par b^2 le carré donné, par $2a$ le diamètre du cercle ou la base du triangle, par y sa hauteur (à construire), on doit avoir évidemment

$$b^2 = ay.$$

Mais il faut, pour que le problème soit possible, que y soit inférieure à l'ordonnée maxima de la circonférence par rapport au diamètre, c'est à dire inférieure à a. D'où la condition que b soit plus petit que a.

Au contraire, Platon exprime une condition qui se traduit exactement par la possibilité de l'équation

$$b^2 = 2an - n^2.$$

b^2 étant le χωρίον παρατεταμένον, $2a$ la droite δοθεῖσα, n^2 l'ἔλλειμμα semblable au χωρίον παρατεταμένον (carré). La condition n'en est pas moins identiquement la même, et cette identité se trouve énoncée dans le διορισμὸς du problème précité d'Euclide: δεῖ τὸ διδόμενον εὐθύγραμμον μὴ μεῖζον εἶναι τοῦ ἀπὸ τῆς ἡμισείας ἀναγραφομένου ὁμοίου τῷ ἐλλείμματι.

Il y a certainement, comme je l'ai dit, dans cette complication de l'énoncé, un raffinement qui n'est point absolument de mise dans la bouche de Socrate. Mais ce raffinement n'est en tout cas pas de nature à choquer un géomètre, car Platon, au lieu de se borner au cas particulier du problème posé par lui, indique de fait une méthode générale en faisant intervenir ce qu'on peut appeler l'équation du cercle rapportée à son sommet:

$$y^2 = 2an - n^2.$$

Dès l'invention des sections coniques, attribuée à Ménechme, mais qui remonte peut-être à Eudoxe, elles ont été définies par des relations fondamentales qui se traduisent par des équations analogues. Quoiqu'il ne puisse certainement être établi que la

découverte de ces relations soit antérieure à la rédaction du Ménon, il n'est pas impossible que l'énoncé de Platon fasse allusion à leur forme générale. En tous cas, je regarde comme facile à démontrer que la théorie géométrique que suppose cet énoncé, à savoir celle de la παραβολή avec ἔλλειψις ou ὑπερβολή, théorie qui comporte la solution géométrique des problèmes du second degré et qui a été appliquée ensuite à la définition des sections coniques, remonte aux Pythagoriciens, ainsi que l'affirme Proclus en invoquant le témoignage d'Eudème[7]).

[7]) Proclus sur Euclide, éd. Friedlein, p. 419. — J'ai traité cette question à fond dans les Mémoires de la société des Sciences physiques et naturelles de Bordeaux, IV_2, p. 396 suiv: De la solution géométrique des problèmes du second degré avant Euclide.

XXVII.

Zu Thales' Abkunft.

Von

O. Immisch in Leipzig.

Diels hat oben (S. 165ff.) den Nachweis geführt, dass Hexamyes, der Name von Thales' Vater, auf karische, nicht auf phoinikische Abkunft deute. Die Sicherheit dieses Nachweises lässt sich, wie ich glaube, noch durch folgende Erwägung erhöhen.

Athenaios, welcher S. 174f. von einer in Karien üblichen phoinikischen Flöte spricht, fügt hinzu, εἰ μὴ ἄρα καὶ ἡ Καρία Φοινίκη ἐκαλεῖτο, ὡς παρὰ Κορίννῃ καὶ Βακχυλίδῃ ἔστιν εὑρεῖν. Die Griechen, so meint H. D. Müller (Mythol. I 308, wo auch noch andere Belege) vermochten, als sie zuerst mit Kariern und Phoinikiern in Berührung kamen, beide Nationen nicht scharf zu unterscheiden. Gewiss ist das richtig. Als nun die ionische Kolonisation begann und es nach hitzigen Kämpfen mit den alten Insassen an vielen Punkten zu einem Synoikismos der Griechen und Karier, sowie anderer[1]) asiatischer Nationen kam, so mussten fast notgedrungener Weise die zahlreichen Ansiedler, die aus Boiotien kamen, ihre heimischen kadmeischen Erinnerungen an den neugewonnenen karisch-phoinikischen Boden anknüpfen, was auch thatsächlich nachweisbar ist[2]). Unter dieser Voraussetzung wird die Herleitung eines karischen Geschlechtes, wie das der Theliden, aus Phoinikien völlig begreiflich, besonders wenn es das Geschlecht

---

[1]) Vgl. z. B. über Erythrai Paus. VII 3, 7.

[2]) Vgl. meine Schrift „Klaros" S. 129ff.

eines Weisen war, dessen Ideen in so innigem Bezuge zu orientalischen Lehren zu stehen schienen [3]).

Interessant ist übrigens, dass auch zu Kolophon, wo das Hinterland gleichfalls karisch war, der Name Hexamyes nachweisbar ist. Ein Genosse des Mimnermos hiess so, wie wir durch Hermesianax wissen (Leontion fr. 2, 38 Bergk).

---

[3]) Der unverständliche Zusatz bei Diogenes (I 23) ἐπολιτογραφήθη δὲ ἐν Μιλήτῳ, ὅτε ἦλθε σὺν Νείλεῳ ἐκπεσόντι Φοινίκης bezieht sich wohl auf den Ahnherrn der Theliden und mag seinen Ursprung haben in einer der mannigfaltigen Variationen der κτίσις Μιλήτου.

XXVIII.

Zur Psychologie der Scholastik.

Von

H. Siebeck.

8.

Averroes.

Avicenna, Aristoteles und Alhacen kann man als die Lehrmeister der objektiven empirischen Psychologie im MA betrachten. In der zweiten Hälfte des 13. Jahrh. aber tritt ihnen zur Seite und theilweise voran der Einfluss des grössten der arabischen Philosophen, des Averroes, mit dessen Herübernahme in der Christenheit die Zeit der unbefangenen Hingabe an den zugeführten Bildungsstoff ihr Ende erreichte. Der Aristotelismus des Averroes steht erkenntnisstheoretisch wie metaphysisch von vorn herein im Dienste einer bestimmten Tendenz; dem platonisch-christlichen Dualismus der Weltanschauung tritt mit ihm der Monismus im Sinne des pantheistischen Naturalismus gegenüber, dessen Einfluss sich bis in die kirchlichen Kreise des Abendlandes fühlbar machte und auf dem wissenschaftlichen Gebiete den Empirismus aus einem Mittel der blossen Belehrung zu einer aggressiven und oppositionellen Richtung umzugestalten suchte.

Von Averroes Werken kamen in das Abendland zuerst, wie es scheint, um 1217, die von Michael Sootus übersetzten Commentare zu de coelo und de anima herüber. Gegen die Mitte des 13. Jahrh. lag abgesehen von dem Kommentare zum Organon und der polemischen Destructio destructionum der ganze Inhalt derselben in lateinischer Sprache vor. Eine Vorstellung von dem Einflusse,

welchen Averroes um dieselbe Zeit bereits besass, gewinnt man besonders aus dem Werke des Wilhelm von Auvergne († 1249), worin die Art, wie seine Ansichten in dem Munde „unverständiger Schüler" sich zur Geltung bringen, aller Orten bekämpft wird. Allerdings scheinen die ersten Anfänge des oppositionellen Pantheismus und Naturalismus im MA schon vor die Zeiten der eingehenden Bekanntschaft mit Averroes hinaufzureichen[1]); sicher aber ist, dass die ganze Strömung an seiner Philosophie das breite und tiefe Bett fand, welches ihr noch innerhalb der Scholastik für längere Zeit den Bestand sicherte.

Die charakteristische Stellungnahme des Averroes gegenüber der ganzen bisherigen Weltanschauung liegt in dem Umstande, dass er für den Prozess des Werdens, der ihm das Wesen der Welt bedeutet, die Materie im Grunde zum Hauptfaktor macht und die bei Plato, wie auch noch bei Aristoteles vorherrschende Bedeutung der Form in eine schon der Materie als solcher wesentliche Eigenthümlichkeit aufzuheben sucht. Als reine Rezeptivität noch frei von jeder positiven Qualität ist die Materie, nach averroistischer Lehre, an sich gleichmässig geeignet, entgegengesetzte Modifikationen anzunehmen. Sie ist daher die Möglichkeit zu allem, und als solche nicht erschaffen oder in ihrem Dasein sonstwie bedingt, sondern ewig und selbständig. Daher sind auch die Substanzen ewig auf Grund der Materie, in der sie wurzeln. Die Reihe der Generationen ist nach beiden Seiten unendlich; es giebt kein Werden aus nichts und kein Vergehen des materiellen Substrates der Dinge. Die Form ist zwar nothwendig, um aus der Materie Bestimmtes zu gestalten, sie ist aber in ihrer Wirksamkeit, ja selbst in ihrem Dasein, gebunden an das Bestehen der Materie. Die Formen bilden somit einen integrirenden Bestandtheil derselben und treten in der Bewegung lediglich aus derselben heraus, um ihre Wirksamkeit zu entfalten. Diese Verwirklichung bringt aber folgerichtig nichts anderes zuwege als was im Grunde (der Möglichkeit nach) in der Materie schon lag, sodass im strengen Sinne überhaupt keine absolute Veränderung und kein Zuwachs an Sein stattfindet.

---

[1]) Vgl. Renan, Averroes (Par. 1853) S. 175 ff.

Das Heraustreten der Form ist auch kein willkürlicher oder durch Willkür vermittelter Akt, sondern ein nothwendiger (im Wesen der Materie liegender) Prozess, gegeben durch die Bewegung, welche mit der Materie von Ewigkeit her besteht. So ist alles in der Natur nothwendige Entfaltung der Materie und Rückkehr in dieselbe. Es giebt kein Chaos, das der geordneten Welt vorausläge, so wenig wie man von Fortschritt oder Rückschritt in der Welt reden kann. Die Welt hat nach alledem auch keine Entwickelung nach einem obersten Ziel hin. Auch das geistige Prinzip (die Formen) ist der Materie und ihrer Ausgestaltung, der Natur, nicht entgegengesetzt, sondern wesentlich und ursprünglich in ihr beschlossen und enthalten [2]).

Das Wesen des Seelischen musste bei dieser Auffassung des Verhältnisses von Materie und Form folgerichtig seine substanzielle Unterschiedenheit und Selbständigkeit gegenüber dem Materiellen verlieren und Hand in Hand hiermit die Tendenz sich herausbilden, die Bewusstseinszustände und Veränderungen lediglich als nothwendige Ausgestaltungen des mit der Materie gegebenen Entwicklungsgesetzes zu betrachten. Die Ausbildung, welche der Averroismus im christlichen Abendlande gefunden hat, trägt in der That die charakteristischen Züge einer nach dieser Richtung gehenden Weltauffassung. Die psychologischen Erörterungen bei Averroes selbst waren auch bereits danach angethan, nicht allein den Bestand an empirischen Beobachtungen zu vermehren, sondern namentlich auch die vorwiegend spiritualistische Seite der innern Erfahrung in das Licht der naturalistischen Grundanschauung zu stellen.

In seinen Kommentaren zu den aristotelischen Schriften lässt Averroes sich die Gelegenheiten zur Hervorhebung selbständiger Beobachtungen und eigenthümlicher Ansichten keineswegs entgehen. Zu der Lehre, dass Anschauung (imaginatio) immer mit Empfindung zusammengeht, bemerkt er [3]), dass bei niederen Thieren die Anschauung nur in Gegenwart der Empfindung selbst vorhanden ist, der Besitz von Anschauungen als bleibende Bilder der Wahrneh-

---

[2]) Vgl. ebd. S. 85 f.

[3]) d. an. II, 20 (Ed. Ven. 1550. tom. VI, f. 130 C 40).

mungen dagegen nur dem Menschen und den höheren Thiergattungen zukomme. Zu der Einsicht, dass die Zeitvorstellung auf dem Gewahrwerden der Succession der Bewusstseinszustände beruht, hebt er hervor, dass im traumlosen Schlafe auch das Zeitbewusstsein schwindet, im Traume selbst aber dasselbe mit der Bewegung der Imagination wieder vorhanden ist[4]). Zu der Lehre von den Begehrungen führt er aus[5]), dass die des Gesichts und Gehörs in einer näheren Beziehung zur Vernunft stehen als die der andern Sinne, und unter diesen beiden wieder der Gehörsinn heftiger nach Vernunft, d. h. Deutung, dränge als die Gesichtswahrnehmung: man verlange sehr, das zu sehen, was man hört; nicht gleichermaassen das zu hören, was man sieht. Zu der Lustlehre wird gelegentlich bemerkt, dass Gegenstände der Erinnerung um so angenehmer sind, je weiter ihre Objekte zeitlich zurückliegen, ausserdem aber hingewiesen auf die Bedeutung, welche das dem Menschen natürliche Verlangen nach Einheit für die Entstehung von Lustgefühlen besitze: Komposition und Theorie (confictio und doctrina) sind angenehm, weil sie die Einheit unter den Dingen zur Geltung bringen; aus dem gleichen Grunde gefallen Assimilationen und Beispiele, ferner innerhalb der Gattung der Mensch dem Menschen, das Pferd dem Pferde u. s. w. (a. a. O. f. 39 bf.).

Bedeutsamer aber für die Zeit der Scholastik als derartige vereinzelte Bemerkungen ist die naturalistisch-pantheistische Ausdeutung, die Averroes den aristotelischen Lehren mit Vorliebe angedeihen lässt. Man erkennt sofort die Bedeutung wieder, welche bei ihm die Materie für das Hervortreten der Form hat, wenn zu der Lehre von der Theilbarkeit der Seele sich die Ansicht ausgesprochen findet, einige Kräfte derselben seien nichts anderes als Vollkommenheiten körperlicher Organe, da die Prinzipien des Naturwirkens (formae naturales) durch die Materie erst zur Vollendung kommen[6]) und mithin nichts von dem Materiellen (Leiblichen) wesent-

---

[4]) s. Renan 86, der auf die Verwandtschaft seiner auf Zeit und Traum bezüglichen Ansichten mit denen von Dugald Stewart aufmerksam macht.

[5]) in Rhet. I, 14; f. 39b.

[6]) perficiuntur per materiam, d. an. II, 11. f. 129 A 12f.

lich Getrenntes sein können. Die Seele selbst wird einerseits vom Leibe, andrerseits vom unpersönlichen Intellekt[7]) unterschieden und hiernach mehr im Sinne eines zu der Wärme noch hinzutretenden Lebensprinzips aufgefasst, welches ohne Materie nicht bestehen kann und nach dem Verfalle des Leibes zu der spiritualen und unsichtbaren Materie zurückkehrt, in der sie ursprünglich beschlossen war[8]).

Auch die bekannte pantheistische Fortbildung der aristotelischen Lehre vom νοῦς ἀπαθής zu der von der Einheit des aktiven Intellekt ruht bei Averroes auf naturalistischer Grundanschauung. In den weitläuftigen Ausführungen derselben tritt bei ihm aller Orten das Eine deutlich heraus, dass die schon von Aristoteles[9]) angedeutete Analogie des begrifflichen Erkennens mit dem Vorgange des Sehens und insbesondere der Vergleich der Wirksamkeit des νοῦς ἀπαθής mit der des Lichtes, durchgreifend und maassgebend gewesen ist[10]). Wie man beim Sehen zu unterscheiden hat das

---

[7]) s. Gesch. d. Psych. I, 2, S. 439f.

[8]) Destr. destruct. t. IX f. 62 d f.: Nos non concedimus quod sit separata a corpore (sc. anima), 63a: Wir, die wir wissen, dass die Seele sit additum quiddam calori elementali, (weil die Wärme als solche nicht die Ordnung der Denkvorstellungen bewirken kann), wissen auch, dass die im Saamen befindliche Wärme zur Erzeugung und Gestaltung des Leibes nicht ausreicht. Hae autem animae aut erunt tamquam mediae inter animas corporum coelestium et animas quae sunt hic in corporibus sensibilibus, et habebunt absque dubio in animabus quae sunt hic et corporibus dominium . . ., aut ipsae in se ipsis sunt alligatae corporibus quae ab eis sunt creata propter similitudinem quae est inter ea. Et cum corrumpantur corpora, revertuntur ad materias suas spirituales et corpora sua subtilia quae non sentiuntur.

[9]) Ar. d. an. III, 5; 430a 15f. s. Gesch. d. Psych. I, 2 S. 64. 67.

[10]) Aver. d. an. III (t. VI, f. 169 Df): Intentio cogens ad ponendum intellectum agentem alium a materiali et formis rerum quas intellectus materialis comprehendit, est similis intentioni propter quam visus indiget luce, cum hoc quod agens et recipiens alia sunt a luce, . . . modus qui coëgit nos ad ponendum intellectum agentem, idem est cum modo propter quem indiget visus luce. Denn wie das Sehorgan von den Farben nicht erregt wird, ausser wenn es in actu ist, und dies wieder nicht der Fall sein kann ohne die Gegenwart des Lichtes, da dieses selbst sit extrahens eos (die Farben) a potentia in actum, so erregen auch die intentiones imaginatae den int. materialis nicht, ausser wenn sie intellectae in actu sind (f. 170 A); quod non perficitur eis nisi aliquo praesente (nämlich eben die Gegenwart des intell. in actu). f. 179 B: der In-

Organ, die von ihm aufgenommene Qualität, und den äussern Erreger, das Licht, so auch beim Erkennen ein Empfangendes (den materialen Intellekt), den intelligiblen Inhalt als das von ihm Aufgenommene, und ein Wirkendes, welches das Aufgenommene im Aufnehmenden gleichsam transparent macht[11]), ein Vorgang, mit dem nicht wie beim Sinnesorgan eine qualitative Veränderung verbunden ist, sondern nur die „Apprehension“ des Inhalts, die ihrerseits nichts anderes ist als die aktive Bethätigung des eigenen Wesens von Seiten des Intellekt (t. IX, f. 65 A). Wie das Licht wirkende Ursache und zugleich Form und Zweck der Farben ist, mithin Anfang und Ende des Sehvorgangs in seinem Wesen beschlossen hält, so verhält sich auch der wirkende Intellekt zum materialen nicht nur als anregendes Moment, sondern auch als dessen Vollendung und Ziel[12]). Die pantheistische Wendung dieser Lehre vollzog sich nun bei Averroes dadurch dass er die Analogie des Intellekts mit dem Lichte auch aufrecht erhielt hinsichtlich des Umstandes, dass das Licht gegenüber der Vielheit der individuellen Augen ein allgemeiner und für sich bestehender Faktor ist, der in allen einzelnen wirkt, ohne darum selbst zur Individualität jedes einzelnen zu gehören. Wie das Licht eins ist, sagt er (de an. beat. 3, f. 65 C), welches alles der Möglichkeit nach Sichtbare wirklich sichtbar macht, so muss auch der Intellekt Eins sein, der alles Intelligible zum Akt bringt.

Offenbar ist diese Ausdeutung der aristotelischen Ansicht zugleich eine Fortbildung derselben in derjenigen Richtung, welche nachmals in der Lehre Spinoza's ihren konsequentesten Ausdruck fand. Schon Averroes selbst ist dieser letzteren aber noch näher gekommen durch seine Ansicht, dass die Vereinigung des materialen

---

tellekt, qui in nobis existit, hat zwei Funktionen: cognoscere intelligibilia (analog dem Auge, wenn das Licht darin ist) et efficere intelligibilia (analog dem Lichte selbst).

[11]) Opp. t. IX, f. 65 a (d. anim. beat. 3). t. VI, f. 179 D: in hoc (dem int. materialis) se habet res sicut in ipso transparente, quod quidem recipit colores et lumen simul; lumen autem colores efficit.

[12]) d. an. beat. 3. t. IX, f. 65 A. 66 A: Sol dat visui lucem et postea per hanc lucem quam recipit videns a sole, efficitur videns ipsum solem in actu qui fuit causa faciens ipsum videre rem in actu.

mit dem wirkenden Intellekt für den Menschen das Resultat einer allmäligen Entwickelung ausmacht, die im Verlaufe des Lebens mit seiner geistigen Aus- und Durchbildung Hand in Hand geht und, wenn sie erreicht ist, das wahre Wesen zugleich der Vollkommenheit und Glückseligkeit darstellt, ein Ziel welches von den Einzelnen je nach der individuellen Beanlagung in verschieden hohem Grade erlangt werde[13]. Auch darin endlich kommt seine Lehre mit der des Spinoza überein, dass dieses oberste Ziel der intellektiven Erkenntniss für ihn im letzten Grunde nichts anderes bedeutet als die Thätigkeit, in welcher der allgemeine Intellekt sich selbst in seinem Thun und Wesen innerhalb des Individuums ergreift und erkennt, und dass in dieser einen und einheitlichen Erkenntniss seiner Ansicht nach alle anderen begrifflichen Erkenntnisse enthalten und beschlossen sind[14].

Es war ein belangreicher Umstand, dass das Hervortreten der averroistischen Lehre im christlichen Abendlande schon eine kräftig entwickelte empirisch-psychologische Richtung innerhalb der Scholastik vorfand. Denn je verbreiteter und gleichsam selbstverständ-

---

[13]) Die Abhandlung de animae beatitudine ist dem Erweise dieses Satzes gewidmet. f. 65 B 42 f. heisst es: eventus hujus perfectionis ut plurimum continget tempore senectutis, aber erst nach anhaltendem spekulativem Studium und Entfernung überflüssiger Dinge, die nur scheinbar nothwendig sind .... Cuilibet enti inest divina intentio, ut perveniat ad recipiendum tantum illius nobilis finis quantum competit suae naturae nec denegatur ab ejus essentia pars sibi concessa. ib. 5, f. 66 B: Substantia intellectus agentis est una, quamvis gradus suus contineat id quod dependet ab omnibus animalibus rationalibus receptivis beatitudinis. Vgl. Spinoza, Eth. V, die Scholien zu Propos. 10, 20, 36, 42.

[14]) de an. beat. f. 65 D: Intellectus agens reducit eam (sc. virtutem rationalem) in intellectum in actu et concedit quod alia sint sibi intelligibilia in actu. Ist dies eingetreten, so ascendit ille intellectus in actu ad assimilationem rerum abstractarum et intelliget suum esse quod est actu intellectus (66 A): Intellekt, Intelligibles und Intelligirendes sind dann Eins, sind ganz intellectus agens geworden. Nam intentio divina in hoc fuit quod formae quae sunt aeternae in genere, ut universalia, debeant ascendere ad formam unam numero. Ebd. 5, f. 66 C: Pluralitas intelligendi non est deputata pro ultima nobilitate. Das primum erkennt ja sich allein und damit alles andre, da alles sein Sein von ihm hat. Itaque pluralitas intelligendi perfectio non est. Vgl. bei Spinoza die Erkenntniss sub specie aeternitatis und Eth. V 36.

licher die letztere sich bereits zeigte, um so eher konnte der naturalistische Gesichtspunkt als die naturgemässe Konsequenz und Ergänzung derselben erscheinen, da er mit seiner neuen Bestimmung des Verhältnisses von Materie und Form der Erfahrungs- und Naturwissenschaft einen berechtigten Anspruch auf Alleinherrschaft zu verleihen schien. Die objektive empirische Psychologie wurde auf diese Weise zum tendenziös-naturalistischen Empirismus. In wie ausgesprochener Weise dies wenigstens in bestimmten und allem Anschein nach ziemlich ausgedehnten Kreisen der Fall war, hat die kirchliche Zensur jener Richtung selbst deutlich ins Licht stellen helfen. In der langen Reihe ketzerischer Lehren, welche der Erzbischof von Paris im Jahre 1279 den dortigen Averroisten aufzurücken sich veranlasst fand[15]), finden sich Sätze wie die folgenden: Alles geschieht durch Nothwendigkeit; jedes Agens wirkt nur in einer ganz bestimmten Weise; der Mensch ist Mensch auch abgesehen von seiner (nicht organischen) Denkseele; die Substanz der Seele ist ewig (d. h. nicht geschaffen); die Seele ist unzertrennlich vom Leibe und vergeht, wenn dessen Harmonie sich auflöst; der Intellekt (der unvergänglich ist) macht die Wesensvollkommenheit (perfectio essentialis hominis) aus; er ist von Ewigkeit her, und seiner Natur nach nicht früher in der Potenz als im Aktus; es giebt zwischen den (individuellen) Intellekten keinen Unterschied der Vollkommenheit; die Aenderungen im Inhalte des Willens sind immer durch vorhergehende Ursachen bedingt; der Wille unterliegt den seine Anregung bewirkenden Einflüssen mit Unausweichlichkeit; dasselbe gilt vom sinnlichen Triebe; bei jeder Handlung giebt unter verschiedenen Antrieben immer der stärkere den Ausschlag; gegen die thatsächlichen Wirkungen von Passionen und Erkenntniss kann der Wille von sich aus nichts ausrichten; leidenschaftliche Handlungen sind unausweichliche Wirkungen (coacte) bestimmter Ursachen; was aus einem Menschen wird, kann man aus bestimmten Zeichen an seinem Wesen vorauswissen[16]) u. a. Besonders deutlich

---

[15]) s. Du Plessis d'Argentré, Collectio judiciorum etc. I, S. 177 ff.

[16]) a. a. O. no. 21. 160. 11. 169. 116. 7. 124. 39. 131. 134. 164. 208. 129. 131. 167.

tritt hier ausserdem die Tendenz heraus, die bis dahin unbefangen an die Objekte der äussern und innern Erfahrung herangebrachte empirische Methode des Erkennens als die allein giltige im Gegensatze zu den Inhalten und Methoden der kirchlichen Glaubenslehre hinzustellen [17]).

---

[17]) Vgl. ebd. no. 33. 37. 120. 152f. 177 u. a.

XXIX.

„Jordani Bruni Nolani Opera inedita, manu propria scripta“.

Von

W. Lutoslawski,
Privatdocent an der Universität zu Kazan.

„Jordani Bruni Nolani Opera inedita, manu propria scripta“ — diesen überraschenden und vielverheissenden Titel trägt ein dickes Heft in 4° der Moskauer Bibliothek des Rumianzow-Museums. Schon vor mehr als zwanzig Jahren kündigte die Buchhandlung Tross in Paris an, dass sie noch ungedruckte Autographa von Giordano Bruno besitze. Da seit mehr als 250 Jahren keine neuen Werke von diesem Philosophen bekannt geworden sind, ausser den bei seinen Lebzeiten und zweien kurz nach seinem Tode [1]) erschienenen, so erregte diese Nachricht unter denen, die sich mit Bruno beschäftigt hatten, ein grosses Aufsehen. Domenico Berti, der damalige italienische Unterrichtsminister und spätere Biograph von Bruno, beabsichtigte die neu entdeckten Werke anzuschaffen. Es kam ihm aber darin Abraham Noroff zuvor, der in seiner reichen Bibliothek schon seit Jahren mit grosser Mühe die seltensten Ausgaben verschiedener Werke von Bruno vereinigt hatte.

Die Bibliothek von Noroff kam nach seinem Tode seinen Wünschen gemäss an das Museum von Rumianzow in Moskau, das gegenwärtig eine der reichsten Bibliotheken Russlands besitzt.

---

[1]) Summa terminorum Metaphysicorum Jordani Bruni Marpurgi 1609 und Artificium perorandi Francoforti 1612.

Darin befindet sich jetzt, nebst einer beinahe vollständigen Collection der ersten Ausgaben gedruckter Werke von Giordano Bruno, auch das von der Buchhandlung Tross zuerst angekündigte Manuscript.

Die erste Beschreibung dieses Manuscripts erschien im J. 1868 in französischer Sprache in dem von Noroff selbst herausgegebenen Kataloge seiner Bibliothek[2]) und wurde von Berti[3]), Frith[4]) und Previti[5]) abgedruckt.

Diese Beschreibung ist jedoch in vielen Hinsichten unzuverlässig. Noroff glaubte, dass das ganze Manuscript von Brunos Hand geschrieben sei, und hielt auch solche Theile desselben, die wohl kaum Bruno zuzuschreiben sind, für dessen Werke. Er hat das Verhältniss der einzelnen Theile gar nicht untersucht, und hielt einzelne Capitel für besondere Abhandlungen, so dass er dies Manuscript, welches nur zwei vollständig vorliegende Werke von Bruno enthält, für eine Sammlung von nicht weniger als 9 Tractaten erklärte.

So wie das Manuscript gegenwärtig vorliegt, enthält es nicht, wie Noroff angiebt, 184, sondern nur 182 Blätter, die mit Bleistift numerirt sind. Daraus folgt nicht, dass zwei Blätter verloren gegangen seien, da zwischen Bl. 69 und Bl. 70 zwei vollständig unbeschriebene Blätter liegen, die von Noroff mitgezählt worden sind, dagegen bei der endgültigen Numerirung von der Moskauer Bibliothek-Verwaltung unberücksichtigt gelassen wurden. Von den 182 Blättern hängt der grösste Theil noch gut zusammen, und zwar waren Bl. 7—182 in einer gleichmässigen Weise geheftet; Bl. 1—6 haben dagegen nicht zu demselben Hefte gehört, und wurden nur lose hineingelegt. Von den Bl. 7—182 sind auch einige ganz losgelöst, aber mit sichtlichen Spuren der Zugehörigkeit zu den übrigen. So sind die Blätter 7, 10, 11, 161 ganz frei. Bl. 8—9, 36—47, 48—55, 70—75, 99—106 hängen mit den übrigen nur an einer Stelle zusammen. Aber alle diese Blätter, von 7—182, haben

---

[2]) Bibliothèque de Mr. Abraham de Noroff S. Petersbourg 1868.

[3]) Berti Domenico Documenti intorno a Giordano Bruno Roma 1880.

[4]) J. Frith Life of Giordano Bruno the Nolan London 1887.

[5]) P. Luigi Previti S. J. Giordano Bruno e i suoi tempi. Prato 1887.

Spuren von Nadelstichen in der Entfernung von 18, 45, 165, 195 mm vom oberen Rande, und haben also ein ganz zusammenhängendes Heft gebildet, von dem sich nur mit der Zeit beim Blättern einzelne Blätter zum Theil oder gänzlich losgelöst haben.

Dass aber diese Blätter 7—182 nicht immer ein Ganzes gebildet haben, das ersieht man daraus, dass in den Bl. 7—63 alte Nadelstiche, durch die jetzt der Faden nicht geht, deutlich zu sehen sind.

Mit Rücksicht auf diese Nadelstiche, so wie auch auf die Beschaffenheit des Papiers, kann man das ganze Manuscript in folgende Theile eintheilen:

I. Theil: Bl. 1—5.

I. Bl. 1—5 haben nie zu dem Rest des Ms. gehört, wohl aber zu einem anderen Heft, da in ihnen alte Nadelstiche sichtbar sind, in der Entfernung **14, 62, 122, 188** mm vom oberen Rand. Die Lage dieser Nadelstiche stimmt weder mit denen, die durch das ganze Heft von Bl. 7—162 gehen, noch mit den andern, die in den Blättern 7—63 sichtbar sind, und durch die jetzt kein Faden geht, überein. Die gleichen Nadelstiche sind nicht nur in Blatt 1—4, von denen 1 mit 4 und 2 mit 3 noch zusammenhängen, sondern auch in dem Bl. 5 sichtbar. Von dem Bl. 5 ist das dazugehörige Blatt weggerissen, und nicht vorhanden.

Die Blätter 1—4 haben, wie durch Nebeneinanderlegen ganz sicher zu ersehen ist, einen Bogen gebildet, von einem Papier, in dem ein Wasserzeichen sichtbar ist, das einen Krug mit überschäumendem Trank darstellt. Legt man die Blätter so neben einander, dass Bl. 3 r° links oben, Bl. 2 v° links unten, Bl. 4 v° rechts oben und Bl. 1 r° rechts unten zu liegen kommen, so ist der Krug in der Mitte der linken Hälfte des Bogens zu sehen, mit einem Griff an seiner rechten Seite. Auf dem Kruge bemerkt man zwei Buchstaben, von denen der erste unleserlich, der zweite aber ein N oder ein H bedeutet. Da das Papier nicht beschnitten ist, und der Rand in Folge dessen eine etwas unregelmässige wellenförmige Linie bildet, so sind die Dimensionen der Blätter nicht ganz übereinstimmend, und der Bogen, den Bl. 1—4 gebildet haben, hatte in der angeführten Lage

der Blätter unten eine Breite von 411 mm, oben von 414 mm, sein linker Rand betrug 300 mm, der rechte 304 mm. Die durchschnittlichen Dimensionen jedes Blattes sind also 152.206 mm, wobei die einzelnen Blätter etwas kleiner oder grösser sind. Im Papier sind Linien sichtbar: die Querlinien dicht beisammen, die Längslinien in einiger Entfernung von einander. Die Querlinien gehen in den einzelnen Blättern von oben nach unten, und sind auch sichtbar ohne das Papier gegen das Licht zu halten, sie sind $1^1/_4$ mm von einander entfernt, da ihrer 8 auf 10 mm kommen. Die Längslinien treten erst hervor, wenn man das Papier gegen das Licht hält. Es sind ihrer im ganzen Bogen 20 vorhanden, und also auf jedem Blatte 10 zu sehen. Die Entfernungen dieser Linien sind nicht ganz gleichmässig, und weichen an verschiedenen Stellen um 1—2 mm vom Mittel ab. Da diese Längslinien in den einzelnen Blättern von links nach rechts gehen, so liess sich ihre Lage durch die Entfernung vom oberen Rand bezeichnen; sie beträgt, im Durchschnitt aus 10 Messungen, von denen an jedem Blatte zwei ausgeführt wurden:

9, 20, 43, 63, 86, 107, 128, 151, 173, 195 mm.

Solche Messungen reichen hin, um die Identität des Papiers von Bl. 5 mit Bl. 1—4 festzustellen, und zugleich auch, um mit Bestimmtheit behaupten zu dürfen, dass sich im ganzen übrigen Manuscript kein einziges Blatt von dem gleichen Papier findet. Bl. 1 recto ist sehr vergilbt und schmutzig, und hat offenbar lange an der Luft gelegen — aber schon das verso ist weisser, und ebenso auch die Bl. 2—5. Was den Inhalt anbelangt, so ist darin zuerst ein lateinischer Text bemerkbar, von dem ein grosser Theil durchstrichen ist. Auf Blatt 1 recto sind zwischen den Zeilen mit anderer Tinte aber von derselben Hand einige italienische Verse zu lesen. Auch auf Blatt 5 recto kommen italienische Verse und Prosa vor. Auf Bl. 5 v° sieht man 6 Zeilen eines lateinischen Textes, der sehr verblasst und unleserlich ist, und der dem Aussehen nach denselben Einflüssen ausgesetzt gewesen sein muss, wie Bl. 1 r°.

Diese Blätter scheinen Conceptblätter gewesen zu sein, und sind von Brunos eigner Hand geschrieben, wie dies von Prof. Sig-

wart[6]), der mehrere unzweifelhaft echte Autographe Brunos gesehen und diese mit dem von Noroff publicirten Facsimile verglichen hat, für unzweifelhaft gehalten wird. Auf Grund einiger Abbildungen von unzweifelhaft echten Autographen von Giordano Bruno, die ich der Güte von Prof. Sigwart verdanke, glaube ich auch entscheiden zu können, dass diese ersten 5 Blätter, vielleicht mit Ausnahme von Bl. 5 verso, von Giordano Bruno selbst geschrieben sind.

Bl. 1 r° beginnt mit dem Titel „De vinculo spiritus"[7]). Von derselben Hand aber mit anderer, weniger verblasster Tinte ist neben dem Titel später hinzugeschrieben

{ naturali[8])
animali
divino.

Dicht unter dem Titel, aber wahrscheinlich auch später geschrieben und in Folge dessen weniger verblasst steht der Satz „His absque medicus non est, divinator non[9]) est, operator[10]) non[9]) est, amator non est, philosophus[11]) non est etc." und „per[12]) haec sunt omnes[13]) omnia".

Dann beginnt der eigentliche Text, der aus einzelnen nicht immer zusammenhängenden Sätzen besteht, und dessen erste vier Zeilen gestrichen sind. Sie lauten „Nihil absolute pulchrum[15]) quod[14]) vinciat: sed ad aliquid pulchrum[15]), alioquin asini amarent pulchras mulieres, simiae a*bol*erent[16]) filios. Similiter nihil absolute bonum[17]) quod[18]) alliciat, sed cum[19]) deus[20]) seu universum[21]) et ens est ex contrariis[22]). ita etiam bonum est ex contrariis. sunt enim[23]) alia quae consistunt igne alia quae aqua etc."

[6]) Dem Herrn Prof. Sigwart verdanke ich eine Abschrift von Bl. 1 recto, Bl. 4 recto und Bl. 5 recto, die er nach einem Facsimile und einer Photographie angefertigt hat, und die mir das Lesen der sehr undeutlichen Handschrift ausserordentlich erleichterte, so dass ich einen grossen Theil der andern Seiten habe entziffern können.

[7]) Ms.: vinc° spūs. [8]) Ms.: nāli. [9]) Ms.: n. [10]) opator. [11]) phūs. [12]) p. [13]) oēs. [14]) q. [15]) pulchrū.

[16]) Dies Wort konnte ich nicht sicher lesen, zwischen dem a und e sind 2—3 Buchstaben, von denen zwei zu den oben hervorragenden gehören (b, d, h, k, l, t). [17]) bonū. [18]) q. [19]) cū. [20]) deū. [21]) universū. [22]) cōriis. [23]) .n.

Nach diesen vier Zeilen kommen zunächst, aber später geschrieben und weniger verblasst zwei Verse „se si potesse a te chiuder l'entrata, tant il regno d'amor saria piu vago", die den Lesern Brunos aus seinem Werk „Gli eroici furori" bekannt sind, (wo sie im ersten Dialog im 6. Sonnett vorkommen). Der dritte dazu gehörige Vers „quant' il mondo senz' odio et senza morte" kommt erst nach weiteren 7 Zeilen Text, von dem die 5 letzten durchstrichen sind. Die nicht durchstrichenen Zeilen lauten „Honestum et justum civile lege videtur esse, et non natura[24]): sed opinio multum valet ad habitum: ut quasi naturale[25]) sit quod[26]) appetitur et vinciat appetitum[27]). et e contra". In derselben Weise geht der Text in den ersten 4 Blättern fort, wobei am Rande vielmals die Worte „vinciens", „vincibile", „vinculum" vorkommen. Als weitere Probe mögen einige Sätze aus dem Blatt 4 r° dienen: (dies Blatt wurde von Prof. Sigwart nach einer Photographie beinahe vollkommen entziffert)

„Is vere uni vincitur, qui in rebus negotiisque aliis torpescit et in ipso sollicitatur, jocundior enim operatio alteram excludit, animus auribus intentus remittit oculos, hinc vehementius gaudentes, tristitia aestuantes, non vivide aliud agimus, imo statim cessamus ab opere; hoc est teneri, vinciri, abstrahi, trahi."

„Vinculorum diversitas".

„Voluptas hominum minus est determinata ad unum, unde rationalis dicitur, quam voluptas brutorum quae naturalis appellatur, hinc equa pariter omnes equos vincire potest, mulier una viros omnes non item: ita amatur[28])."

„Relaxatio vinculi."

„Pudor et fides propugnator vinculorum optimus. est autem pudor ignominiae metus. quae bene vinculis obstat et vero afficitur pudore rubet. Quae vero timore vecordiaque se proripit a vinculis pallet. Hanc qui vincire cupit, additis animis superabit, non illam. Primum proprie dicimus verecundiam, secundum vero proprie pudorem dixerim, verecundia enim recti honestique rationem habet,

---

[24]) nā. [25]) nāle. [26]) q̄.
[27]) appetitū. [28]) ita amt̄.

pudor autem infamiae timorem prae se fert; pallent enim et qui timent verbera et mortem."

„Amor."

„Amor ut in amante est passive dicitur et est vinculum, alio modo dicitur active id quod amare facit: et est quaedam divina vis in rebus, et hic est ille qui vincit. Et Orpheo atque Mercurio est Daemon magnus. Antiquus ante mundum, quo chaos ornamentum appetebat, eratque in sinu illius quia amor in generatione operatur et nova facit et principiis dominatur. Senectutem fugere et odisse dicitur, juvenibus se miscere, duros habitus aufugit, mites mollesque inhabitat, juvenis et tenellus et coelestis habetur" . . .

„Hunc vincientem vel vinculum hoc nec pulchrum neque bonum appellat Socrates quod pulchrum appetit atque bonum, eo igitur caret ideoque noluit esse Deorum aliquem. Item inquit ille amorem medium inter bonum et malum, turpe et pulchrum, mortale et immortale. Sed hic rhetorice et aequivoce sentit de appetitu et medio. Sumimus amorem vinculum secundum rationem communem active passive, quo omnia volunt perfici uniri copulari ordinari et natura agit perfectionem unionem copulam et ordinem." „Et sic nihil est sine amore perfectum."

In der gleichen Weise handelt auch Blatt 4 verso von Liebe und von der Lust. Es schliesst mit dem Satze „plus vincit cautus adulator quam verus amicus".

Bl. 5 recto beginnt mit dem Vers „Chi mette il piè su l'amorosa pania etc.", der gleichfalls den „gli eroici furori" entnommen ist, und sich dort im Dialogo secondo am Schluss findet[29]). Hier fehlt aber der zweite ihn ergänzende Vers „cerchi ritrarlo e non v'inveschi l'ali". Unter dem ersteren Verse liest man einen lateinischen Satz „Crates Thebanus dixit remedium amoris fames, si hoc non sufficit tempus, si hoc non sufficit laqueus". Auf diesen Satz folgen wieder ein italienischer Satz, und einige italienische Verse ohne Abschluss.

Bl. 5 verso sieht man einige Zeilen, die ich nicht entziffern

[29]) Opere di Giordano Bruno Nolano ora per la prima volta raccolte e pubblicate da Adolfo Wagner Dottore, Lipsia 1830 vol. II p. 329.

konnte, und die vielleicht auch nicht von Bruno geschrieben wurden: die Tinte ist sehr verblasst, und die Schrift sehr hastig und undeutlich[30]).

II. Theil: Bl. 6.

II. Bl. 6 ist ein einzelnes loses Blatt, sehr vergilbt und mit zerfetztem Rande, von einem Papier, das nach den Quer- und Längslinien und nach einem noch sichtbaren Theil des Fabrikzeichens zu urtheilen, identisch ist mit dem Papier der Blätter 11 bis 86. (Dies Papier ist auch identisch mit dem Papier, auf dem Brunos Brief an den Rector der Helmstädter Universität geschrieben sit, wie ich auf Grund einer genauen Beschreibung dieses Papiers, die ich der Güte von Prof. Sigwart verdanke, entschieden behaupten darf. Dieser Brief befindet sich jetzt in der Bibliothek zu Wolfenbüttel, und gehört zu den unzweifelhaften Autographen Brunos.) Eine Seite des Blattes 6 ist ganz unbeschrieben, auf der anderen Seite sieht man eine Zeichnung mit 11 Zeilen eines erläuternden lateinischen Textes, beides von Brunos Hand: die Zeichnung stellt drei in einander liegende Quadrate dar, wobei an den Seiten des mittleren die Namen der vier Elemente „ignis", „aer", „aqua", „terra" geschrieben sind, in den Ecken des grössten aber die vier Weltrichtungen und die vier Haupteigenschaften der Elemente stehen. Diese Zeichnung gehört zu dem Werk von Bruno „De rerum principiis et elementis et causis", das in unserem Ms. Bl. 39—54 vorliegt.

III. Theil: Bl. 7—10.

III. Bl. 7—10 von einem Papier, das in dem ganzen Manuscript nicht wieder vorkommt, und das an seinem Fabrikzeichen leicht erkenntlich ist. Dies Fabrikzeichen stellt ein Wappen dar, in der Mitte mit einem Herz, in dem zwei Pfeile und eine Kugel mit oben hervorragendem Kreuz zu sehen sind. Das Papier ist dicker als das des vorhergehenden Blattes, aber kleiner, da der

---

30) Proben aus den Bl. 2—3 werde ich anführen bei der Beschreibung der Blätter 87—98.

Bogen 410 mm Breite und 321 mm Länge gemessen hat. Durch Nebeneinanderlegen der Blätter kann man sich überzeugen, dass diese 4 Blätter einen Bogen gebildet haben. Die Querlinien sind etwas näher bei einander als in den ersten 5 Blättern: es gehen ihrer 19 auf 20 mm. Die Längslinien, die in den einzelnen Blättern von links nach rechts gehen, sind 14, 43, 73, 101, 129, 158, 187 mm vom oberen Rand entfernt, den oberen Rand der Blätter bildet aber die Linie, auf der der Bogen durchgeschnitten wurde, wie überhaupt in allen Blättern von 7—160. Die andern Ränder sind unbeschnitten, aber weniger unregelmässig als an den ersten 5 Blättern.

Bl. 7 r° beginnt ohne Titel „Antequam de Magia, sicut antequam de quocumque subjecto disseratur, nomen in sua significata est dividendum." Die Handschrift ist von der Brunos verschieden. Am Rande sind Bemerkungen, Ergänzungen und Inhaltsangaben von derselben Hand. Der ganze Inhalt dieser Blätter, so wie der folgenden, bezieht sich auf Magie.

IV. Theil: Bl. 11—27.

IV. Bl. 11—27 von demselben Papier, wie Bl. 6 und Bl. 28 bis 86, und nur dadurch von den folgenden Blättern zu unterscheiden, dass diese einem anderen Heft angehört haben, wie aus den Nadelstichen zu ersehen ist. Bl. 11—27 bilden den am meisten zerfetzten und vergilbten Theil des ganzen Ms. und jedes Blatt trägt die Spuren von Nadelstichen an zwölf Stellen, nämlich erstens 18, 45, 165, 195 mm vom oberen Rand, wo der Faden auch gegenwärtig durchgeht, und die den durch das ganze Ms. durchgehenden entsprechen. Ausserdem sind noch alte Nadelstiche sichtbar 10, 58, 88, 93, 119, 138, 143, 178 mm vom oberen Rande der Blätter entfernt. Die meisten von diesen lassen sich auch in Bl. 7—10 nachweisen, und es ist ersichtlich, dass Bl. 7—27 ein Heft ursprünglich gebildet haben. Das Papier hat ein Fabrikzeichen, das in jedem Bogen an derselben Stelle angebracht ist, wie in dem Papier der Blätter 1—4, und das ein kleines Schild darstellt. Die Querlinien sind noch näher bei einander als bei den Bl. 7—10, es gehen ihrer 21 auf 20 mm. Die Längslinien sind 11, 39, 70, 98,

126, 154, 182, 198 mm vom oberen Rand in jedem Blatte entfernt, und das Papier ist unbeschnitten, von dem Format 328 mm Länge und 418 Breite, also noch grösser als das der vorhergehenden Blätter, aber etwas dünner. Jedes Blatt hat durchschnittlich 164 mm Breite und 209 Länge. Es ist hier überall, wie auch auf Bl. 7—10, ein 4—5 cm breiter Rand gelassen, der auf dem recto rechts, auf dem verso links gelegen ist. Was den Inhalt anbelangt, so bildet er eine Fortsetzung der auf Bl. 7 begonnenen Abhandlung über Magie, wobei keine Unterbrechung zu bemerken ist, da Bl. 10 mit den Worten schliesst

„Porro animus ipse cum sua virtute",

und Bl. 11 fortsetzt

„praesens est quodammodo universo, utpote talis substantia, quae non est inclusa corpori per ipsam viventi, quamvis eidem obligata, adstricta".

Die Handschrift ist dieselbe wie Bl. 7—10, und ist von der von Bruno leicht zu unterscheiden, da bei Bruno die Tendenz der Bewegung von links nach rechts vorherrscht, während hier der Schreiber eine grosse Vorliebe zu allen Strichen von rechts nach links zeigt, und dadurch besonders das d, v, s, g anders aussieht, als dieselben Buchstaben in Brunos Handschrift.

Bl. 14 r° kommt eine Ueberschrift

„De Motu rerum duplici et attractione",

worunter der Text beginnt

„Duplex est rerum motus, naturalis et praeternaturalis: naturalis qui est a principio intrinseco, praeternaturalis qui a principio extrinseco: item naturalis qui est conveniens naturae, consistentiae vel generationi, praeternaturalis qui non, et hic est duplex: violentus, qui est contra naturam, et ordinatus, seu coordinabilis, qui non repugnat naturae."

Der Inhalt bezieht sich offenbar auch auf magische Kräfte. Dasselbe gilt von dem folgenden Capitel

„Quo modo Magnes trahat ferrum, corallium, sanguinem etc.",

das auf Bl. 15 recto mit den Worten beginnt

„ex istis sequitur ratio, quam ($q^a m$, sic) magnes secundum genus

attrahit: porro attractio est duplex: quaedam ex consensu, ut quando partes moventur ad suum totum, locata ad suum locum, similia rapiuntur a similibus et convenientia a convenientibus: alia est sine consensu, ut quando contrarium trahitur a contrario, propter victoriam illius, quod non potest effugere."

Die Abhandlung über die magnetische Anziehung schliesst Bl. 17 recto und wird durch eine kurze Zusammenfassung der verschiedenen Ursachen der Bewegung im Raume ergänzt. Bl. 17 verso schliesst sich daran ein weiteres Capitel an betitelt

„de vinculis Spirituum"

das mit den Worten beginnt

„Supra dictum est spiritus alios crassiorem, alios subtiliorem incolere materiam: alios in compositis, alios in simplicioribus corporibus consistere, alios sensibilia, alios insensibilia, unde operationes animae aliis sunt promptiores, aliis difficiliores, aliis hebetatae aliis aptatae, aliis ablatae; alii item secundum genus unum, alii secundum aliud genus potentius operantur; unde hominibus datae sunt quaedam operationes, et actus, et voluptates quibus privantur daemones",

Diese Worte könnten sich auf Bl. 13—14 beziehen, wo von den Beziehungen zwischen Geist und Körper die Rede war. Andererseits aber scheinen die Bl. 17 v—21 r den Text zu unterbrechen, und enger zu der Abhandlung zu gehören, die Bl. 70 ohne Titel beginnt. Jedenfalls ist der allgemeine Zusammenhang mit dem Vorangehenden unverkennbar. Es wird hier der Gedanke entwickelt, dass nicht alle Dämonen den Menschen, und nicht alle Menschen einzelnen klugen Thieren überlegen sind. Es wird auch der von Bruno in vielen seiner Werke wiederholte Satz vertheidigt, dass alle Körper beseelt sind, was vielleicht Noroff dazu veranlasste, dies Werk Bruno zuzuschreiben. Bl. 18 verso folgt in engem Zusammenhange mit dem Vorangehenden ein Capitel

„De Analogia spirituum",

worin von „unterirdischen Dämonen" unter Anderem Bl. 19 recto gesagt wird:

„Esse daemones subterraneos non solum sensus, experientia, et ratio, sed etiam et divina quaedam authoritas confirmat apud

sapientissimum et multae philosophiae ac profundissimae librum Jobi.“ Es werden den Dämonen verschiedene Mächte zugeschrieben, und andererseits wieder zugegeben, dass viele Dämonen von gewissen Menschen beherrscht werden können. Bl. 20 verso wird diese Auseinandersetzung mit den Worten geschlossen:

„Jam ad multiplex spirituum vinculum referendum convertamur, ubi omnis Magiae doctrina continebitur.“

Es folgt die Aufzählung von 20 vincula, mit Hinweisungen auf § 3, 5, 11—29 eines Werkes, das nicht näher angegeben ist, das sich aber in unserem Ms. Bl. 70—86 findet. Als erstes vinculum wird die „triplex facultas quae requiritur in vinciente seu mago, physica, mathematica et metaphysica“ angegeben. Das zweite vinculum „triplex est, quod requiritur tum in operante, tum in operato, tum in eo circa quem est operatio et est fide seu credulitate constans, item invocatione, item amore, et ardenti affectu“. So werden die weiteren „vincula“, d. h. magische Mittel angeführt, und Bl. 21 recto schliesst die Aufzählung mit dem XIX. vinculum „annuli“ und dem XX. „artificia fascinatorum“, wonach der Satz kommt: „praeter haec generalia vincula sunt quae in 17 articulis ex Alberti doctrina colliguntur, quorum quaedam sunt relata, quaedam referenda supersunt“.

Bl. 21 verso ist weiss, auf Bl. 22 recto beginnt ein neues Capitel mit der Aufschrift

„De vinculis spirituum, et primum de eo quod est ex triplici ratione agentis, materiae, et applicationis.“

Dies Capitel enthält die Fortsetzung dessen, was Bl. 7—17 verso abgehandelt wurde, und kann als eine andere Fassung der Capitel „De vinculis Spirituum“ und „De Analogia Spirituum“ die von Bl. 17—21 gehen, angesehen werden.

Von Noroff wurde dieser Abschnitt fälschlich für eine besondere Abhandlung gehalten. Er ist von derselben Hand auf demselben Papier wie das Vorhergehende geschrieben, und es fehlt in ihm, wie in dem Vorhergehenden, jede Spur irgend einer Bemerkung oder Ergänzung von Brunos Hand.

Der Text beginnt Bl. 22 recto mit den Worten:

„Ad hoc ut actiones in rebus perficiantur tria requiruntur:

potentia activa in agente, potentia passiva in subjecto seu patiente, seu dispositio quae est aptitudo quaedam vel non repugnantia, seu impotentia resistendi, quae omnia ad unum terminum reducuntur, nempe, potentiam materiae, et debita applicatio quae est per circumstantias temporis, loci et reliquorum concurrentium".

Blatt 23 verso kommt ein neues Capitel

„Secundum vinculum ex voce et cantu",

das aufs Neue den Zusammenhang mit dem Vorangehenden bestätigt; jedoch stimmen die Titel des III., IV. und V. vinculum nicht mit denen, die Bl. 20—21 angeführt wurden.

Bl. 24 verso „Tertium vinculorum genus ex visu"

Bl. 25 recto „Quartum vinculum est ex Phantasia"

Bl. 26 verso „De vinculo quinto quod est ex Cogitativa."

Bl. 27 verso schliesst die ganze Abhandlung mit den Worten „et haec de vinculis in genere dicta sint" worunter ein FINIS von derselben Hand geschrieben ist.

Aus dem Inhalt ist ersichtlich, dass Bl. 7—27 ein Ganzes bilden, obgleich die ersten vier Blätter aus anderem Papier sind, als die folgenden. Dies Ganze ist ein Theil einer Abhandlung über die Magischen Wirkungen. Der Name von Giordano Bruno kommt hier nirgend vor, und da die Nadelstiche beweisen, dass die Bl. 7—27 einem ganz anderen Hefte angehört haben als die Bl. 1—6, so ist kein äusserer Grund vorhanden anzunehmen, dass wir es hier mit einem Werke von Bruno zu thun haben, um so weniger, als er in Venedig vor dem Inquisitionsgerichte ausdrücklich sagt[31]), dass er nichts über Magie geschrieben habe, und nur einige darauf bezügliche Werke hat abschreiben lassen, um sie zu benutzen. Vielleicht ist das, was hier vorliegt, ein Auszug oder eine Abschrift aus einem dieser Werke[32]). Die Gegenstände, die hier behandelt werden, hängen in so fern zusammen, als sie sich alle auf magische Wirkungen beziehen. Dass das Heft Bl. 7—27 Bruno angehört haben kann, dafür haben wir mehrere Hinweise.

[31]) Berti, Documenti p. 42.

[32]) Das Capitel De vinculis spirituum Bl. 17 verso — Bl. 21 recto scheint den Text zu unterbrechen, und gehört vielleicht einem anderen Werke an als Bl. 7—17 und 22—27.

Erstens ist das Papier der Bl. 11—27 identisch mit dem von Bl. 6, worauf sich Worte von Brunos Hand geschrieben finden; ferner ist der Commentar zu diesem Tractat über magische Wirkungen, der mit Bl. 28 beginnt, wahrscheinlich von Bruno verfasst, da eine Stelle aus diesem Commentar in unzweideutiger Weise in dem Werk „de vinculis in genere“ citirt wird, wie dies bei der Betrachtung dieses Werkes gezeigt wird. Schliesslich ist eine interessante Uebereinstimmung zu erwähnen: Bl. 20 recto werden die Verse von Vergil

„Principio coelum et terras, camposque liquentes
Lucentemque globum lunae, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per arctus
Mens agitat molem“

mit dem Spruch der Bibel „Spiritus Domini replevit orbem terrarum et hoc quod continet omnia“ durchaus in derselben Weise zusammengestellt, wie dies Bruno bei dem Verhör in Venedig[33]) gethan hat. Eine solche Uebereinstimmung ist jedoch nicht hinreichend, um ohne weitere Gründe die Abhandlung über magische Wirkungen dem Nolaner zuzuschreiben.

V. Theil: Bl. 28—63.

V. Bl. 28—63, von demselben Papier und derselben Hand wie Bl. 11—27, aber zu einem anderen Hefte ursprünglich gehörig, da hier alte Nadelstiche zu sehen sind, die nicht mit denen von Bl. 11—27 übereinstimmen, und

für Bl. 28—47: 11, 96, 152, 185 mm
für Bl. 48—55: 11, 96, 148, 190 mm
für Bl. 56—63: 11, 96, 146, 190 mm

vom oberen Rande jedes Blattes entfernt sind.

Was den Inhalt anbelangt, beginnt Bl. 28 recto ohne Ueberschrift und Titel:

„Magia sumitur multipliciter: communissime, communiter, proprie et propriissime:

---

[33]) Berti, Documenti p. 27, vergl. De la causa principio et uno Wagner I, 242.

I modo pro omni genere scientiae et sapientiae.
II pro scientia naturali seu rerum naturalium in genere,
III pro sapientia qua complectitur triplex genus scientiarum realium, cum triplici moralium et triplici rationalium.
IV pro aggregato habitu ex omnibus his

vel pluribus, cum facultate mirabiliter cognoscendi vel operandi, et hoc dupliciter, vel per se, vel per aliud, et hoc tripliciter, vel per superiora vel per aequalia, vel per inferiora, et hoc juxta diversas circumstantias, notatas et inclusas in significationibus 10 quibus dicitur magus."

Diese zehn Bedeutungen des Wortes „magus" wurden auf Bl. 7 aufgezählt. Wir haben jedoch hier nicht eine Fortsetzung der vorhergehenden Abhandlung, sondern eine andere Behandlung desselben Gegenstandes. Der Text ist in Paragraphen eingetheilt, und stimmt an vielen Stellen überein mit dem Text der Bl. 7—27. So kommt eine Auseinandersetzung über die Elemente, die Seele, die Bewegung, die magnetische Anziehung, das vinculum ex voce et cantu, ex visu, ex phantasia, ex cogitativa, wobei auf den Text Bl. 7—28 zurückgewiesen wird, in einer Weise, die darauf schliessen lässt, dass wir hier einen Commentar der Abhandlung über magische Wirkungen haben, die Bl. 7—27 gegeben war. Man lese z. B. folgende zu einander gehörige Stellen beider Texte:

Bl. 8 recto, Zeile 12	Bl. 28 recto, Zeile 12
„Magiam esse de genere bonorum."	„Magiam esse de genere bonorum."
„Magiam triplicem accipimus, divinam, physicam et mathematicam, primi et secundi generis magia est necessario de genere bonorum et optimorum, III vero generis et bona est et mala prout magi eadem bene et male utuntur.	„Magia est triplex, divina, physica et Mathematica, et ita dupliciter consideratur vel ex parte subjecti, scientiae seu cognitionis et ita absolute et simpliciter est bona, vel quatenus venit in usum scientis, et ita interdum bona est interdum est mala, malam autem esse non

Bl. 8 recto, Zeile 28

„Ut autem ad particularia modo deveniamus, habent Magi pro axiomate, in omni opere ante oculos habendum, influere Deum in Deos, Deos in (corpora coelestia seu) astra, quae sunt corporea Numina, astra in daemones, qui sunt cultores et incolae astrorum, quorum unum est tellus, daemones in elementa, elementa in mista, mista in sensus, sensus in animum, animum in totum animal, et hic est descensus schalae, mox ascendit animal per animum ad sensus, per sensus in mista, per mista in elementa, per haec in daemones, per hos in elementa, per haec in astra, per ipsa in Deos incorporeos seu astereae substantiae . . .

intelligimus sub ratione scientiae proprie dictae, scientia enim quatenus scientia semper est bona . . . sed sub ratione istius vel illius in hoc vel illo."

Bl. 28 verso, Zeile 1

„P r i n c i p i u m M a g i a e e s t c o n s i d e r a r e o r d i n e m i n f l u x u s s e u s c h a l a m e n t i u m q u a D e u m i n d e o s , d e o s i n a s t r a , a s t r a i n d a e m o n e s , d a e m o n e s i n e l e m e n t a , e l e m e n t a i n m i s t a , etc. Distingue de influxu: influxus est duplex, essentialis et accidentalis, et hic intrinsecus et extrinsecus" . . . .

Die zu commentirenden Worte sind auf Bl. 28 mit grösserer Schrift aber von derselben Hand geschrieben. Ebenso ferner:

Bl. 8 verso, Zeile 19

„Iuxta tres praedictos magiae gradus, tres mundi intelliguntur, archetypus, physicus et rationalis."

Bl. 28 verso, Zeile 17

„I u x t a t r e s p r a e d i c t o s m a g i a e g r a d u s t r e s m u n d i i n t e l l i g u n t u r etc.

Distinguendum est de mundo secundum significationem communem, propriam et propriissimam . . . ."

Bl. 11 recto, Zeile 16

„Ita cum Animus cujusque unius continuationem habeat cum anima universi, non sequitur ea impossibilitas quae fertur in corporibus, quae non se mutuo penetrent, . . .“

Bl. 30 verso, Zeile 1

„Immateriales substantiae ut ubi sunt totae sunt, ita etiam in uno et eodem spacio, eo modo quo esse possunt, totae in toto, et totae in qualibet parte illius, ...“

So beziehen sich Bl. 28 recto — Bl. 32 recto auf die Bl. 7—17. Das Capitel „De vinculis spirituum“ das von Bl. 17 verso — Bl. 21 recto geht, ist in diesem Commentar unberücksichtigt, dagegen wird das ebenso betitelte Capitel „De vinculis spirituum“ das von Bl. 22 recto — Bl. 27 verso geht, ausführlich commentirt Bl. 32 recto — 38 verso, wie dies aus folgenden Beispielen zu ersehen ist:

Bl. 22 recto, Zeile 1

„Ad hoc ut actiones in rebus perficiantur tria requiruntur: Potentia activa in agente, potentia passiva in subjecto seu patiente . . . . et debita applicatio . . . ex defectu horum trium perpetuo impeditur omnis actio“ . . .

Bl. 32 recto, Zeile 19

„In omni actione seu magica seu physica seu cujuscunque generis illa sit tria requiruntur: potentia activa, passiva, et debita applicatio alterius ad alterum, et ex defectu omnium istorum accidit impedimentum secundum totum vel secundum partem simpliciter, vel secundum quod in omnibus productionibus[34]).

Distinguendum est hoc de potentia et de actione, quia alia est immanens, alia transiens, et item est distinguendum de defectu omnium, consideratio vel simpliciter, vel secundum quid, . . .“

[34]) Das gesperrte ist im Original mit grösserer Schrift geschrieben, aber von derselben Hand.

Bl. 23 verso, Zeile 1

„33. Secundum vinculum ex voce et cantu.

II vinculi ratio est a conformitate numerorum ad numeros, mensurae ad mensuram, momenti ad momentum, unde illi rythmi atque cantus qui maximam habere efficatiam perhibentur“.

Bl. 34 recto, Zeile 1

„33. Multiplex est vinculorum genus, quo spiritus atque corpora physice alligantur, quorum primum genus non ex natura rei sed ex positione constituimus ex voce et cantu: cantum vero non solum harmonicum anteferimus, seu mathematicum, sed etiam occultum quendam qui nihil ad tibiam vel ad lyram, qui non ex consensu quodam animae operatur sed interdum ex occulta quadam violentia.“

„Patet ex his quae habentur in 33 articulo.“

Man sieht aus diesem Beispiel, dass die einander entsprechenden Stellen des Textes und des Commentars dieselbe Paragraphenzahl am Rande haben. Dies ist aber nicht bei allen der Fall, da diese Randzahlen nur im Commentar Bl. 28—38 ununterbrochen fortlaufen von 1—57. Im Text Bl. 7—27 kommen die Zahlen nicht überall vor, und folgen nicht auf einander, da z. B. auf 14 (Bl. 11) 18 (Bl. 13) 22 (Bl. 15) folgen.

Bl. 24 verso, Zeile 1

„41 Tertium vinculorum genus ex visu.

Per visum etiam vincitur spiritus ut passim quoque superius est attactum, dum formae aliter atque aliter ante oculos obversantur, hinc fascinationes activae et passivae ab oculis proficiscuntur et per oculos ingrediuntur.“

Bl. 34 verso, Zeile 22

„41 Visum etiam vincire seu per visum spiritum obligari, inculcari altercari et consequenter corporis et compositi totius immutationes notabiles ingenerari non dubitamus, neque sapiens quispiam dubitare debet. Probatur per exempla articulo 41 allata.“

In derselben Weise wird auch das quartum vinculum ex phantasia und das quintum ex cogitativa Bl. 35—38 erläutert; dabei finden sich jedoch im Commentar Erläuterungen, die sich auf solche Stellen des Textes beziehen, die Bl. 7—27 nicht vorhanden sind, woraus zu schliessen ist, dass uns in Bl. 7—27 eine unvollständige und gekürzte Abschrift oder ein Auszug aus einem grösseren Werke über die magischen Wirkungen vorliegt, zu dem der Commentar auf Bl. 28—38 verfasst wurde[35]). Ob dieser Commentar ganz oder theilweise Bruno zuzuschreiben ist, darüber ist schwer zu entscheiden, da Brunos Name nirgends vorkommt, und auch keine Bemerkungen oder Ergänzungen von Brunos Hand zu sehen sind. Aber wahrscheinlich ist wenigstens der Schluss auf Bruno zurückzuführen, da darin alle vincula auf ein einziges „amor“ zurückgeführt werden, und diese Stelle in der Abhandlung „de vinculis in genere“ aufgeführt wird. Ferner haben Bl. 28—38 allem Anschein nach ein Heft mit den folgenden gebildet, die eine wahrscheinlich von Bruno verfasste Abhandlung enthalten.

„De rerum principiis et elementis et causis.“

Diese Abhandlung beginnt Bl. 39 recto. Rechts vom Titel am Rande liest man das Datum: A° 1590 16 Martii ☽, das, wie es scheint, von derselben Hand des Schreibers, den wir mit A. bezeichnen wollen, geschrieben ist, wie der Text, und wie die Bl. 7—38. Der Text beginnt mit den Worten: „Rerum causae efficientes et moventes sunt intellectus et anima, supra quibus est principium unum absolutum, mens, seu veritas . . .“

Weiter im Text, Bl. 39 recto, liest man „Sub istis est unum spatium infinitum, infinitae substantiae capax . . . . et hoc pluribus rationibus ostendimus in dialogis de infinito et universo et mundis.“ [36]).

---

[35]) Dass dieser Commentar nicht von demselben Verfasser ist, wie das Werk, auf das er sich bezieht, sieht man aus manchen Wendungen, die den Unterschied der Meinungen hervorheben. Bl. 33 recto sagt der Commentator in Bezug auf eine Behauptung des Textes: „illud si praestabit argumentator, nos libenter docebimur ab ipso“.

[36]) D. h. in dem schon 1584 herausgegebenen Werke von Bruno „De l'infinito, universo e mondi“.

Bl. 39 verso schliesst die Einleitung mit den Worten: „Hac stante rerum primordialium distinctione ad complementum profundioris hujus philosophiae, quatenus ad naturalem contemplátionem et operationem spectat praetermittimus Metaphysicam considerationem de mente et intellectu, ad peculiarem aliam tractationem differimus contemplationem de spiritu et anima, nunc tantum universalia aggregemus I circa lucem communiter et ignem, generalem loquendi modum usurpantes, II circa spiritum seu ventum seu aerem . . . . III circa aquam seu vaporem, seu tenebras, ultimo circa terram seu aridum."

Dann kommt Bl. 40 recto ein Capitel „De Luce et igne", Bl. 42 verso „De aere seu spiritu", Bl. 44 recto „De aqua", Bl. 45 recto „de Terra". In diesen vier Capiteln werden die Eigenschaften der vier Elemente behandelt, und man bemerkt ebensowenig wie in den vorangegangenen Blättern irgend welche Bemerkungen oder Ergänzungen von Brunos Hand. Bl. 46 kommt ein weiteres Capitel „De Tempore" und neben dem Titel begegnen wir zuerst einigen Worten von einer andern Hand, die wohl die von Bruno sein könnte: „P° de dominio elementorum." Eine sichere Entscheidung ist schwer. Der Text beginnt mit den Worten „Ad complementum istius pertractationis maximum et praecipuum negotium et ut videtur totius rei forma est, temporis habere rationem, . . ." und bildet offenbar eine Fortsetzung des Tractats „De rerum principiis et elementis et causis". Dasselbe gilt vom folgenden Capitel, das Bl. 47 recto beginnt unter dem Titel „De Tempore et dominio Planetarum 7 seu 7 principum". Unten unter dem Text liest man eine Bemerkung von einer fremden Hand „post impetum cogita an uncus hic sit Nolani", welche uns bezeugt, dass schon ein früherer Leser an der Echtheit dieser Handschrift zweifelte. Bl. 48 recto wird die Schrift von Bruno **„de umbris idearum"**[37]) angeführt, was wieder dafür spricht, dass wir hier es mit einem Werke von Bruno zu thun

---

[37]) De umbris idearum implicantibus artem quaerendi, inveniendi, judicandi, ordinandi et applicandi ad internam scripturam et non vulgares per mèmoriam operationes explicatis. Paris. 1582.

haben. Bl. 48 verso beginnt ein weiteres Capitel „De inveniendo arcu diei et noctis“.

Bl. 49 verso schliesst mit den Worten: „... universalem rationem rerum debemus indicare, ex qua quilibet vel mediocris ingenii per seipsum fragmenta veritatis, quae sunt sparsa, in medio tot vanitatum[38]), quibus referti sunt libri astrologici et judiciarii, perfacile possit colligere, experiri, corrigere et complementum invenire, cujus rei viam demonstramus eam quam novimus per intelligentiae superioris solis favorem, de particularibus periculum et experientiam facere hactenus non est concessum nobis, propter magis urgentes occupationes et plurima impedimenta quibus obligamur. Haec sunt quae plus quam ad medietatem facere quilibet per se potest videre, crebra et jugi experientia hoc huc ambulantibus facile sine aliorum librorum studio et rerum particularium ratio se illis insinuabit.“

Dies stimmt überein damit, was Bruno vor der Inquisition in Venedig sagte „Quanto alli libri di conjurationi, et altri simili io sempre li ho disprezzati, e mai li ho havuti appresso di me, ne li ho attribuito efficacia alcuna, quanto poi alla divinatione particularmente quella che è dalla astrologia giuditiaria ho detto, et havuto ancora proposito di studiarla per vedere se haveva verità, o conformita alcuna, et questo mio proponimento l'ho communicato a diversi dicendo haver atteso a tutte quante le parti della filosofia, et d'esser stato curioso in tutte le scientie eccetto che nella giuditiaria, et che havendo commoditá et otio, volevo attendere a quella trovando loco solitario, et quieto, il che non ho fatto ancora et giamai proposto di fare se non a questi tempi incirca“[39]).

Wenn man dies Zeugniss mit dem oben citirten Text und noch mit folgendem Bekenntniss von Bruno zusammenstellt: „io ho fatto trascrivere a Padoa un libro de sigillis Hermetis, et Ptolemei, et altri, nel quale non so se oltra la divinatione naturale vi sia alcun cosa dannata, et io l'ho fatto trascrivere per servirmene nella giuditiaria, ma ancor non l'ho letto, et ho procurato

[38]) Im Original nicht unterstrichen.

[39]) Berti, Documenti p. 43.

d'haverlo . . . et l'ho fatto trascriver a Padoa come ho detto di sopra, et hora si trova in mano del Claris. Mocenigo[40])", so wird man wohl nicht annehmen können, dass die Abhandlung über Magie Bl. 7—27 dem Bruno zuzuschreiben sei, sondern sie wird wahrscheinlich eine von denen sein, die Besler für Bruno abgeschrieben hat, und die dieser noch nicht Zeit gehabt hat durchzulesen, woraus sich auch erklärt, dass darin gar keine Bemerkungen oder Verbesserungen von Brunos Hand zu finden sind. Einer Mittheilung von Prof. Sigwart verdanke ich die Bestätigung dieser Voraussetzung, da Hieronymus Besler Noribergensis am 19. November 1589 im Album der Universität Helmstädt immatriculirt worden ist, und also im J. 1590 in Helmstädt dem Bruno als Schreiber dienen konnte, ebenso wie er nach dem Zeugniss von Bruno im J. 1591 ihm in Padua als Schreiber gedient hat.

Obgleich Bl. 49 einen gewissen Abschluss zu enthalten scheint, folgen noch einige Capitel, die mit dem Vorangehenden zusammenhängen:

Bl. 50 recto „De virtute et vitiis signorum et planetarum singulorum, nempe luce et tenebris quibus singuli dominantur.

Bl. 51 De virtute loci.

Bl. 52 verso „De virtute nominum".

Bl. 53 verso „De virtute gestus".

Bl. 54 recto „De numero et mensura".

In diesen Abschnitten, die jedenfalls ein Ganzes mit dem Vorangehenden immer gebildet haben, werden also einige Einzelheiten in der auf Bl. 49 projectirten Weise behandelt. Es ist kein Grund anzunehmen, wie dies Noroff thut, das mit Bl. 50 ein neuer Tractat beginnt.

Das ganze Werk De rerum principiis et elementis et causis schliesst auf Bl. 54 verso mit den Worten „Et haec sunt praecipua capita circa quae oportet meditari, aggregare universalia, exercere

[40]) Berti, Documenti p. 47. Vergl. p. 24 „io l'ho fatto trascrivere da un' altro libro scritto a mano, che era appresso de un mio scolaro Alemano de Norimberga, che si chiama Hieronimo Bislero et che stava poco fa in Padoa, m'ha servito per scrittor forsi dui mesi". (Sein eigentlicher Name ist Besler.)

actum contemplationis et applicare praxes eum qui plene magiam vult in pristinum et nobilissimum statum instaurare, et de his satis.“ Daraus sieht man, dass die aufgezählten Capitel von Bl. 39 bis Bl. 54 zu einem Ganzen gehören, vielleicht auch mit dem Inhalt der Bl. 7—38 einem Werk über Magie zum Theil entnommen sind.

Von anderem Inhalt ist der folgende Abschnitt, der Bl. 55 recto mit der Ueberschrift beginnt:

„Medicina Lulliana partim ex mathematicis, partim ex physicis principiis educta, fideliter collecta per nos, nihilo praeter et extra intentionem adducto, addito, neque diminuto“.

Wir haben hier einen Auszug aus einem Werk [41]) von Lullus, das nicht näher angegeben ist. Zuerst kommen IX Capitel, die zum Theil in Paragraphen eingetheilt sind, und bis Bl. 62 recto reichen. Das IX. Capitel schliesst Bl. 62 recto mit den Worten „Quod vero ad complementum artis attinet, sufficiet potentis nostrae Lullianae institutos colligere, proprietates et virtutes domorum aspectuum, planetarum, signorum, imaginum mansionum lunae et diversorum synodorum quibus solent concurrere simul variae virtutes, quae omnia nos aptissime et luculenter si tempus dabitur adducemus sub specie imaginum minori quam centenario numero contentarum, iuxta canones in 30 sigillis explicatos.“

Aus dieser Beziehung auf das Werk Brunos „Recens et completa ars reminiscendi“, worin die „triginta sigillorum explicatio“ gegeben wurde, folgt, dass der vorliegende Auszug entweder von Bruno selbst oder von einem seiner Schüler ausgeführt worden ist. Bl. 62 verso beginnt wieder ein Capitel „De febribus“, das bis Bl. 66 recto geht.

VI. Theil: Bl. 64—86.

VI. Theil Bl. 64—86, von demselben Papier und von derselben Hand wie Bl. 11—63, aber von dem IV. und V. Theil da-

---

[41]) Der grösste Theil des Auszugs ist beinahe wörtlich genommen aus dem „Liber principiorum medicinae Divi Raymondi Lulli Doctoris illuminati“, p. 31—39. Dies Werk findet man im „Beati Raymundi Lulli Doctoris illuminati et martyris operum tomus primus Moguntiae MDCCXXI“.

durch zu unterscheiden, das hier nicht mehr frühere Nadelstiche zu sehen sind. Daraus darf man nicht schliessen, dass nicht wenigstens die ersten Blätter zu dem Heft, das mit Bl. 28 beginnt, gehört haben, da wir hier bis zum Bl. 69 eine Fortsetzung des vorhergehenden Textes haben, ohne dass irgend eine Lücke bemerkbar wäre. Bl. 63 verso schliesst mit den Worten „nam si gradus IVus qui agit per appetitum“ und Bl. 64 recto setzt fort „agit per appetitum corrumpitur et tollitur a febre, alii gradus subordinati ipsi IVo et ad unum finem tendentes non consistent“. Bl. 66 recto schliesst das Capitel „de febribus“ und beginnt ein anderes „de urinis“ Bl. 69 recto: „de pulsibus“. Der Text bricht Bl. 69 verso plötzlich ab, wodurch die Ansicht, dass Bl. 64 bis 69 zu demselben Hefte wie die Bl. 28—63 gehört haben, aber nicht dazu geheftet waren, sondern frei darin lagen, eine Bestätigung findet; nach dem Bl. 69 kommen noch zwei unbeschriebene und von der Moskauer Bibliothekverwaltung nicht numerirte Blätter, die den Schluss des Heftes bilden, das mit Bl. 28 beginnt. Dies Heft hat also enthalten: 1. einen Commentar zu dem Werk über magische Wirkungen, von dem wir einen Theil in Bl. 7—27 haben. — 2. ein Werk von Bruno „de rerum principiis et elementis es causis“, 3. einen Auszug aus den auf Medicin bezüglichen Theilen von nicht näher angegebenen Werken von Raymundus Lullus, oder seinen Schülern.

Nach den zwei unbeschriebenen Blättern kommt das Bl. 70, womit wahrscheinlich ein neues Heft begonnen haben wird.

Bl. 70 recto beginnt ohne Titel mit den Worten:

„Influit Deus in angelos, angeli in corpora coelestia, coelestia in elementa, elementa in mixta; mixta in sensus, sensus in animum, animus in animal. Ascendit animal: ascendit animal per animum ad sensus per sensus in mixta, per mixta in elementa, per elementa in coelos, per hos in daemones seu angelos, per istos in Deum seu in divinas operationes.“

Dieser erste Paragraph stimmt dem Sinne nach mit der entsprechenden oben citirten Stelle des Blattes 8 durchaus überein. So findet man auch im weiteren Text Anklänge an Bl. 7—27 — dabei aber macht das Ganze den Eindruck, als ob es nicht von

demselben Verfasser wäre, wie der Text der Blätter 7—27. Nur das Capitel „De vinculis spirituum“ Bl. 17—21 scheint in engem Zusammenhange mit dem vorliegenden Text zu stehen, und gewissermaassen die Einleitung dazu zu bilden. Bl. 7—17 und Bl. 22—27 sind in einem viel weitläufigeren Stil geschrieben, als die von Bl. 70 an beginnende kurze Zusammenfassung der Magie. Diese Zusammenfassung ist eingetheilt in XXIX Paragraphen, die durchaus genau den Paragraphenzahlen entsprechen, die Bl. 20—21 bei der Aufzählung der XX vincula citirt waren. Es werden hier also die dort aufgezählten vincula genauer erörtert. Dabei trägt der XXV. Paragraph noch den besonderen Titel Secundus Tractatus (Bl. 80 recto) und die Paragraphen XXVI—XXIX werden unter dem Titel Tertius tractatus zusammengefasst. Dieser Tertius tractatus behandelt unter Anderem auch einige Gegenstände, die gleichfalls in dem Werk „De rerum principiis et elementis et causis“ behandelt waren, aber beim Vergleich ergiebt sich, dass man beide Texte wohl kaum demselben Verfasser zuschreiben könnte. Dagegen kann die Identität der Handschrift keinem Zweifel unterliegen. Meistentheils gleicht der Text einer sorgfältigen Abschrift; an mehreren Stellen findet man einige Worte oder Citate von einer anderen Hand, die aber nicht Bruno zugeschrieben werden können, sondern eher diesem späteren Leser, der auf Bl. 47 einen Schriftzug von Bruno erkennen zu können meinte, und eine hierauf bezügliche Frage aufschrieb.

Bl. 84 verso folgt mit der Ueberschrift „Alberti generalis doctrina“ ein Capitel, auf welches schon Bl. 21 hingewiesen wurde, und das, in Uebereinstimmung mit diesem Hinweis, in 17 articuli eingetheilt ist. Der magische Tractat schliesst Bl. 86 verso mit den Worten:

„Haec sunt quae universam magiae rationem continent, quae homini prudenti atque sensato sola sufficiunt, nec placuit attulisse exempla et caetera particularia, in quibus alii occupantur, quandoquidem illa non habenti harum rerum rationem nihil deservire possunt, et frustra tentantur. Porro haec ipsa intelligenti et in eorum consideratione profundanti, non solum talia et eadem, sed et similia et maiora et maxima sunt pervia; si quis quidem existi-

met, nos completam artem non attulisse, et omnia quae ex aliorum studiis ad complementum scientiae solum supervacaneis praetermissis non aggregasse, sciat illud esse defectum sui judicii, et mentis imbecillitatem, quae ad haec et alia percipienda minus a coelo facta est idonea. Quod si qui libros maiores inscripsisse videntur, ipsum est quia extranea et ad rem minus facientia plurimum miscuere fortasse ut artem minus perviam facerent, quod nos fecisse potuimus."

„FINIS."

VII. Theil: Bl. 87—98.

VII. Theil Bl. 87—98 hat allem Anschein nach ein besonderes Heft gebildet, und trägt die Spuren früherer Nadelstiche, die nicht mit denen der anderen Theile des Ms. übereinstimmen. Die Entfernung dieser Nadelstiche vom oberen Rand beträgt

9, <u>18</u>, <u>46</u>, 99, 147, <u>162</u>, 183, <u>200</u> mm

wobei durch die unterstrichenen Stellen noch der Faden in einer Weise geht, welche die ursprüngliche Unabhängigkeit dieses Heftes von dem Rest beweist.

Das Papier ist anders als in den Bl. 1—86. Es hat das Format von 308 . 420 mm, und die Querlinien sind sehr dicht bei einander, es gehen ihrer 13 auf 10 mm. Die Längslinien der Bögen kommen in jedem Blatt als Querlinien zum Vorschein, in der Entfernung von 18, 47, 73, 100, 127, 154, 181, 207 mm vom oberen Rande. Man bemerkt zwei Fabrikzeichen auf jedem Bogen: ein Hammer an derselben Stelle, wo sich auf dem früher beschriebenen Papier das Fabrikzeichen befand, und ausserdem ein E in einer Ecke des Bogens.

Das Papier ist viel weisser als das der Bl. 7—86, und viel besser erhalten.

Bl. 87 recto beginnt mit dem Titel

„Jordani Bruni Nolani De vinculis in genere".

Hier kommt zum ersten Male im Manuscript der Name Brunos vor. Die Handschrift ist viel sorgfältiger als auf den Bl. 7—86, aber ist von derselben Hand, was besonders leicht zu ersehen ist, wenn man gewisse characteristische Buchstaben vergleicht: d, v, t,

x, q, f, g. Der Unterschied dieser Handschrift von der Brunos ist gerade hier leicht ersichtlich, da sich die Blätter 1—5 auf denselben Gegenstand beziehen, und ganze Sätze aus diesen Blättern hier wiederholt werden.

Erwägt man, dass hier das Wort vinculum in einem ganz anderen Sinne gebraucht wird, als in den Werken über magische Wirkungen, die wir Bl. 7—28 und 70—86 haben, so wird man wohl darin eine neue Bestätigung der Ansicht haben, dass jene Werke nicht Brunos eigene Lehre enthalten. Nach einer kurzen Einleitung, worin von der Mannigfaltigkeit der Wirkungen auf Menschen gesprochen wird, beginnt Art. I betitelt „Vincientium species“, mit den Worten „Vincientia per universum sunt Deus, Daemon, Animus, Animal, Natura, Fors et Fortuna, tandem Fatum“. Das ganze Capitel ist in 30 articuli eingetheilt, und schliesst Bl. 90 verso. Bl. 91 recto beginnt ein anderes „De Vincibilibus in genere“, das ebenfalls in 30 articuli eingetheilt ist. In dem ersten articulus „Species vincibilis“ sind 4 solche angeführt „Mens, anima, Natura, Materia, Mens per se stabilis, anima per se mobilis, Natura partim stabilis partim mobilis, Materia ex toto mobilis et ex toto stabilis“, in völliger und wörtlicher Uebereinstimmung mit einem auf Bl. 1 verso von Brunos Hand geschriebenen aber gestrichenen Satze „mens, anima, natura, materia, mens per se stabilis, anima per se mobilis, natura mobilis in alio non ab alio, materia mobilis in et ab alio“.

Aus dieser Uebereinstimmung und einigen anderen sieht man, dass die losen Blätter 1—5 sich auf dies Werk Brunos „De vinculis in genere“ beziehen, und nicht, wie Noroff glaubte, auf das Capitel „De vinculis spirituum“, das zu der ersten Abhandlung über Magie gehört. In beiden Werken ist der Sinn des Wortes vinculum durchaus nicht übereinstimmend. Bei Bruno handelt es sich hauptsächlich um die Bande, die zwischen Menschen bestehen, und er führt sie gern auf Liebe zurück. In den Fragmenten der magischen Werke, die uns Bl. 7—27 und 70—86 vorliegen, bedeutet meistentheils „vinculum“ ein magisches Mittel, um übernatürliche Wirkungen auszuführen, die sich nicht nur auf Menschen, sondern auch auf Dämonen erstrecken. Auch sieht man

bei Bruno eine viel grössere Vorsicht bei solchen Behauptungen, die schwer zu beweisen sind. Während der Verfasser der magischen Auszüge die Existenz der verschiedenen Engel und Dämonen für unzweifelhaft hält, sagt Bruno im XXX. articul. des Capitels „De vincibilibus in genere“ (Bl. 93 verso)

„etsi enim nullus sit infernus, opinio et imaginatio inferni sine veritatis fundamento vere et verum facit infernum“.

Bl. 94 recto beginnt ein neues Capitel

„De vinculo cupidinis et quodammodo in genere.“

„Diximus in his quae de naturali magia, quemadmodum vincula omnia tum ad Amoris vinculum referantur, tum ab amoris vinculo pendeant, tum in Amoris vinculo consistant.“

Dies bezieht sich nicht etwa auf Bl. 7—27, wo von einer solchen Einheit aller vincula nirgends die Rede ist, sondern auf den Schluss des Commentars zu diesem Theil des Ms., Bl. 38, wo invidia, aemulatio, indignatio, verecundia, timor, odium, ira auf amor zurückgeführt werden, und geschlossen wird „satis ergo fecerit qui eam nactus fuerit philosophiam seu magiam quae vinculum summum praecipuum et generalissimum amoris sciat contractare, unde fortasse amor a Platonicis daemon magnus est appellatus“.

Im Text findet man wieder viele Sätze, die auf den losen Conceptblättern von Bruno selbst geschrieben waren, z. B.:

Bl. 2 recto, Zeile 16	Bl. 94 recto, Zeile 27
„solae res compositae vincirent .... Nunc autem puri colores, vox una, fulgor auri, argenti candor ... nil citius labitur et senescit quam pulchritudo: nil tardius quam figura ... ut accedit quibusdam post fruitionem rei amatae .... sed et in quadam rapientis et rapti condispositione ut ita dicam ...“	„Ad plura vero respicientibus, saltem ad hoc quod non solum res compositae, et membrorum varietate consistentes vinciunt, sed interdum purus color pura vox: Nihil enim citius labitur et senescit quam pulchritudo: nihil vero tardius alteratur quam figura et forma quae ex membrorum compositione enitescit .... interdum post rei amatae fruitionem

praeterit amor, quocirca praesertim in quadam rapientis et rapti condispositione vinculi ratio consistit."

Diese Beispiele zeigen uns, dass die Bl. 1—5 nur einen ersten Entwurf der Gedanken Brunos enthalten, der hier vollständig ausgeführt ist. Die übereinstimmenden Worte sind in beiden Texten gesperrt gedruckt. Auch ist die Reihenfolge der übereinstimmenden Fragmente nicht identisch. So findet man weiter Bl. 95 verso Sätze, die im Concept Bl. 1 verso stehen:

Bl. 1 verso, Zeile 28	Bl. 95 verso, Zeile 10
„Haec Platoni pulchrum, Socrati excellens animi venustas, Timaeo animi tyrannis, Plotino naturae privilegium, Theophrasto tacita deceptio, Salomoni ignis absconditus, aquae furtivae, Theocrito eburneum detrimentum, Carneadi regnum sollicitum, et aliis alia."	„Vinculi descriptio: art IX. Vinculum Platoni est secundum genus pulchritudo, seu conformitas, Socrati excellens animi venustas Timaeo animae Tyrannis, Plotino naturae privilegium, Theophrasto tacita deceptio, Salomoni ignis absconditus et aquae furtivae, Theocrito eburneum detrimentum, Carneadi regnum sollicitum."

So könnte man viele andere Beispiele anführen, aber die schon angeführten reichen wohl vollkommen dazu aus, um die vorhandene Uebereinstimmung nachzuweisen. Wir sehen also, dass in den Bl. 87—98 ein Werk von Giordano Bruno vorliegt, das aber nur ein Fragment geblieben ist, da es mitten im XXII. articul. des III. Capitels Bl. 98 recto mit den Worten abbricht:

„judicat amans debitum amatae, ut animam illi ablatam restituat, ubi in proprio corpore mortuus in alieno vivit. Si amans amatae minus blanditur, queritur haec quasi eam ille curet minus. Queritur amans versus amatam si"

Man sieht, dass der letzte Satz unbeendet geblieben ist, sei es, dass er im Original von Bruno nicht beendet war, sei es, dass nur

der Abschreiber durch irgend etwas verhindert wurde, seine Abschrift zu Ende zu führen. Der unterbrochene Satz ist in den Conceptblättern 1—5 nicht vorhanden. Bl. 98 verso ist unbeschrieben.

VIII. Theil: Bl. 99—160.

VIII. Theil Bl. 99—160 von demselben Papier und derselben Handschrift wie Bl. 87—98, aber dadurch zu unterscheiden, dass hier keine alten Nadelstiche zu sehen sind, und somit dieser Theil ein besonderes Heft gebildet hat. Die Handschrift ist ebenso sorgfältig wie Bl. 87—98, und bedeutend sorgfältiger als Bl. 7—86. Die Ueberschriften sind hier mit grossem Zeitaufwand ausgeführt, und überall sieht man das Streben nach Deutlichkeit und Genauigkeit, obgleich der Text keineswegs frei von Schreibfehlern ist, die den Abschreiber verrathen. Dieser Abschreiber A, der auch den ganzen Text von Bl. 7 an geschrieben hat, hat besonders in seiner Schrift ein characteristisches d, das dem t zum Verwechseln ähnlich ist, und ein v, das man häufig für ein p halten könnte.

Hier ebensowenig als in den früheren Theilen der Handschrift, begegnen uns Ergänzungen oder Bemerkungen von Brunos Hand. Nur das Datum am Anfang und am Ende:

„1591 $\overline{\text{VII}}$ 1 ⊙ —“

„F Anno 1591 I Mens: Octob: N Die 22 ♂ I Paduae S“ könnte vielleicht von Bruno geschrieben sein, aber dies ist schwer zu entscheiden. Was den Inhalt anbelangt, enthält dieser Theil des Ms. das von Bruno nicht herausgegebene, aber als von ihm geschrieben bezeugte Werk, das bisher unter dem Titel „Liber XXX statuarum“ bekannt war, hier aber mehrere Mal als die „Ars inventiva per XXX statuas“ bezeichnet wird. Es beginnt ohne Titel mit den Worten:

„Animae cibum esse veritatem utpote quae in ejus substantiam, veluti proprium nutrimentum transmutabilis est, esse constat.“

Es wird alsdann in einer Einleitung der Zweck des Werkes erklärt: es soll darin das ganze Gebiet des Denkbaren in 30 Felder eingetheilt, und mnemotechnisch jede Idee mit einer concreten Figur oder „Statua“ verbunden werden, damit mit Hülfe dieser

Kunst jede Eintheilung und Definition eines beliebigen Gegenstandes erleichtert werde. Wir haben hier also ein eigenthümliches Lehrbuch der Logik und Metaphysik, das viele richtige und tiefe Gedanken, die Giordano Brunos würdig sind, enthält, aber nur durch die phantastische Form, in die es eingekleidet ist, zuerst unverständlich und sogar sinnlos erscheint. Der Substanzbegriff ist hier nicht weniger eingehend behandelt als in irgend einem anderen Werke von Bruno, aber die Gedanken des Philosophen sind häufig verdunkelt durch das Streben, sie in eine willkürliche und phantastische Form einzukleiden. So wird jedes Capitel beinahe ohne Ausnahme in 30 articuli eingetheilt, wie in dem vorangehenden Fragment „De vinculis in genere". Die Zahl der Capitel sollte auch nach dem Plan 30 sein, und man sieht, dass Bruno dieser Zahl eine besondere Bedeutung zuschrieb. Thatsächlich enthält das Werk mehr als 30 Capitel, und es ist schwer zu entscheiden, welche von diesen in eins zusammengefasst werden müssten, damit die vom Autor beabsichtigte Zahl 30 nicht überschritten werde.

Die Beschreibung der einzelnen statuae beginnt Bl. 101 recto mit der Ueberschrift

„De tribus informibus et infigurabilibus."

Dieser erste Abschnitt enthält vier Capitel, je in 30 articuli eingetheilt:

(1) Bl. 101 recto „De Chaos I infigurabili".
(2) Bl. 103 recto „De II informi, orco sive abysso".
(3) Bl. 105 recto „De III infigurabili puta de nocte seu tenebris".
(4) Bl. 107 recto „De noctis statua".

Dann folgt Blatt 108 recto ein zweiter Abschnitt betitelt:

De opposita superna Triade.

Hier haben wir drei Capitel zu 30 articuli:

(1) Bl. 108 recto „De Patre seu mente seu plenitudine".
(2) Bl. 109 verso „De Primo intellectu".
(3) Bl. 112 recto „De Lumine seu spiritu universi".

Bl. 114 recto beginnt ein neuer Abschnitt unter dem Titel **„Ordo secundus"**, und zerfällt in die 8 folgenden Capitel:

(1) Bl. 114 recto „De Apolline et monade seu unitate".

(2) Bl. 115 recto „De Saturni statua et principio".
(3) Bl. 116 verso „De statua Promethei et causa efficiente".
(4) Bl. 117 verso „De officina Vulcani, seu de 30 formae conditionibus vel rationibus".
(5) Bl. 118 verso „De Statua Vulcani vel formae propriis distinctionibus et definitionibus".
(6) Bl. 120 recto „De Thetidis Statua seu de subjecto".
(7) Bl. 122 recto „Statua Sagittarii pro explicatione causae finalis".
(8) Bl. 123 recto „De Monte Olympo, ad describendas omnes seu universas **finis** significationes".

Bl. 124 recto folgt der **Ordo tertius** mit folgenden 17 Capiteln:

(1) Bl. 124 recto „De campo coeli et Bonitate naturali".
(2) Bl. 125 recto „De campo Vestae seu Bono morali".
(3) Bl. 125 verso „De campo Oceani seu magnitudine".
(4) Bl. 126 verso „De statua Martis seu virtutis".
(5) Bl. 127 recto „De campo telluris seu de potentia".
(6) Bl. 128 recto „De campo Junonis seu medio".
(7) Bl. 129 recto „De Momorgene, (sic) hoc est Habitudine seu Relatione".
(8) Bl. 130 recto „Explicatio Cornu Acheloi seu de Habere".
(9) Bl. 131 recto „De Campo Minervae seu de Noticia".
(10) Bl. 132 recto „De Schala Minervae seu de Habitibus Cognitionis".
(11) Bl. 133 recto „De Campo Veneris hoc est de concordia".
(12) Bl. 134 recto „De Veneris statua, concordia in voluntate".
(13) Bl. 135 recto „Tela seu nodi Cupidinis, Concordia in actione".
(14) Bl. 135 recto „De Statua et Membris Cupidinis seu differentiis voluntatis".

(15) Bl. 136 verso „De pelle Amaltheae caprae et Diversitatis significationibus“.

(16) Bl. 137 recto „De Campo Litis et contrarietatis conditionibus“.

(17) Bl. 137 verso „De Campo Aeonos seu aeternitatis.“

Wenn wir die dem Inhalt nach verwandten Capitel „De officina Vulcani“ und „De Statua Vulcani“ zusammenfassen, und ebenso auch die Capitel „De concordia in voluntate“ und „de concordia in actione“ die einander ergänzen, so erhalten wir im Ganzen 30 statuae, wie am Anfang angekündigt wurde. Ob aber gerade diese Paare für eins zu halten sind, oder andere, damit die im Titel und häufig im Text erwähnte Anzahl „30 statuarum“ nicht überschritten werde, darüber finden wir keine Andeutungen.

Bl. 138 verso beginnt ein neuer Theil des Werkes mit dem Titel **„De Applicatione Triginta Statuarum“.** Hier werden noch verschiedene Fragen erörtert, und besonders der Begriff der Substanz untersucht.

Die Capitelüberschriften sind folgende:

Bl. 138 verso „Primo de applicatione sex infigurabilium“.

Bl. 139 verso **„De ratione praedicatorum communicabilium diversis Schalae gradibus“.**

„De quatuor infimis simplicibus“.

Bl. 140 recto „De quatuor prope simplicibus“.

Bl. 140 recto „De tribus generibus imperfecte incompositorum“.

„De tribus perfecte compositis“.

„De quinque animalium generibus“.

Bl. 140 verso „De imperfectis compositis prope lucem seu plenitudinem“.

„De perfecte compositis prope lucem“.

Bl. 141 recto „De iis quae sunt prope simplicia“.

Bl. 141 verso „De substantia pura et simplici“.

„Arbor substantiae“.

Bl. 142 verso **„De explicata schala praedicatorum seu attributorum substantiae et naturae“.**

Bl. 145 verso **„De Statuis dictionum“.**

Es folgen einige Capitel mit mythologischen Namen, und

Bl. 149 verso „De Applicatione Artis inventivae et iudicativae“.

Bl. 150 recto „Utilitas Lampadis huius ad alias“.

Bl. 151 recto „De praxi inventionis per praedicta“.

Bl. 154 verso „De ratione verificandi seu enuntiandi“.

Bl. 156 verso „De tertia et ultima praxi“.

In diesem letzten Capitel ist die Anwendbarkeit der XXX statuae an einem ausführlichen Beispiel illustrirt, indem der Beweis für den Satz geführt wird „Anima non est accidens“. Einen grossen Theil dieses Capitels hat Noroff in seinem Katalog abgedruckt. Das ganze Werk schliesst auf Bl. 160 recto mit folgenden Worten:

„Itaque gratias Deo agentes Artem inventivam per 30 statuas perfecimus. Reliquum est, ut quo quisque prout credit posse ex istius lumine bonum, meliorem, vel optimum fructum comparare, bene, melius, vel optime in istis assuescat: Multum enim confert bonam non solum incurrisse disciplinam, et a bono lumine, sed illud praecipuum esse videtur, ut aliquis quod habet fidat se habere, et iuxta fidem excolat agrum et iugi meditatione rerum rigans agrum, ingenii, propria iniecta semina adolescere faciat, incrementum sumat, et fructus suo tempore praestoletur. Infidi vero et desperantes quos neque numina posse curare testantur, otio et torpore et innata desidia talentum suffodiunt et segetem muribus corrodendam praetermittunt.

F Anno 1591. I Mens. Octob: N Die 22 ♂ I Paduae S“ [42]).

IX. Theil: Bl. 161.

IX. Theil Bl. 161 ist ein loses Pergamentblatt, mit einem Netz von 13 . 22 nebeneinander gezeichneten Quadraten, von denen 158 ausgeschnitten sind. Noroff glaubte bei seiner Beschreibung, dass sich die Erklärung im Text finden würde. Ich habe diese Er-

[42]) Nach dem Bl. 160 folgen noch zwei unbeschriebene und nicht numerirte Blätter von demselben Papier, die das Heft, das Bl. 99 begonnen hatte schliessen.

klärung nicht finden können, und kann daher nicht entscheiden, ob dies lose Blatt zu irgend einem der Hefte, aus denen die Sammlung besteht, gehört hat.

X. Theil: Bl. 162—182.

Sehr wichtig ist der **letzte Theil** des Ms., Bl. **162—184,** weil er zum Theil von Brunos Hand geschrieben ist.

Das Papier ist dicker und viel gelber als das der Blätter 87 bis 160. Es unterscheidet sich auch von allen früheren Theilen des Manuscripts dadurch, dass der Rand hier beschnitten ist, und infolge dessen man die Zusammengehörigkeit der einzelnen Blätterpaare zu Bögen nicht bestimmen kann. Wenn man davon absieht, was am Rande weggefallen ist, ergiebt sich für jeden Bogen von 4 Blättern das Format von 428 . 315 mm. Es müssen also die Bögen ursprünglich viel grösser gewesen sein als die der Blätter 87 bis 160. In jedem Blatt sind wie in den anderen Blättern des Ms. Querlinien und Längslinien sichtbar. Erstere sind nicht sehr nahe bei einander, da 9 auf 10 mm gehen. Die Längslinien sind nicht so deutlich sichtbar wie in den anderen Papiersorten, aus denen das Ms. besteht, aber in jedem Blatte kann man ihrer 7 zählen, die von links nach rechts gehen.

Bl. 162 recto ist sehr vergilbt, schmutzig, und die Tinte verblasst. Sowohl das Aussehen des Papiers, als auch die Farbe der Tinte erinnert sehr an das recto des Blattes 1.

Beide waren offenbar mehr den äusseren Einflüssen ausgesetzt als die inneren Blätter. Die Handschrift ist, wie mir scheint, bis Bl. 167 ohne Zweifel von Bruno, wenn man zugiebt, dass die Blätter 1—6 von ihm geschrieben sind. Leider hat Noroff, der in seinem Katalog 8 Proben der Schrift des Abschreibers A. gegeben hat, in der Meinung, es seien Proben der Schrift von Giordano Bruno, es nicht für nöthig gehalten, ein einziges Facsimile aus dem letzten Theile zu liefern, so dass diese Schrift nicht leicht mit einer grösseren Anzahl von unzweifelhaften Autographen Brunos wird verglichen werden können. Die Echtheit, so weit dieselbe aus dem Vergleich mit den ersten losen Blättern des Manuscripts ersehen werden könnte, ist für mich unzweifelhaft. Auch innere Gründe sprechen

dafür, dass der hier vorliegende Text von Bruno selbst geschrieben sei. Wir haben hier nämlich einen ersten Entwurf des Auszugs aus den Werken von Lullus, den wir in einer geordneten Gestalt auf den Bl. 55—69 sehen. Der Text ist in Capitel und Paragraphen eingetheilt, aber häufig werden die Sätze nicht abgeschlossen, und ganze Paragraphen bleiben nicht ausgeführt. Das Verhältniss beider Texte möge aus folgenden Zusammenstellungen ersehen werden:

Bl. 162 recto:

Artificiosa Methodus medicinae ex Lullianis Fragmentis[43]).

Subjectum medicinae est corpus humanum quatenus sanabile et aegrotabile . . .

§ 1.

Intentio nostra non est de medicina tractare sed solum modum praebemus ipsam applicandi ad artem quandam generalem Lullii, ad quam omnes sciunt difficultates generaliter applicare . . . . per quem modum unusquisque in verae medicinae . . .

Bl. 55 recto:

Medicina Lulliana partim ex mathematicis partim ex physicis principiis educta, fideliter collecta per nos, nihilo propter et extra intentionem adducto, addito neque diminuto.

§ 1.

Intentio nostra est non tam vulgari more principia medicinae quae praxi proxima sunt adducere, quam artem Lullii illam generalem ad omnes scientias et facultates ita limitare et modificare iuxta ejus intentiones ut quislibet facile in verae medicinae totius cognitionem venire possit . . .

§ 2.

Subjectum adaequatum medicinae est corpus humanum, quatenus sanabile et aegrotabile . . .

Bl. 163 recto:

Tractatus secundus.

§ 1.

Medicus causam huius in-

Bl. 57 verso:

Caput II.

§ 1.

Medicus etsi in astrologia

---

43) Im Text unterstreiche ich die in beiden Texten vorkommenden Worte.

vestigare deberet si in astrologia . . .	non sit peritus habebit ex hac figura rationem investigans . . .
⋮	⋮
Bl. 163 verso:	Bl. 58 recto:
§ 7.	§ 7.
Tertia regio est autumnus et durat de domo CC usque ad domum DH. Haec regio constat ex signis . . .	III regio vocatur Autumnus et durat ex CC usque ad DH, haec regio constat pariter suis signis . . .
Bl. 164 recto:	Bl. 58 verso:
Tractatus tertius.	**Capitulum III.**
§ 1.	§ 1.
Constructa figura ex praedicto, investigandae sunt in ea regiones . . .	Ubi figura constructa fuerit in distinctis eius regionibus: ex infirmitatis et sanitatis eo qui sequitur modo sunt investigandae . . .
Bl. 164 verso:	Bl. 59 recto:
Secunda circulatio cap. II	Caput IV.
	§ 1.
Secundae circulationis prima domus est de AB secunda de EF etc. . . .	Secundae circulationis domus sunt AB, EF . . . .
Bl. 165 recto:	Bl. 59 verso:
Tertia circulatio cap III.	Caput V.
§ 1.	§ 1.
Ia domus tertiae circulationis est de AF, CE etc.	IIIae circulationis domus sunt AF, EC, BG . . .
⋮	⋮
§ VIII.	§ VIII.
In domo BH est aequaliter contrarietas per frigid^m cali-	In domo BH est aequaliter contrarietas per frigidum

dit^{m} humiditatem et siccitatem, sed quia H est in sua regione, B vero non, H est dominus, B vero servus, et humiditas non est multum domina nec siccitas ancilla...	calidum humidum et siccum, sed quia H est in sua regione B vero non, H dominat, B servit, nec admodum humiditas dominat neque admodum siccitas ancillat . . .
Bl. 165 recto:	Bl. 60 recto:
Quarta circulatio Cap. IV. Prima domus 4ae circulationis est de AC, 2a de EG etc. . . .	Cap. VI. IVae circulationis domus juxta suas regiones distinctae sunt AC, EG, BD . . .
Bl. 165 verso:	Bl. 60 verso:
Quinta circulatio Cap. V. Prima domus quintae circulationis est de AC 2a de DE etc.	Cap. VII. Va Circulātio. Domus Vae circulationis sunt AC, ED, BH . . .
Bl. 166 recto:	Bl. 61 recto:
Septima circulatio Cap. VII. Prima domus Septimae circirculationis est AH in qua A vincit H, ut in prima circulatione dictum est.	Cap. IV. VIIa circulatio. VIIae circulationis domus sunt AH, EH . . . In prima domo AH A vincit H ut in 1a circulatione dictum est.

Bl. 166 verso ist eine Zeichnung, die sich auf den vorangehenden Text bezieht, und der entsprechenden Zeichnung Bl. 57 recto ähnlich ist.

Auf der Peripherie eines grossen Kreises sind die Namen der zwölf Monate und der vier Jahreszeiten verzeichnet, und unter den Monaten, auf einem kleineren Kreise die Buchstaben HAEBF CGD in derselben Reihenfolge auf beiden Figuren, nur dass die Figur auf Bl. 57 sorgfältiger gezeichnet ist, und ausserdem noch in der Mitte eine Zeichnung enthält, die in der Figur des Bl. 166 nicht ausgeführt worden ist. Die Berufung auf das Werk „de

30 sigillis“ die Bl. 62 sich findet, fehlt im ursprünglichen Entwurf, wo sie Bl. 166 hätte kommen müssen.

Bl. 167 recto:	Bl. 62 verso:
De Febribus Tractatus quartus.	De Febribus.
Actum est de regionibus sanitatis et infirmitatis praeter quas nulla sanitas et infirmitas esse potest	Postquam perfecimus tractatum de regionibus sanitatis et aegritudinis in quarum latitudine omnis sanitas et infirmitas constituitur . . .
⋮	⋮
Cap. II de Tertiana.	De Tertiana.
Tertiana regio tendit de BF usque ad AE et CG et habet unum triangulum . . .	Tertiana regio tendit de BF usque ad AG et CG et habet unum triangulum . . .
Bl. 167 verso:	Bl. 63 recto:
Cap. III de febre continua lenta et acutissima.	De Febre continua lenta et acutissima.
⋮	⋮
Cap. IV. De febre quotidiana.	De Quotidiana febre.

Bl. 168 recto beginnt eine Handschrift, die nicht von Bruno, und auch nicht von dem Schreiber A ist. Die wichtigsten Unterschiede sind: das l hat häufig eine Schleife oben während es bei Bruno immer ohne Schleife ist; das b und das d haben meistentheils grössere Schleifen als in den ersten Blättern. Dagegen ist s, v, p, a, e, m, n, t, r, c, o, u sehr ähnlich den entsprechenden Buchstaben in den Bl. 1—6, und 162—167. Der Inhalt der Blätter 168—181 bildet die Fortsetzung der vorangehenden, und die Uebereinstimmung mit den Bl. 63—69 ist noch vollkommener als am Anfang, wie aus dem Folgenden zu sehen ist:

Bl. 168 recto:	Bl. 63 verso:
„Cap. V de febre quartana“.	„De febre quartana.“

Bl. 169 verso:

„Cap. VI De febre quartana duplici.

§ 1.

Quartana duplex incipit in camera CD et mutatur in cameram BD et ex BD revertitur CD et ideo est peior in CD quam in BD“ ...

Bl. 170 recto:

„De urinis tractatus quintus.

Ad maiorem evidentiam febrium“ ...

Bl. 173 recto:

De Pulsibus tractatus sextus.

Bl. 173 verso:

„De Pulsu significante dominium sanguinis. Pulsus hominis sanguinei est magnus est plenus et suavis et facit duas percussiones, una enim est propter A alia vero propter B ...

⋮

Percussio autem facta ab ipso A est maior quam percussio ipsius B, verumtamen percussio B est acutior quam percussio ipsius A.“

Bl. 65 verso:

„De febre quartana duplici.

Quartana duplex incipit in camera CD et mutatur in cameram BD et ex BD revertitur CD et ideo est peior in CD quam in BD“ ...

Bl. 66 recto:

De urinis.

„Ad maiorem febrium et morborum evidentiam“ ...

Bl. 69 recto:

De Pulsibus.

Bl. 69 verso:

„De Pulsu significante dominium sanguinis. Pulsus homini sanguinei est magnus, plenus, suavis et facit duas percussiones, una enim est propter A, alia propter B ...

⋮

percussio autem facta ab ipso A est maior quam ipsius B, verumtamen percussio ipsius B est acutior quam percussio ipsius A“ ...

Hier bricht der Text Bl. 69 verso ab.

Der Text Bl. 174 geht noch weiter fort und enthält folgende Capitel:

Bl. 174 recto: De Pulsu significante dominium Phlegm.
Bl. 174 recto: De Pulsu significante dominium Melanc.
De Pulsu tertianae.
Bl. 174 verso: De Pulsu febris continuae.
De Pulsu phlegmatico.
De Pulsu quartanae.
Bl. 175 recto: De regionibus digestionum.
Tractatus 7us.
De causis doloris tractatus 8.
Bl. 175 verso: De Appetitu tractatus nonus.
Bl. 176 recto: De Humoribus tractatus X.
Bl. 176 verso: De gradibus infirmitatum Tractatus XI.
Bl. 178 verso: De curis infirmorum Tractatus XII.
Bl. 178 verso: De XVI ellectuariis generalibus Tractatus XIII.

Bl. 181 recto schliesst mit den Worten:

„talis doctrina est utilis, et facilis scientibus istum librum. Et quia sine isto libro vel arte non potest haberi scientia de omnibus supradictis, quae (?) ars sive scientia thesaurus pauperum vere erit".

Bl. 181 verso ist unbeschrieben, und auf Bl. 182 ist die Zeichnung begonnen, aber nicht vollendet, die sich auf Bl. 57 und zum Theil auch auf Bl. 166 verso findet. Man sieht, dass wir Bl. 55 bis 69 nicht eine einfache Abschrift, sondern eine Bearbeitung des ersten Entwurfs haben, der von Bruno selbst Bl. 162—167 und von einem Schreiber Bl. 168—173 aufgeschrieben worden ist. Wenn man Einzelnes vergleicht, scheint der Text Bl. 55—69 ein Dictat zu sein, das Bruno nach dem Entwurf auf Bl. 162—173 seinem Schreiber dictirte. Der Schreiber, der da, wo er abschreibt, wie z. B. Bl. 87—160 eine grosse Sorgfalt auf die Ausführung der Titel und Initialen, und auch auf den Text verwendet, hat die Bl. 55—69 viel nachlässiger und wie es beim Ansehen derselben offenbar ist, flüchtiger geschrieben. Im Entwurf dagegen sind die letzten Capitel viel mehr ausgearbeitet als die ersten, und es

kommen darin nicht mehr unterbrochene und unbeendete Sätze vor. Es ist möglich, dass desswegen auch das Dictieren unterbrochen wurde, weil der Rest des Entwurfs dem Verfasser hinreichend ausgearbeitet erschien und keiner Verbesserungen bedurfte.

Schluss.

Aus der Betrachtung des Ms. hat sich also gezeigt, dass wir hier verschiedene von einander unabhängige Hefte haben, die erst später zusammengenäht wurden, die aber wahrscheinlich alle einst im Besitz von Giordano Bruno gewesen sind. Da die Buchhandlung Tross leider über die Herkunft des Ms. nichts mittheilte, bleibt ungewiss, auf welchem Wege diese Hefte, die Bruno auf seiner letzten Reise vor seiner Gefangenschaft begleiteten, nach Deutschland, und später nach Paris kamen. Aus folgenden zwei Tafeln ist der Zusammenhang der einzelnen Theile zu ersehen:

Uebersicht der einzelnen Theile des unedirten Ms. von einigen Werken von Giordano Bruno, das jetzt sich im Moskauer Rumianzow-Museum befindet.

	Blatt	Papier	Hand-schrift	Entfernung der Nadelstiche vom oberen Rand in mm	Inhalt	Bemerkungen.
I	1—5	I	G. Bruno	14, 62, 122, 188.	Conceptblätter zu dem Werk Brunos „De vinculis in genere“ von dem ein Fragment auf den Bl. 87—98 erhalten ist. Einzelne, nicht immer zusammenhängende und abgeschlossene Sätze, von denen viele Bl. 87—98 sich wiederfinden.	Bl. 1 recto stark vergilbt und schmutzig. Bl. 1 und 4, 2 und 3 hängen zusammen, und liegen im Hefte frei. Alle 5 Blätter haben einem besonderen grösseren Heft angehört.
II	6	II	G. Bruno	keine Nadelstiche vorhanden.	Zeichnung und Erklärung zu Bl. 39 bis 54 gehörig.	liegt frei im Heft, aber nicht an der Stelle wo es hingehört.
III	7—10	III	Besler	18, 45, 165, 195, wo der Faden auch jetzt durchgeht und noch: 10, 58, 88, 93, 119, 138, 143, 178.	Auszug oder Abschrift ohne Titel aus einem Werk über magische Wirkungen, nicht von Bruno.	Bl. 7 recto schmutzig, und Bl. 7—27 haben offenbar ein besonderes Heft gebildet.
IV	11—27	II	Besler			
V	28—38	II	Besler	18, 45, 165, 195 wo der Faden auch jetzt durchgeht und ausserdem: 11, 96, 146—152, 185 bis 190.	Commentar zu Bl. 7 bis 27 wahrscheinlich von Bruno.	Bl. 28 recto und Bl. 69 verso etwas beschmutzt. Dem Aussehen nach haben Bl. 28—63 ein Heft gebildet, in das zur Ergänzung noch die Bl. 64—69 hineingelegt aber nicht angeheftet wurden.
	39—54	II	Besler		Werk von Bruno: „De rerum principiis et elementis et causis“ unvollständig ausgearbeitet.	
	55—63	II	Besler		Auszug aus R. Lullus.	
VI	64—69	II	Besler	nur 18, 45, 165, 195.	Wahrsch. v. Bruno.	
	70-86	II	Besler	18, 45, 165, 195 wo auch jetzt der Faden durchgeht.	Kurzer Abriss der Magie, wohl nicht von Bruno.	Hat allem Anschein nach ein besonderes Heft gebildet.
VII	87—98	IV	Besler	9, 18, 46, 99, 147, 162, 183, 200 durch die unterstrichenen geht der Faden.	Fragment von dem Werk von Bruno „De vinculis in genere“.	Hat ein besonderes Heft gebildet. Bl. 87 recto etwas schmutzig.
VIII	99—160	IV	Besler	18, 45, 165, 195.	Ars inventiva per 30 statuas.	ein besonderes Heft
IX	161				ein loses Pergamentblatt mit einer Zeichnung.	
X	162—167 167—182	V V	G. Bruno X	18, 45, 165, 195.	1. Entw. zu dem Auszug aus R. Lullus, der Bl. 55—69 ausgearbeitet vorliegt.	Rand beschnitten, Bl. 162 recto sehr schmutzig und vergilbt.

Uebersicht der verschiedenen Papierarten, die in dem Ms. vorkommen.

Papier	Länge des ausgebreiteten Bogens von oben nach unten in mm	Breite des Bogens von links nach rechts in mm	Entfernung der Querlinien, die im Bogen von links nach rechts gehen, in mm	Entfernung der Längslinien vom oberen Rand jedes Blattes, d. h. von der Linie auf der der Bogen zusammengelegt wurde	Fabrikzeichen	Bemerkungen
I Bl. 1–5 gelblich	300—304	411—414	1,25	9, 20, 43, 63, 86, 107, 128, 151, 173, 195 mm — zwischen diesen beiden Linien das Fabrikzeichen	Ein Krug zwischen der 4. und 5. Längslinie vom linken Rand gerechnet.	Der Rand unbeschnitten.
II Bl. 6 Bl. 11—86 ganz gelbbraun	328	418	0,95	11, 39, 70, 98, 126, 154, 182, 198 — auf dieser Linie das Fabrikzeichen.	Ein kleines Schild auf der 5. Längslinie von links gerechnet.	Der Rand unbeschnitten.
III Bl. 7—10 beinah weiss	321	410	1,05	14, 43, 73, 101, 129, 158, 187 — über diese drei Linien erstreckt sich das Fabrikzeichen.	Ein grosses Schild mit zwei Pfeilen, einem Herz, einem Kreuz und einem Apfel.	Der Rand unbeschnitten.
IV Blatt 87—160 weiss	308	420	0,77	18, 47, 73, 100, 127, 154, 181, 207.	Ein Hammer und ein E.	Der Rand unbeschnitten.
V Blatt 162—182 ganz gelbbraun	315	428	1,11	7 Längslinien, schlecht sichtbar.	Kein Fabrikzeichen.	Der Rand beschnitten.

Alle Maasangaben sind Mittelzahlen, von denen die einzelnen Messungen häufig um 1—2 mm. abweichen. Die Entfernung der Querlinien wurde berechnet, indem deren Anzahl in 20 mm. gezählt wurde.

Wie man sieht, haben wir hier nicht, wie Noroff in seinem Cataloge behauptet 9 Tractate von Bruno, sondern nur

1. Ein einziges vollständiges und abgeschlossenes Werk:

„Ars inveniendi per XXX statuas“.

2. Ein zwar vollständiges, aber nicht vollkommen durchgearbeitetes und abgeschlossenes Werk:

De rerum principiis et elementis et causis.

3. Ein Fragment von 12 Blättern des Werkes

„De vinculis in genere“.

4. Den Rest bilden verschiedene Auszüge, von denen einer aus R. Lullus sowohl in seinem ersten Entwurf als auch zum Theil bearbeitet vorhanden ist; die beiden anderen Auszüge aus Werken über Magische Wirkungen sind nur in einer Abschrift da, und rühren vielleicht gar nicht von Bruno her.

Der Schreiber A, der mit Ausnahme der Bl. 168—182 Alles was nicht von Bruno selbst geschrieben ist, geschrieben hat, hat zum Theil abgeschrieben, zum Theil nach dem Dictat geschrieben, wobei ihm Schreibfehler mitunterliefen, aber nicht in sehr erheblicher Anzahl. Dieser Schreiber könnte Hieronimus Besler sein, von dem Bruno in seinem Verhör zu Venedig vor dem Inquisitionsgericht sagte, dass er ihm in Padova zwei Monate als Schreiber gedient hat. Da am Schluss der „Ars inventiva“ sich das Datum 22. October 1591 und als Ort Padova angeführt findet, so könnten diese zwei Monate oder etwas mehr, sich vom 1. September bis zum 22. October 1591 erstreckt haben, übereinstimmend mit dem Datum am Anfang und Schluss der „Ars inventiva“. Die sorgfältige Ausführung dieser Abschrift im Vergleich mit den übrigen Theilen des Ms. scheint darauf hinzudeuten, dass Bruno sie für eine angesehene Persönlichkeit bestimmte, vielleicht für den Mocenigo, der ihn aus Deutschland nach Italien lockte, und später so verrätherisch der Inquisition überlieferte.

Da Besler ein Schüler Brunos gewesen ist, und zwar ein aus Nürnberg stammender Deutscher, so ist nicht auffallend, dass er ihm auch schon früher, im J. 1590, als Bruno sich in Deutschland aufhielt, Schreiberdienste geleistet hat, und so erklärt sich das Datum 16. März 1590, das neben dem Titel der Schrift „De

rerum principis et elementis et causis“ zu lesen ist. Man kann aber auch annehmen, und vielleicht mit grösserer Wahrscheinlichkeit, dass zum Theil diese Zeitbestimmungen sich nicht auf die Abschrift, sondern auf das uns nicht erhaltene Original beziehen. Jedenfalls ist nicht glaublich, dass alle Hefte, aus denen jetzt unser Ms. besteht, in kurzer Zeit oder gleichzeitig geschrieben wurden: dazu sind die Unterschiede des Inhalts sowohl als auch der Ausführung zu gross. Es ist möglich, das Besler Giordano Bruno auf der ganzen Reise von Deutschland nach Italien begleitet hat, und dass sich mit der Zeit noch andere von ihm abgeschriebene Werke von Bruno finden, oder wenigstens das Original der hier unvollendeten und sehr sorgfältigen Abschrift „De vinculis in genere“. Da alle Papiere und Manuscripte von Bruno durch Mocenigo, in dessen Hause er zu Venedig im J. 1592 lebte, der Inquisition überliefert wurden, und später mit Bruno nach Rom kamen, so wäre am ehesten zu hoffen, dass das hier noch Fehlende im Vatican verborgen liegt. Vielleicht ist sogar das jetzt in Moskau vorhandene Ms. aus dem Vatican auf nicht gesetzliche Weise entlehnt worden, wodurch sich allein erklären liesse, dass es über zwei ein halb Jahrhunderte unbekannt geblieben ist, während alle Werke von Giordano Bruno stets mit hohen Preisen bezahlt und gesucht wurden. Klarheit in dieser dunkeln Angelegenheit würde nur dann zu erreichen sein, wenn die Buchhandlung Tross etwas Bestimmtes über die Herkunft des Ms. mitgetheilt hätte. Noroff weiss nicht mehr zu sagen, als dass er es durch die Vermittelung der Buchhandlung Tross gekauft hat. Ob erst der Buchhändler Tross die verschiedenen Hefte in eins zusammengeheftet, oder sie schon in dieser Gestalt „in Deutschland“, wie es bei Noroff heisst, vorgefunden hat, bleibt auch ungewiss.

Moskau, d. 20. Mai 1889. W. Lutoslawski.

XXX.

Einige Bemerkungen über die sogenannte empiristische Periode Kant's.

Von

G. Heymans in Leiden.

Es hat sich während der letzteren Decennien die Kantliteratur in so schreckenerregender Weise angehäuft, dass man fürchten könnte, durch Veröffentlichung neuer Ansichten eher die Verwirrung noch gründlicher zu machen, als zur Klärung derselben etwas beizutragen. Auch erscheint es fast übermüthig zu glauben, dass man über einen Gegenstand, auf welchen schon so viel Scharfsinn verwendet worden ist, noch etwas Neues und zugleich Richtiges vortragen könnte. Wenn ich es dennoch wage, eine Ansicht, welche sich mir beim Lesen der vorkritischen Schriften Kant's unabweislich aufgedrängt hat, hier zu veröffentlichen, so kann ich mich nur damit entschuldigen, dass diese Ansicht selbst, sowie die Gründe, welche ich für dieselbe anführen werde, sehr einfach ist; demzufolge dieselbe, wenn unrichtig, in kürzester Zeit wird abgeurtheilt, begraben und vergessen sein können. Wenn aber richtig, so wird sie, wie ich glaube, die Entwicklung Kant's bis 1770 etwas natürlicher und einheitlicher erscheinen lassen als bis jetzt möglich war.

Soviel ich weiss, haben alle Schriftsteller ohne Ausnahme, welche sich mit der Vorgeschichte des Kriticismus beschäftigten, angenommen, dass es zwischen den Jahren 1755 und 1770 eine Zeit gebe, in welcher Kant meinte, „dass alle Wissen-

schaft des Uebersinnlichen .... unmöglich .... sei"[1]: in welcher er „erweiternde (synthetische) Erkenntnisse apriori", „Erkenntniss der Dinge an sich durch die ratio pura" verneinte[2]; nicht glaubte, „dass man aus reiner Vernunft zu der Erkenntniss von Thatsachen gelangen könne"[3]. Nun ist es unbezweifelte Thatsache, dass Kant sowohl in der „Nova Dilucidatio" von 1755, als in der Inauguraldissertation von 1770 den entgegengesetzten Standpunkt einnimmt, und daraus entsprang dann das doppelte Problem, erstens jenen Uebergang zum Empirismus, zweitens diesen Rückfall in den Rationalismus auf befriedigende Weise zu erklären. Wie dies möglich sei, darüber herrscht bekanntlich ein tiefgehender Streit. Jenen ersten Frontwechsel wollen Einige auf den Einfluss Hume's zurückführen, während andere für diese Zeit denselben ganz bestimmt verwerfen; der zweite wird von Einigen der Einwirkung der „Nouveaux Essais" von Leibniz zugeschrieben, während Andere diese Annahme für vollständig „ausgeschlossen" erklären. Diesem Streit gegenüber wage ich nun die etwas vermessene Behauptung, dass derselbe im Grunde gegenstandslos ist. Zwischen den Jahren 1755 und 1770 hat im Kantischen Denken keine principielle Revolution, sondern nur eine regelmässig fortschreitende Entwicklung stattgefunden.

Fangen wir damit an, uns über den Wortgebrauch zu verständigen. Rationalismus nennt man im Allgemeinen die Ueberzeugung, dass aus dem blossen Denken, ohne Mitwirkung der Empfindung, Erkenntnisse entspringen können. Dieser Rationalismus kann aber sehr verschiedener Art sein. Es kann gemeint sein, dass sich aus den logischen Denkgesetzen allein diese Erkenntnisse entwickeln lassen, oder auch dass dazu neben den logischen Gesetzen noch andere im reinen Denken gegebene Grundbegriffe oder Grundüberzeugungen erforderlich seien (logischer-, erkenntnisstheoretischer Rationalismus). Es kann zweitens behauptet werden, dass das blosse Denken eine vollständige, das Wesen derselben

[1]) Fischer, Gesch. d. n. Phil. III (3. Aufl.) 268.
[2]) Vaihinger, Viertelj. f. wiss. Phil. XI. 219.
[3]) Paulsen, Entwicklungsgesch. d. Kant. Erkenntnissth. 97.

erschöpfende Erkenntniss von seinen Objecten erwerben könne, — oder auch, dass es nur im Stande sei, gewisse allgemeine Bestimmungen derselben zu erfassen (materialer —, formaler Rationalismus). Endlich kann man glauben, dass die Objecte, über welche das Denken Aufklärung giebt, für sich existirende Dinge, — oder auch, dass es blosse Erscheinungen sind (realistischer —, idealistischer Rationalismus). Diese dreifache Unterscheidung setze ich bei den hier folgenden Untersuchungen voraus.

Sehen wir uns zunächst die Schriften aus den Jahren 1762/63 und 1766 etwas näher an. Dieselben boten bis jetzt der Interpretation unüberwindliche Schwierigkeiten dar. Allgemein hält man sie für „Ausführungen einer und derselben Ansicht, nämlich des antirationalistischen Princips: es giebt aus reiner Vernunft keine Wahrheit über Thatsachen“ (Paulsen a. a. O. 45); und beruft sich darauf, dass in denselben ganz entschieden die Sterilität der logischen Gesetze betont und die Erfahrung als einzige Grundlage für die Erkenntniss specieller Causalverhältnisse anerkannt wird. Ist dann der Standpunkt dieser Schriften derjenige des Empirismus? Jedenfalls kaum eines bewussten Empirismus: denn wie hätte Kant sonst, von zahlreichen anderen Incongruenzen zu schweigen, eben in dieser Zeit den „Einzig möglichen Beweisgrund“ schreiben können? Auch findet sich in den sämmtlichen vorkritischen Schriften eine unzweideutige Erklärung zu Gunsten des Empirismus nicht vor. So hat man denn gemeint annehmen zu müssen, Kant schwebe noch in einer unhaltbaren Mitte; er habe zwar die Principien des Rationalismus, nicht aber alle Anschauungen desselben verworfen; er sei sicher in der Kritik des alten, nicht aber in der Ersetzung desselben durch einen neuen Standpunkt. Mit anderen Worten: man glaubt die Sache nur erklären zu können, indem man bei dem vierzigjährigen Kant einen Grad der Unklarheit und der Inconsequenz voraussetzt, der genügen würde einen angehenden Denker für sein ganzes Leben hoffnungslos zu discreditiren. Einem Kant gegenüber verdient eine solche Erklärung kaum noch den Namen.

Demgegenüber glaube ich nun nachweisen zu können, dass Kant während der sechziger Jahre einen scharfbestimmten erkennt-

nisstheoretischen Standpunkt eingenommen, denselben in der Preisschrift unzweideutig dargestellt und in den übrigen Schriften mit vollster Consequenz daran festgehalten habe. Dieser Standpunkt ist derjenige des formalen, erkenntnisstheoretischen, realistischen Rationalismus. Das heisst also: Kant hat damals geglaubt, dass das logische Denken nicht an und für sich, sondern in Verbindung mit gegebenen Vernunftbegriffen, aber jedenfalls ohne Hinzuziehung von Erfahrungsbegriffen, zur Erkenntniss gewisser allgemeiner Bestimmungen der existirenden Dinge gelangen könne; — dass aber Erfahrung erforderlich sei, um diesen allgemeinen Bestimmungen Inhalt zu geben und die concrete Beschaffenheit und Wirkungsweise der Dinge kennen zu lernen. Ich werde jetzt versuchen, diesen Standpunkt aus der Preisschrift zu erläutern.

Die Preisschrift fängt damit an, die Anwendung der mathematischen Methode in der Philosophie (= Metaphysik und Naturwissenschaft) mit den bekannten Gründen zu bestreiten. Die Philosophie solle nicht aus allgemeinsten Begriffen deductiv-synthetisch ein System aufbauen, sondern durch Analyse der gegebenen „verworrenen Begriffe" (Begriff = Vorstellung, „idea") den wesentlichen Inhalt derselben kennen lernen. Soviel von der Methode. Das Object der Untersuchung, die aufzuklärenden verworrenen Begriffe, findet die Naturwissenschaft in den Wahrnehmungsdaten; wo findet es aber die Metaphysik? „Die Metaphysik ist nur eine auf allgemeinere Vernunfteinsichten angewandte Philosophie" (I. 100)[4]. Dass es solche Vernunfteinsichten giebt, ist für Kant nicht zweifelhaft: „es ist aus Erfahrung bekannt: dass wir durch Vernunftgründe, auch ausser der Mathematik, in vielen Fällen bis zur Ueberzeugung völlig gewiss werden können" (I. 100). Keineswegs sind aber diese reinen Veruunfteinsichten auch schon in klaren Begriffen gegeben: „in der Metaphysik habe ich einen Begriff, der mir schon gegeben worden, obzwar verworren; ich soll den deutlichen, ausführlichen und bestimmten davon aufsuchen" (I. 89).

[4]) Die Citate aus Kant beziehen sich auf die Rosenkranz-Schubert'sche Ausgabe.

Diesen Zweck zu erreichen, giebt es nur Einen Weg: man soll durch Selbstbesinnung sich des eigentlichen Inhaltes jener Vernunfteinsichten vergewissern, und dann dieselben einerseits auf einfachere und allgemeinere zurückzuführen versuchen, andererseits als Grundlage zu weiteren Folgerungen benutzen. „Die ächte Methode der Metaphysik ist mit derjenigen im Grunde einerlei, die Newton in die Naturwissenschaft einführte, und die daselbst von so nutzbaren Folgen war. Man soll, heisst es daselbst, durch sichere Erfahrungen, allenfalls mit Hülfe der Geometrie, die Regeln aufsuchen, nach welchen gewisse Erscheinungen der Natur vorgehen. Wenn man gleich den ersten Grund davon in den Körpern nicht einsieht, so ist gleichwohl gewiss, dass sie nach diesem Gesetze wirken, und man erklärt die verwickelten Naturbegebenheiten, wenn man deutlich zeigt, wie sie unter diesen wohlerwiesenen Regeln enthalten seyen. Ebenso in der Metaphysik: suchet durch sichere innere Erfahrung, d. i. ein unmittelbares augenscheinliches Bewusstseyn, diejenigen Merkmale auf, die gewiss im Begriffe von irgend einer allgemeinen Beschaffenheit liegen, und ob Ihr gleich das ganze Wesen der Sache nicht kennt, so könnt Ihr Euch doch derselben sicher bedienen, um Vieles in dem Dinge daraus herzuleiten“ (I. 92).

Man wird mir einräumen, dass dieser Standpunkt an principieller Klarheit nichts zu wünschen übrig lässt. Man mag denselben richtig oder unrichtig finden; man muss aber gestehen, dass es ein Standpunkt ist, auf dem sich stehen und nicht blos schweben lässt. Auch dass derselbe sich einerseits von dem logischen Rationalismus, andererseits von dem Empirismus scharf genug abgrenzt. Es ist nur die Frage, ob Kant denselben auch in den übrigen Schriften dieser Periode consequent festgehalten, ausgeführt und angewendet hat.

Offenbar muss nun diese Frage wenigstens für die Schrift über den Einzig möglichen Beweisgrund unbedingt zustimmend beantwortet werden. Hier wird dem Leser gleichsam ad oculos vordemonstrirt, wie man einer Sache „durch Vernunftgründe bis zur Ueberzeugung völlig gewiss werden kann“: aus dem blossen Vernunftbegriff des Möglichen wird zu beweisen gesucht, dass ein

absolut nothwendiges Wesen existiren und dass demselben die göttlichen Eigenschaften zukommen müsse. Auch ist Kant über die Natur dieses Beweises sich vollständig klar: „Der Beweisgrund von dem Daseyn Gottes, den wir geben, ist lediglich darauf erbaut, weil etwas möglich ist. Demnach ist es ein Beweis, der vollkommen a priori geführt werden kann. Es wird weder meine Existenz, noch die von andern Geistern, noch die von der körperlichen Welt vorausgesetzt“ (I. 195). Hätte aber wirklich Kant, wie die Interpreten behaupten, schon damals eingesehen, „dass durch blosses Denken niemals Dasein zu erkennen ist“ (Fischer III. 211), so liesse sich doch vermuthen, dass er etwas von dem Widerspruch bemerkt haben würde. Thatsächlich aber liegt kein Widerspruch vor: Kant hat nur eingesehen, dass durch logisches Denken allein kein Dasein zu erkennen ist, und darum verwirft er den „Cartesianischen“ Beweis. Mit Unrecht haben dann auch Fischer (III. 211) und Paulsen (61) gemeint, dass in der Kantischen Kritik dieses Beweises schon diejenige seines eigenen enthalten sei. Es ist ganz etwas Anderes, aus dem willkürlich construirten Begriff eines Dinges die Existenz desselben beweisen zu wollen, — oder zu glauben, dass durch Zergliederung gegebener Vernunftbegriffe gewisse allgemeinste Bedingungen alles Daseins erschlossen werden können. Allerdings könnte man, wie Fischer (III. 211) ausführt, aus dem Begriff Gottes auf seine Möglichkeit, daraus auf Möglichkeit überhaupt schliessen, und so den alten Beweis in den neuen überführen, — aber nur vermittelst des Vernunftbegriffes der Möglichkeit. — Der Kantische Beweis mag werthlos sein: das gebe ich gern zu, aber er passt vollkommen auf seinen damaligen, in der Preisschrift entwickelten Standpunkt. Auch findet er sich in der Preisschrift schon in allgemeinen Umrissen angedeutet (I. 106—107), und wird dort hinzugefügt: „in allen Stücken demnach, wo nicht ein Analogon der Zufälligkeit anzutreffen ist, kann die metaphysische Erkenntniss von Gott sehr gewiss seyn.“ Auch Kant selbst betrachtete demzufolge seinen Gottesbeweis als ein erstes Ergebniss jener neuen Methode, welche er in seiner wichtigsten vorkritischen Schrift der Metaphysik zu Grunde legen wollte.

Es ist nicht schwer, aus diesen und den anderen Kantischen Schriften dieser Periode weitere Belege für das Fortwirken derselben Denkrichtung anzuführen. Als Objecte reiner Vernunfterkenntniss werden genannt, und theilweise nach der in der Preisschrift empfohlenen Methode untersucht, die Begriffe des Raumes und der Zeit (I. 84, 89; 116; VII. 61), des Daseins (I. 169—173), des Körpers und der Materie (I. 92—94, 205—207), der einfachen Elemente derselben (I. 83), der Vorstellung und der verschiedenen Gefühle (I. 84), und Andere; offenbar hat Kant damals noch unter Vernunfterkenntniss alle von der äusseren Erfahrung unabhängige Erkenntniss zusammengefasst. Als reine Vernunfteinsichten werden, ausser der Gewissheit von dem Dasein Gottes, angeführt oder angewendet die Sätze: dass „um etwas Positives, was da ist, aufzuheben, eben sowohl ein wahrer Realgrund erfordert (wird), als um es hervorzubringen, wenn es nicht ist“ (I. 142); — dass „in allen natürlichen Veränderungen der Welt .... die Summe des Positiven .... weder vermehrt noch vermindert (wird)“ (I. 148); — dass „die Folge den (Real-) Grund nicht übertreffen kann“ (I. 192); — dass „wenn etwas da ist, ... auch etwas (existirt), was von keinem andern Dinge abhängt“ (I. 280); — dass „die Substanzen .... welche Elemente der Materie sind, ... einen Raum nur durch die äussere Wirkung in andre einnehmen, für sich besonders aber .... keinen Raum (enthalten)“ (VII. 41); — dass „eine jede Substanz, selbst ein einfaches Element der Materie, doch irgend eine innere Thätigkeit als den Grund der äusserlichen Wirksamkeit haben (muss), wenn ich gleich nicht anzugeben weiss, worin solche bestehe“ (VII. 46). Von der Metaphysik, dieser „auf allgemeinere Vernunfteinsichten angewandten Philosophie“, schreibt er 8. April 1766 an Mendelssohn: „Ich bin so weit entfernt, die Metaphysik selbst, objectiv erwogen, für gering oder entbehrlich zu halten, dass ich vornehmlich seit einiger Zeit, nachdem ich glaube, ihre Natur und die ihr unter den menschlichen Erkenntnissen eigenthümliche Stelle einzusehen, überzeugt bin, dass sogar das wahre und dauerhafte Wohl des menschlichen Geschlechts auf sie ankomme“ (XI. 8). Und in der „Nachricht von der Einrichtung seiner Vorlesungen in dem Winterhalbjahr von 1765—66“

beruft sich Kant ausdrücklich auf die Preisschrift von 1762, und erklärt „(er) habe seit geraumer Zeit nach diesem Entwurfe gearbeitet", und hoffe „auf diesem Wege" bald so weit zu kommen, „dasjenige vollständig darlegen zu können, was (ihm) zur Grundlegung (seines) Vortrages in der genannten Wissenschaft (die Metaphysik) dienen (könne)" (I. 293).

Es dürfte demnach nicht mehr zweifelhaft sein, dass der formal-erkenntnisstheoretische Rationalismus in dem Kantischen Denken der 60er Jahre eine ganz hervorragende Stelle einnimmt. Es bleibt aber die Frage, ob sich daneben vielleicht Aeusserungen Kant's nachweisen lassen, welche mit diesem Rationalismus im Widerspruch stehen und sich nur empiristisch erklären lassen. Ich habe nach solchen Aeusserungen eifrig gesucht, und ich werde Nichts von demjenigen was ich gefunden habe, dem Leser vorenthalten. Insbesondere werde ich diejenigen Thatsachen, welche von den Interpreten als Beweise für den zeitweiligen Empirismus Kant's angeführt worden sind, in möglichster Vollständigkeit vorführen und die Beweiskraft derselben untersuchen.

Es finden sich nämlich erstens zahlreiche Stellen, welche auf eine klare Ueberzeugung von der Werthlosigkeit der herrschenden Metaphysik und auf einen steigenden Unwillen gegen die Vertreter derselben hinweisen. Da aber diese herrschende Metaphysik fast ohne Ausnahme dem Wolff'schen, material-logischen Rationalismus huldigte, kann aus jenen Aeusserungen nur geschlossen werden, dass Kant diesem material-logischen, keineswegs aber dass er dem Rationalismus überhaupt entsagt habe, oder gar zum Empirismus übergetreten sei.

Es finden sich zweitens deutliche Spuren einer scharf ausgeprägten Vorliebe für empirische Untersuchungsmethoden. Aber empirische Methode ist mit Empirismus keineswegs identisch. Auch der formale Rationalismus ist für den concreten Inhalt der Erscheinungen auf die Erfahrung angewiesen; und selbst die allgemeinen Vernunfteinsichten, welche derselbe voraussetzt, kann er auf empirischem Wege, durch Erforschung der gegebenen Denkerscheinungen, aufsuchen. Eben dieses war, wie wir gesehen haben, die Meinung der Preisschrift.

Drittens sind es aber ganz besonders die auf das Causalverhältniss sich beziehenden Urtheile gewesen, welche Kant den Namen eines Empiristen oder gar Skeptikers eingebracht haben. Betrachten wir demnach dieselben etwas genauer. In der Schrift über die negativen Grössen wird zuerst die Frage aufgeworfen: „wie soll ich es verstehen, dass, weil Etwas ist, etwas anderes sey“? (I. 158). Und nachdem Kant dieselbe ausführlich erläutert, bittet er den Leser zu versuchen, „ob man etwas mehr sagen könne, als was ich davon sagte, nämlich, lediglich, dass es nicht durch den Satz des Widerspruchs geschehe“ (I. 159). Aehnlich in den anderen Schriften: „wie etwas könne eine Ursache seyn oder eine Kraft haben ist unmöglich, jemals durch Vernunft einzusehen, sondern diese Verhältnisse müssen lediglich aus der Erfahrung genommen werden. Denn unsere Vernunftregel geht nur auf die Vergleichung nach der Identität und dem Widerspruche. So ferne aber Etwas eine Ursache ist, so wird durch Etwas etwas Anderes gesetzt, und es ist also kein Zusammenhang vermöge der Einstimmung anzutreffen; wie denn auch, wenn ich eben dasselbe nicht als eine Ursache ansehen will, niemals ein Widerspruch entspringt, weil es sich nicht contradicirt: wenn Etwas gesetzt ist, etwas Anderes aufzuheben. Daher die Grundbegriffe der Dinge als Ursachen, die der Kräfte und Handlungen, wenn sie nicht aus der Erfahrung hergenommen sind, gänzlich willkürlich sind, und weder bewiesen, noch widerlegt werden können. Ich weiss wohl, dass das Denken und Wollen meinen Körper bewege, aber ich kann diese Erscheinung, als eine einfache Erfahrung, niemals durch Zergliederung auf eine andere bringen, und sie daher wohl erkennen, aber nicht einsehen“ (VII. 102—103, Träume eines Geistersehers). Und in dem bereits angeführten Brief an Mendelssohn: „. . . . so fragt man, ob es an sich möglich sey, durch Vernunfturtheile a priori diese Kräfte geistiger Substanzen auszumachen. Diese Untersuchung löst sich in eine andere auf, ob man nämlich eine primitive Kraft d. i. ob man das erste Grundverhältniss der Ursache zur Wirkung durch Vernunftschlüsse erfinden könne, und da ich gewiss bin, dass dieses unmöglich sey, so folgt, wenn mir diese Kräfte nicht in der Erfahrung gegeben sind, dass sie nur gedichtet werden können“

(XI. 10). — Was wird nun eigentlich in diesen Sätzen behauptet? Offenbar nichts anderes, als dass man aus dem blossen Begriffe eines als Ursache auftretenden Dinges oder Ereignisses durch logische Schlussfolgerung nicht die zugehörige Wirkung auffinden könne, sondern dafür ausnahmslos auf die Erfahrung angewiesen sei. Mit anderen Worten: Kant verneint erstens den logischen Rationalismus, der behauptet, dass sich die Wirkung aus der Ursache, wie die Folge aus dem Grunde, logisch deduciren lasse; er verneint zweitens den materialen Rationalismus, demzufolge es möglich wäre, aus reiner Vernunft (sei es auch unter Hinzuziehung anderer als der rein logischen Vernunftbegriffe) den ganzen Weltlauf zu reconstruiren. Aber keineswegs verneint er das Gegebensein abstracter causaler Begriffe und causaler Grundsätze aus reiner Vernunft, keineswegs auch die Geltung derselben für die reale Welt. Dass alles Entstehen und Vergehen causal bedingt sei, dass dabei zwischen Ursache und Wirkung vollständige Aequivalenz stattfinde, das wird, wie wir gesehen haben, in eben derselben Schrift, welche am klarsten und ausführlichsten die Unbegreiflichkeit specieller Causalverhältnisse darthut, ausdrücklich gelehrt und nach Kant's eigenen Worten „aus metaphysischem Grunde hergeleitet“ (I. 149). Dass „die Folge den (Real-)Grund nicht übertreffen kann“ (I. 192), wird in dem „Einzig möglichen Beweisgrund“ als selbstverständlich vorausgesetzt; und in derselben Schrift findet sich eine ausführliche Erörterung über nothwendige, in der Möglichkeit der Dinge begründete und selbst von dem göttlichen Willen unabhängige Wirkungen derselben (I. 207—209); sowie die Vermuthung, dass „die Verhältnisse des Raums . . . . Mittel an die Hand geben können, die Regeln der Vollkommenheit in natürlich nothwendigen Wirkungsgesetzen, in so ferne sie auf Verhältnisse ankommen, aus den einfachsten und allgemeinsten Gründen zu erkennen“ (I. 250). Und in den Träumen eines Geistersehers gilt es als apodiktisch gewiss, dass „eine jede Substanz, selbst ein einfaches Element der Materie, doch irgend eine innere Thätigkeit als den Grund der äusserlichen Wirksamkeit haben (muss), ob ich gleich nicht anzugeben weiss, worin solche bestehe“ (VII. 46). Offenbar können alle diese Einsichten nicht

der Erfahrung zu verdanken sein. Denkt man sich Kant als Empiristen, so können dieselben nur wieder der Nachwirkung früherer Anschauungen zugeschrieben werden; liest man aber in seinen Worten nicht mehr als darin enthalten ist, so schliessen sich diese mit den vorher citirten Aussprüchen ganz leicht unter dem gemeinsamen Gesichtspunkte des formal-erkenntnisstheoretischen Rationalismus zusammen [5]). Kant hat gemeint, die Begriffe der Ursache und der Wirkung, mitsammt den causalen Grundsätzen, seien als reine Vernunftbegriffe, wenn auch in „verworrenem" Zustande gegeben; auf die logischen Grundbegriffe seien dieselben aber nicht zurückzuführen; und über specielle Causalverhältnisse könne nur die Erfahrung uns belehren.

Der geneigte Leser hat ein Recht, ungeduldig zu werden. Giebt es denn gar keine Aeusserungen Kant's, so wird er fragen, welche die herrschende Ansicht von dem Kantischen Empirismus oder Skepticismus bestätigen? — Ich habe, wie gesagt, eifrig und wiederholt nach solchen gesucht; und ich gestehe offen, dass ich über das Ergebniss dieser Untersuchung selbst im höchsten Grade

---

[5]) Wie weit eine vorgefasste Meinung selbst den redlichsten Forscher führen kann, erhellt aus Kuno Fischer's Referat über die Kantische Widerlegung des kosmologischen Beweises. „Auf (der) zweifachen Täuschung über die logische Erkennbarkeit des Realgrundes und des Daseins ruht der kosmologische Beweis: er setzt voraus, dass etwas existire, was von anderem abhänge, es müsse daher ein Wesen geben, das von keinem anderen abhänge, also schlechterdings nothwendig sei und darum alle Vollkommenheiten in sich vereinige; er schliesst von dem Dasein der Welt als Wirkung auf die Existenz Gottes als Ursache. Dieser Schluss ist unmöglich, weil die Verknüpfung zwischen Ursache und Wirkung (Realgrund) durch keinerlei logische Folgerung begreiflich gemacht werden kann. Auch ist der Begriff eines schlechterdings nothwendigen Wesens kein empirischer, sondern ein blosser Begriff: daher endet der kosmologische Beweis, wie der ontologische anfängt" (Fischer III. 201). Es ist aber einfache Thatsache, dass Kant an der bezeichneten Stelle (Einz. mögl. Beweisgr. Abth. III. 1—4) den Schluss von dem Dasein der Welt als Wirkung auf die Existenz Gottes als Ursache nicht nur nicht ablehnt, sondern ausdrücklich als eine „regelmässige Folgerung" (I. 280) anerkennt. Offenbar hat Fischer unbewusst seine eigene Auffassung der Kantischen Lehre in die Darstellung der Kantischen Gedanken hineingemischt; wovon man sich durch Vergleichung der betreffenden Stellen überzeugen wolle.

erstaunt gewesen bin. Ich habe nämlich in den sämmtlichen zwischen 1760 und 1770 erschienenen Schriften Kant's nur drei oder vier vereinzelte Aussprüche auftreiben können, welche mit meiner Auffassung im Widerspruch zu stehen schienen. In der Falschen Spitzfindigkeit heisst es zweimal: „dass die obere Erkenntnisskraft schlechterdings nur auf dem Vermögen zu urtheilen beruhe" (I. 72, 73); und in den Träumen eines Geistersehers: „unsere Vernunftregel geht nur auf die Vergleichung nach der Identität und dem Widerspruche" (VII. 103); es wäre zu erwarten gewesen, dass Kant hier auch die „reinen Vernunftbegriffe" erwähnt hätte. Sodann findet sich in der zuletztgenannten Schrift noch der Ausspruch, neben der wenig lohnenden Aufgabe, verborgenern Eigenschaften der Dinge durch Vernunft nachzuspähen, gäbe es für die Metaphysik noch die andere: „einzusehen, ob die Aufgabe aus demjenigen, was man wissen kann, auch bestimmt sey, und welches Verhältniss die Frage zu den Erfahrungsbegriffen habe, darauf sich alle unsre Urtheile jederzeit stützen müssen" (VII. 99). Auch diese Stelle lautet entschieden empiristisch. — Ich will nun nicht einmal fragen (obgleich es vielleicht nicht schwer wäre die Frage zu beantworten), ob sich nicht diese Aeusserungen aus dem Orte wo sie stehen oder dem Zweck der sie enthaltenden Schriften erklären liessen; ich bitte nur den Leser zu überlegen, was wahrscheinlicher ist: dass Kant einige Male, in der Hast des Schreibens oder in der Erregung des Gemüths, einen unpassenden Ausdruck für seine Gedanken gewählt habe, — oder dass die ganze Preisschrift ein unverständlicher Mischmasch, der Einzig mögliche Beweisgrund eine einzige riesige Inconsequenz, und die sämmtlichen Schriften dieser Periode ein Tummelplatz kleinerer Inconsequenzen sein sollten.

Es bleibt nur noch die Frage: wenn sich wirklich so wenig zu Gunsten des behaupteten Kantischen Empirismus anführen lässt, wie ist es dann zu erklären, dass derselbe nachgerade zu einem Dogma in der Geschichte der Philosophie geworden ist? Ich finde hierfür nur zwei Gründe. Der erste liegt in der Vernachlässigung des Unterschiedes zwischen logischem und erkenntnisstheoretischem Rationalismus, demzufolge man überall, wo ersterem widersprochen

wurde, diesen Widerspruch auf den Rationalismus überhaupt ausgedehnt und auf Empirismus geschlossen hat. Dass die behauptete Vernachlässigung hier wirklich vorliegt, bezeugen mehrere Stellen aus Fischer's Geschichte: „so ist der Satz vom Grunde .... nicht mehr dem blossen Denken einleuchtend oder logisch erkennbar" (III. 183); „der Satz vom Realgrund ist demnach kein Denkgesetz, keine logische Regel" (III. 191); „die Existenz kein logischer Begriff, sondern ein Erfahrungsbegriff" (III. 211). In gleicher Weise Paulsen: „Der Satz des Grundes oder das Gesetz der Causalität ist nicht identisch mit dem Gesetz des Widerspruchs oder der Identität. Eben deshalb ist es nicht ein Princip reiner Vernunfturtheile" (73). Ueberall wird vorausgesetzt, dass es in der Erkenntniss kein Drittes gebe neben logischem Gesetz und Erfahrung: nach Kant giebt es aber ein Drittes: die reinen Vernunfturtheile. — Der zweite Grund liegt in dem Mythus von der frühzeitigen Einwirkung Hume's. Die selbst im Wortlaut beinahe identische Problemstellung in den „Negativen Grössen" und in Hume's Essay, in Verbindung mit der bekannten Erzählung Borowski's, mussten offenbar den Gedanken nahe legen, Kant habe sich vollständig den Hume'schen Anschauungen angeschlossen. Nachdem aber die Untersuchungen der letzteren Jahre es stets wahrscheinlicher gemacht haben, dass die theoretische Philosophie Hume's erst viel später in Kant's Entwicklung eingegriffen habe, ist auch dieser letzte Grund für die Annahme einer empiristischen Periode im Kantischen Denken hinfällig geworden.

Man hat in der Preisschrift nicht nur Empirismus, sondern auch Spuren von altwolffischem (logischem) Rationalismus nachweisen zu können geglaubt. Als solche werden von Paulsen (79—82) folgende Kantische Sätze angeführt: „Alle wahren Urtheile müssen entweder bejahend oder verneinend seyn. Weil die Form einer jeden Bejahung darin besteht, dass etwas als ein Merkmal von einem Dinge, d. i. als einerlei mit dem Merkmale eines Dinges vorgestellt werde, so ist ein jedes bejahende Urtheil wahr, wenn das Prädicat mit dem Subjecte identisch ist. Und

da die Form einer jeden Verneinung darin besteht, dass etwas einem Dinge als widerstreitend vorgestellt werde, so ist ein verneinendes Urtheil wahr, wenn das Prädicat dem Subjecte widerspricht .... Es ist aber ein jeder Satz unerweislich, der unmittelbar unter einem dieser obersten Grundsätze gedacht wird, aber nicht anders gedacht werden kann; nämlich, wenn entweder die Identität oder der Widerspruch unmittelbar in den Begriffen liegt und nicht durch Zergliederung vermittelst eines Zwischenmerkmals eingesehen werden kann oder darf. Alle andere sind erweislich" (I. 102—103). Bei etwas schärferem Zusehen stellt sich aber der ganz unschuldige Charakter dieser Sätze leicht heraus. Denn die „Begriffe", von denen hier die Rede ist, sind gegebene Begriffe, Locke'sche „ideas": all dasjenige, welches wahrgenommen und vorgestellt wird. „Die Identität oder der Widerspruch liegt in den Begriffen", bedeutet nichts weiter als: die Eigenschaft, welche ich dem Dinge beilege, ist in der durch Wahrnehmung und Experiment gegebenen Vorstellung des Dinges enthalten. Die Erfahrung liefert mir z. B. ein Ding, welches ich Eisen nenne, und in welchem ich experimentell etwa die Eigenschaft der Schmelzbarkeit antreffe. Sage ich nun auf Grund dieses Experiments: Eisen ist schmelzbar, so bilde ich einen der „unerweislichen Sätze" Kant's. — Dass wirklich a. a. O. nur solche Erfahrungsbegriffe, und keineswegs aus willkürlicher Synthese entstandene Begriffe gemeint sind, dürfte durch folgende Parallelstelle aus der „Falschen Spitzfindigkeit" über allen Zweifel erhoben werden: „Alle Urtheile, die unmittelbar unter den Sätzen der Einstimmung oder des Widerspruchs stehen, das ist, bei denen weder die Identität noch der Widerstreit durch ein Zwischenmerkmal (mithin nicht vermittelst der Zergliederung der Begriffe), sondern unmittelbar eingesehen wird, sind unerweisliche Urtheile, diejenigen, wo sie mittelbar erkannt werden kann, sind erweislich. Die menschliche Erkenntniss ist voll solcher unerweislicher Urtheile, vor jeglicher Definition kommen deren etliche vor, sobald man, um zu ihr zu gelangen, dasjenige, was man zunächst und unmittelbar an einem Dinge erkennt, sich als ein Merkmal desselben vorstellt" (I. 74). Offenbar ist hier nur vor Definitionen auf

Grund der Erfahrung die Rede, und der Schluss auf die Bedeutung der entsprechenden Stelle in der Preisschrift liegt auf der Hand. — Auch der Umstand, dass Kant in der Preisschrift selbst, wenige Zeilen nach den incriminirten Sätzen, ganz ausdrücklich die Nothwendigkeit „materialer Grundsätze“ hervorhebt und die Unfruchtbarkeit der blos formalen („aus diesen allein kann wirklich gar nichts bewiesen werden“) betont, könnte schon beweisen, dass Kant gewiss nicht daran gedacht hat, dem logischen Rationalismus das Wort zu reden. — Als ein weiterer Beleg für den zeitweiligen Rückfall Kant's wird von Paulsen angeführt, dass die Preisschrift schliesslich doch wieder, wenn auch nur für die entfernte Zukunft, ein demonstratives System der Metaphysik in Aussicht stellt: „Wenn die Analysis uns zu deutlich und ausführlich verstandenen Begriffen wird verholfen haben, wird die Synthesis den einfachsten Erkenntnissen die zusammengesetzten, wie in der Mathematik, unterordnen können“ (I. 97). Freilich; aber was ist denn damit gesagt, das nicht auch der consequenteste Empirist unterschreiben könnte? Denn hier ist es doch vollkommen klar, dass die „deutlich und ausführlich verstandenen Begriffe“, welche Kant der Synthesis zu Grunde legen will, keineswegs Ergebnisse willkürlicher Nominaldefinitionen, sondern eben allgemeinste Erfahrungsbegriffe, comprimirte Naturgesetze sind. Das Ideal, welches Kant für die Metaphysik und für die ganze Philosophie aufstellt, ist eben dasjenige, welches in der Jetztzeit die mathematische Physik für ihr Gebiet zu realisiren bestrebt ist.

Auf Grund der vorhergehenden Erörterungen wird man sich jetzt leicht davon überzeugen können, dass die Inauguraldissertation von 1770 keineswegs als ein „Rückfall in den Rationalismus“ qualificirt zu werden verdient. Rationalistisch ist dieselbe allerdings: aber es ist noch immer der nämliche formalerkenntnisstheoretische Rationalismus von 1762, nur etwas weiter ausgeführt. Metaphysik ist, wie damals, die Wissenschaft der reinen Vernunftbegriffe: „philosophia autem prima continens principia usus intellectus puri est Metaphysica“ (I. 313); und auch über die Methode derselben denkt Kant noch ganz so wie in der

Preisschrift: „Conceptus in ipsa obvii non quaerendi sunt in sensibus, sed in ipsa natura intellectus puri, non tanquam conceptus connati, sed e legibus menti insitis (attendendo ad ejus actiones occasione experientiae) abstracti, adeoque acquisiti“ (I. 313). Das heisst also: nicht die wissenschaftliche Erkenntniss der Vernunftbegriffe, sondern gewisse das Denken beherrschende Gesetze sind angeboren: aus der Wirkungsweise dieser Gesetze soll man die reinen Vernunftbegriffe analytisch kennen lernen. Was nun weiter diese Vernunftbegriffe selbst betrifft, so sind Raum und Zeit als die reinen Formen der Sinnlichkeit von denselben abgesondert worden; dagegen werden noch immer als solche angeführt: „possibilitas, existentia, necessitas, substantia, causa etc. cum suis oppositis aut correlatis“ (I. 313). Dass dieselben reale Geltung haben, daran zweifelt Kant eben so wenig als zur Zeit des Einzig möglichen Beweisgrundes: „Quum itaque, quodcunque in cognitione est sensitivi, pendeat a speciali indole subjecti ....; quaecunque autem cognitio a tali conditione subjectiva exemta est, non nisi objectum respiciat, patet: sensitive cogitata esse rerum repraesentationes, uti apparent, intellectualia autem sicuti sunt“ (I. 309—310)[6]. Aber noch immer ist Kant davon überzeugt, dass aus reiner Vernunft nicht der concrete Inhalt, sondern nur allgemeine, formale Bestimmungen des Daseins erkannt werden können: „Intellectualium non datur (homini) Intuitus sed non nisi cognitio symbolica, et intellectio nobis tantum licet per conceptus universales in abstracto, non per singularem in concreto“ (I. 314); „praedicatum in qualibet judicio intellectualiter enunciato, est conditio, absque qua subjectum cogitabile non esse asseritur“ (I. 332). Wie dem materialen, so widerspricht er auch aufs Bestimmteste dem logischen Rationalismus: „ante omnia probe notandum est: usum

[6]) Wenn Fischer (III. 326—327) und Paulsen (120—125) den unzweideutigen Worten Kant's gegenüber behaupten, nach der Inauguraldissertation beziehe sich auch die reine Vernunfterkenntniss am Ende nur auf die Erscheinungen, so lässt sich zur Bestätigung dieser Behauptung aus der Schrift selbst kein einziges Wort anführen. Dieselbe steht ausserdem mit den bekannten Mittheilungen Kant's in dem Brief an Marcus Hertz vom 21. Februar 1772, in offenbarem Widerspruch.

Intellectus, s. superioris animae facultatis esse duplicem: quorum priori dantur conceptus ipsi, vel rerum vel respectuum, qui est Usus Realis; posteriori autem, undecunque dati, sibi tantum subordinantur, inferiores nempe superioribus (notis communibus) et conferuntur inter se secundum principium contradictionis, qui Usus dicitur Logicus" (I. 310). Und was speciell die Causalitätsfrage betrifft, so wird die Unmöglichkeit den Realgrund auf den logischen Grund zurückzuführen, die Unerkennbarkeit specieller Causalverhältnisse aus reiner Vernunft, und die ausschliessliche Erkennbarkeit derselben durch Erfahrung, fast in den nämlichen Worten wie in den Schriften aus den sechziger Jahren, auf's Nachdrücklichste gelehrt. „Cum vis non aliud sit, quam respectus substantiae A ad aliud quiddam B (accidens) tanquam rationis ad rationatum: vis cujusque possibilitas non nititur identitate causae et causati, s. substantiae et accidentis, ideoque etiam impossibilitas virium falso confictarum non pendet a sola contradictione. Nullam igitur vim originariam ut possibilem sumere licet, nisi datam ab experientia, neque ulla intellectus perspicacia ejus possibilitas a priori concipi potest" (I. 338). Selbst das specielle Ergebniss der „Träume eines Geistersehers" findet sich hier noch einmal ausdrücklich wiederholt: „quidnam vero immaterialibus substantiis relationes externas virium tam inter se quam erga corpora constituat, intellectum humanum plane fugit" (I. 335).

Wie man sieht, ist der erkenntnisstheoretische Standpunkt der Inauguraldissertation mit demjenigen der vorhergehenden Schriften vollkommen identisch. Hier wie dort der nämliche formale, erkenntnisstheoretische, realistische Rationalismus: ein scharf ausgeprägter, zwischen Wolff und Hume in der Mitte liegender Standpunkt, — welchen man aber eben deshalb, je nach dem was man davon erwartete, in dem einen Falle für Empirismus, in dem anderen für Wolff'schen Rationalismus ansehen konnte. Von principiellen Revolutionen in dem Entwicklungsgange Kant's ist demnach wenigstens für die Zeit zwischen 1760 und 1770 keine Rede. Und selbst der Uebergang von der Nova Dilucidatio zu den ersten

Schriften aus den sechzigern Jahren kann kaum als eine solche betrachtet werden. Denn auch in der Nova Dilucidatio findet sich schon die Einsicht in die Unmöglichkeit, aus dem blossen Begriffe eines Dinges das Dasein desselben abzuleiten, mit der Anwendung auf den ontologischen Beweis (I. 13—14); — sowie auch die andere, dass aus dem blossen Dasein der gegebenen Dinge sich die causalen Beziehungen zwischen denselben nicht erschliessen lassen (I. 40—41). Man glaubt fast die Abhandlung über die Negativen Grössen vor sich zu haben, wenn man in der Nova Dilucidatio liest: „Si substantia A existit, et existit praeterea B, haec ideo in A nihil ponere censeri potest. Fac enim in A aliquod determinare, hoc est rationem continere determinationis C; quia haec est praedicatum quoddam relativum, non intelligibile nisi praeter B adsit A, substantia B, per ea quae sunt ratio τὸυ C, supponet existentiam substantiae A. Quoniam vero si substantia B sola existat, per ipsius existentiam plane sit indeterminatum, utrum quoddam A existere debeat nec ne, ex existentia ipsius sola non intelligi potest quod ponat quicquam in aliis a se diversis, hinc nulla relatio nullumque plane commercium" (I. 41). Andererseits schliesst sich aber die ganze zugehörige Ausführung in bemerkenswerther Weise an die Leibniz'sche Bekämpfung des influxus physicus an. Es scheint mir keineswegs unwahrscheinlich, dass in dieser das erste Ferment für die späteren Ausführungen der sechzigern Jahre zu suchen wäre; doch will ich diesen Gedanken hier nur angedeutet haben.

Es sei mir gestattet, zum Schluss noch zwei allgemeinere Gründe für die von mir vertretene Auffassung beizubringen.

Erstens: die vollständige Uebereinstimmung zwischen der Art und Weise, wie in der Nova Dilucidatio, und wie in der Inauguraldissertation das metaphysische Causalproblem gestellt und zu lösen versucht wird (I. 40—44 und 327—329). Diese Uebereinstimmung fordert keine Erklärung, wenn, wie ich annehme, die betreffenden Ansichten Kant's während der Zeit von 1755 bis 1770 im Grossen und Ganzen dieselben geblieben sind; wohl aber wenn er in jenen Jahren durch einen denselben völlig entgegengesetzten

Standpunkt wie denjenigen des Empirismus hindurchgegangen wäre. Es gäbe wohl in der ganzen Geschichte der Wissenschaft kein zweites Beispiel eines rastlos arbeitenden Denkers, der, nachdem er einmal den Grundfehler einer Jugendanschauung klar eingesehen, genau dieselbe Anschauung fünfzehn Jahre später, ohne neue Gründe anzuführen und als ob Nichts geschehen wäre, wieder vorgetragen hätte. Man bedenke doch, dass wie die Geschichte überhaupt, so auch die Geschichte der Wissenschaft vor Allem die psychologische Wahrscheinlichkeit zu wahren hat!

Zweitens glaube ich mich noch auf eigene Worte Kant's berufen zu können. In den „Prolegomena" hat Kant an bekannter Stelle über sein Verhältniss zu Hume Rechenschaft gegeben; es sei mir erlaubt die vielfach citirten Sätze hier noch einmal vorzuführen. „Ich gestehe frei: die Erinnerung des David Hume war eben dasjenige, was mir vor vielen Jahren zuerst den dogmatischen Schlummer unterbrach, und meinen Untersuchungen im Felde der speculativen Philosophie eine ganz andere Richtung gab. Ich war weit entfernt, ihm in Ansehung seiner Folgerungen Gehör zu geben, die blos daher rührten, weil er sich seine Aufgabe nicht im Ganzen vorstellte, sondern nur auf einen Theil derselben fiel, der, ohne das Ganze in Betracht zu ziehen, keine Auskunft geben kann .... Ich versuchte also zuerst, ob sich nicht Hume's Einwurf allgemein vorstellen liesse, und fand bald, dass der Begriff der Verknüpfung von Ursache und Wirkung bei Weitem nicht der einzige sey, durch den der Verstand a priori sich Verknüpfungen der Dinge denkt, vielmehr, dass Metaphysik ganz und gar daraus bestehe. Ich suchte mich ihrer Zahl zu versichern" u. s. w. (III. 9). Daraus geht aber hervor: erstens, dass Kant selbst den Zeitpunkt der Einwirkung Hume's unmittelbar vor der Entwerfung der transcendentalen Analytik, also jedenfalls nach dem Jahre 1770, gestellt hat; sodann, dass er bis dahin den „dogmatischen Schlummer", in dem er befangen war, fortdauern lässt. Wie wäre aber Letzteres möglich, wenn Kant wirklich schon in den sechzigern Jahren alle Erkenntniss aus reiner Vernunft verworfen, und nur die Erfahrung hätte gelten lassen? — Dagegen würde sich nach meiner Auffassung die Sache folgendermaassen verhalten. Kant ist vor 1762, unabhängig

von Hume, zur Einsicht gelangt, dass der Realgrund kein logischer Grund ist, und dass die causalen Axiome sich nicht auf die logischen Gesetze zurückführen lassen. Da dieselben aber dennoch dem natürlichen Denken einleuchtend erscheinen, hat er sie für selbständige reine Vernunfteinsichten gehalten, und übrigens eben so wenig wie seine Vorgänger daran gedacht, die reale Geltung derselben zu bezweifeln. Zwischen 1770 und 1772 (man vergleiche den bereits angeführten Brief an Marcus Hertz und die Einleitung der Prolegomena) hat er dann Hume näher kennen gelernt; und diese Bekanntschaft hat ihn zu der Frage geführt, mit welchem Rechte wir denn eigentlich Uebereinstimmung der Dinge mit unseren rein subjectiven „Vernunfteinsichten“ annehmen. Aus dieser Frage, in Verbindung mit den bereits vor 1770 erworbenen Einsichten zur transcendentalen Aesthetik, ist dann zuletzt die transcendentale Analytik hervorgegangen.

XXXI.

Die Rostocker Kanthandschriften.

Von

Wilhelm Dilthey in Berlin.

Herrn Professor Schirrmacher zugeeignet.

I.

Acht Briefe Kants an Jakob Sigismund Beck.

Seitdem ich zuerst im Verlauf meiner Nachforschungen nach den Handschriften deutscher Philosophen auf die Handschriften Kants aufmerksam wurde, welche auf der Rostocker Bibliothek liegen und sich durch einen sonderbaren Zufall so lange Zeit hindurch den Augen der eifrigsten Kantsammler und der gründlichsten Kantkenner gänzlich entzogen hatten, haben Sie meiner Arbeit Ihren einsichtigsten Beistand geschenkt. Sie haben aber inzwischen einen noch näheren Anteil an den nachfolgenden Mitteilungen gewonnen. Denn Sie haben nun selber weitere Handschriften Kants in Rostock aufgefunden und gestatten mir freundlich, auch aus diesen mitzuteilen und über sie zu berichten.

Ich beginne doch mit den beiden Handschriften, die zuerst meine Aufmerksamkeit auf sich zogen, und von deren Existenz in Rostock ich schon im letzten Hefte dieses Archivs Nachricht gab. Sie stehen in einem inneren Zusammenhang mit einander. Die erste besteht in acht Briefen Kants an seinen Schüler Jakob Sigismund Beck. Vor nun 4 Jahren hatte der um Kant hochverdiente Rudolf Reicke in Königsberg, welcher zusammen mit Sintenis in Dorpat eine Sammlung der Correspondenz Kants vorbereitet, 17 Briefe von Beck an Kant als Anhang seines Vortrags: Aus Kants

Briefwechsel (1885) mitgeteilt und eine, wenn auch kurze Antwort Kants an Beck aus dem Besitz von Eduard Erdmann in Halle einfügen können. Nun bieten die Rostocker Handschriften unerwartete Ergänzung, indem sie in nachstehender Reihenfolge eintreten. Der zweite der vorhandenen Briefe Becks an Kant ist vom 19. April 1791. Nun reiht sich ein: Kant an Beck 9. Mai 1791. Beck an Kant: 1. Juny 1791. Kant an Beck 27. September 1791. Beck an Kant 6. October 1791. Kant an Beck 2. November 1791. Beck an Kant 11. November 1791. Kant an Beck 20. Januar 1792. Beck an Kant 31. May 1792. Kant an Beck 3. Juli 1792. Beck an Kant 8. September 1792. Kant an Beck 16. October 1792. Beck an Kant 10. November 1792. Kant an Beck 4. Dezember 1792. Beck an Kant 30. April 1793. Kant an Beck 18. August 1793. Und zwar liegen die 7 ersten Briefe Kants im Original, der 8te in einer eigenhändigen Abschrift Becks vor. Beck selbst berichtet in einer letztwilligen Bestimmung den Grund hiervon. Er hatte den 8ten Brief verschenkt. Da derselbe aber gerade jenes Manuscript der ersten Einleitung zur Kritik der Urteilskraft betraf, welches Kant an Beck und dieser an seinen Freund Professor Francke geschenkt hatte, so schrieb Beck diesen Brief für Francke ab „damit meinem Freunde an jener Gabe nichts fehle“. So hebt Beck selbst den Zusammenhang zwischen den Briefen und der Abhandlung hervor. Die Abschriften hat Herr Dr. L. Schleker in Rostock freundlich für mich angefertigt und Herrn Professor Schirrmacher habe ich die Revision derselben zu verdanken.

Die Abhandlung war, um hier den früheren Bericht zu vervollständigen, ursprünglich als Einleitung zur Kritik der Urteilskraft abgefasst. Da sie für dieses Werk zu weitläufig geworden war, sandte Kant sie an Beck zur Benutzung für seinen erläuternden Auszug aus den kritischen Schriften des Herrn Professor Kant (1793 ff.), und Beck veröffentlichte einen Auszug aus der Abhandlung in dem angegebenen Werke. (Band 2. 1794 S. 543—590.) Dieser Auszug Becks ist dann unter dem Titel „über Philosophie überhaupt“ in den ersten Band der Ausgabe Kants von Rosenkranz und Schubert aufgenommen worden. Das Original dieses Auszugs ist nicht von Kants Hand, jedoch von diesem vielfach verbessert und mit zahl-

reichen Randbemerkungen versehen. Beck selber berichtet in der Vorrede zu seinem erläuternden Auszug aus Kants Schriften (II. 1794): „während der Ausarbeitung desselben hatte Herr Professor Kant die Güte, mir ein Manuscript zuzuschicken, welches eine Einleitung in die Kritik der Urteilskraft enthielt, die er ehedem zu seinem Werke bestimmt und nur ihrer Stärke wegen verworfen hatte. Er überliess es mir in meinen Schriften davon Gebrauch zu machen.“ Und die nun mitzutheilenden Briefe Kants an Beck decken das ganze Verhältniss beider in den neunziger Jahren auf, welches den Lehrer bestimmt hat, seinem Schüler die Handschrift zu überlassen. Sie zeigen wie der Auszug Becks zu Stande kam. Und die letztwillige Bestimmung Becks erweist dann, wie sie nebst den Briefen in den Besitz Franckes übergegangen ist, aus welchem sie die Rostocker Bibliothek empfing.

Jakob Sigismund Beck und seine Stellung in der transscendentalphilosophischen Bewegung.

In dem grossen Vorgang der Ausgestaltung unserer deutschen Transscendentalphilosophie auf der Grundlage Kants spielt Beck eine respectable Rolle. Als Fichte Becks „einzig möglichen Standpunkt, aus welchem die kritische Philosophie beurtheilt werden muss“ (1796), in seiner Einleitung in die Wissenschaftslehre mit der vornehmen Miene des Gönners lobte, bezeichnete er sie als die „beste Vorbereitung für die, welche aus meinen Schriften die Wissenschaftslehre studiren wollen“. „Sie führt nicht auf den Weg dieses Systems, aber sie zerstört das mächtigste Hinderniss, das denselben so vielen verschliesst“ [1]). Die Marke, welche Fichte in diesen Worten dem Buche aufdrückte, ist ihm geblieben. Eduard Erdmann hat zuerst darauf hingewiesen (deutsche Speculation I, 538), dass einer der ehrenvollsten Plätze in der Kantischen Schule Beck gebührt. Aber sowol seine Darstellung als die Kuno Fischers reihten Beck als ein Glied in den dialektischen Prozess ein, der nach ihrer Ansicht von Kant zu Fichte hinführt. Die transscendentalphilosophische Bewegung, welche damals stattfand, hat vielmehr

[1]) Fichte Werke I. 444. Vergl. auch 420.

nach unserem heutigen Urteil in sich einen selbständigen Wert; die Hauptpersonen in dieser Bewegung interessiren uns jede für sich, sofern die ganze Verknotung des Problems, um welches es sich in dem langen Streite jener Jahre handelte, sich nach ihren verschiedenen Seiten eben in diesen verschiedenen Personen zeigt. Fichte macht uns eben auch nur Eine Seite sichtbar.

Denn die Geschichte der deutschen Philosophie in dieser klassischen Zeit unserer Literatur während des letzten Drittheils des vorigen Jahrhunderts ist ein spannendes Drama voll von Verwickelungen, welche alle auf den Voraussetzungen beruhen, unter denen Kant und die anderen auftretenden Personen gedacht und geschrieben haben. So lange diese Voraussetzungen bestanden, waren die Verwicklungen unauflösbar. Hamann, Herder, Jakobi zogen in einem gewissen Umfang diese Voraussetzungen in Zweifel. Aber sie waren Dilettanten in der Philosophie. Sie haben nicht vermocht, diese Voraussetzungen durch wissenschaftlich haltbarere Sätze zu ersetzen. Und das deutsche Denken, schliesslich müde einer transscendentalphilosophischen Grübelei, welche alle Wege zum Wissen und Handeln sperrte, vollzog dann seit dem Beginn unseres Jahrhunderts die gewaltsame Wendung aus dem kritischen Standpunkt in die Identitätsphilosophie, welche nur aus der Unlösbarkeit dieser Verwickelungen unter den bestehenden Voraussetzungen verständlich — und verzeihlich ist. Die Dämme, durch welche die Transscendentalphilosophie das metaphysische Sinnen eingeschränkt hatte, wurden durchbrochen.

Kant kam aus der Schule von Leibniz, Newton und Wolff, aus der Schule der mathematischen Naturwissenschaft. Er setzte voraus, im Erkenntnisszusammenhang sei ein System von Bestimmungen enthalten, welche überall gelten und allgemein ausgedrückt werden können. Solche Bestimmungen enthalten die Axiome der Mathematik, die Denkgesetze und Denkformen der reinen Logik, die Principien der Physik und Metaphysik, wie sie Leibniz und seine Geistesverwandten ausgebildet hatten. Diese überall im Wahrnehmungs- und Denkzusammenhang auftretenden allgemeinen und notwendigen Bestimmungen, unter denen alle Einzelerfahrungen stehen, sind das logische Prius in der Ver-

kettung der menschlichen Erkenntniss. Die Allgemeingiltigkeit des Erfahrungswissens ist durch sie bedingt. Dass aus unseren Wahrnehmungen eine allgemeingiltige Erfahrungserkenntniss sich bildet, ist durch sie ermöglicht. So haben wir in ihnen den Inbegriff der Bedingungen, unter welche die Wahrnehmungen treten und durch die sie in einen allgemeinen und notwendigen Zusammenhang gesetzt werden. Eine solche Bedingung ist die Anschauung des Raumes: damit ich Empfindungen auf Etwas ausser mir beziehe oder sie an verschiedenen Orten mir vorstellen könne, muss diese Anschauung schon zu Grunde liegen. Dann bilden eine solche Bedingung die Verstandeshandlungen, durch welche der Gegenstand entsteht und in den Urtheilen und Begriffen erkannt wird: denn diese Verbindung (conjunctio) eines Mannigfaltigen kann niemals durch Sinne in uns von aussen hereintreten, muss also in der verbindenden Einheit des Bewusstseins begründet sein. Ja die grosse Frage, kraft welchen Rechtes wir diese allgemein und notwendig im Verstande bestehenden Beziehungen als Begriffe und Grundsätze auf die Objekte anwenden, löst sich eben durch die Einsicht, dass dieselbe synthetische Einheit der Apperception das Objekt hervorgebracht hat, welche es dann in abstracto durch die Verstandeshandlungen erkennt. In dem Zusammenhang dieser Gedanken hat sich die Voraussetzung, unter welcher Kants Transscendentalphilosophie steht, entwickelt und befestigt.

Gleichviel wie Jemand die schwebenden Fragen über die Methode Kants und den Sinn seines apriori bei sich entscheiden mag: jedenfalls sind diese im abstrakten wissenschaftlichen Bewusstsein enthaltenen Bestimmungen, unter denen unsere Erfahrungen stehen, für Kant der Ausdruck der in der Einheit unseres Bewusstseins wirkenden Handlungen unserer Intelligenz. So hat er im Gebiet des Wahrnehmens und Erkennens einen abstrakten Intellektualismus durchgeführt, der weder die Existenz einer Aussenwelt, noch die Thatsache, dass wir dieselbe unseren Begriffen zu unterwerfen vermögen, erklären oder begründen konnte. Er hat die menschliche Intelligenz zu einem System innerer Beziehungen von Formen oder Handlungen gemacht, deren jede gleichsam die abgezogene Regel eines in der Intelligenz überall auftretenden

Verhaltens verwirklicht, die sich sonach psychologisch als Vermögen darstellen. Jedes Rad in diesem Werk arbeitete nach Regeln; jedes war eine vorstellende Kraft. Die primitiven Impulse des menschlichen Daseins, der Wille, die Triebe waren aus diesem Erkenntnissvermögen Kants ausgeschlossen.

An zwei Punkten musste das System den Schülern, den Freunden und den Gegnern als der Aufklärung und Fortbildung bedürftig erscheinen. Der eine war das produktive Ich als hervorbringender Grund dieser Formen und Handlungen. Der andere das Afficirende, welches den Stoff der Empfindungen liefert, das Ding an sich.

Die Schüler Kants suchten ein oberstes Princip der Transscendentalphilosophie. Und es ist für die Voraussetzungen des Systems bezeichnend, dass dieses Princip zugleich oberster Grundsatz im Zusammenhang der Erkenntniss und oberste Regel in dem Schaffen der Intelligenz sein sollte. Reinhold fand ein solches Princip in seinem Satz des Bewusstseins: Die Vorstellung wird im Bewusstsein vom Vorgestellten und Vorstellendem unterschieden und auf beide bezogen. Fichte ging von dem Zusammenhang der Thathandlungen aus, in welchem ursprünglich das Ich sein eigenes Sein setzt, diesem Ich ein Nichtich entgegengesetzt wird und dann schliesslich innerhalb dieses Ich durch einen Akt der Synthesis dem theilbaren Ich ein theilbares Nichtich gegenüber tritt[2]). So setzten diese und andere weniger bedeutende Philosophen ihre Kraft an eine unlösbare Aufgabe. Und auch der Gegner der Transscendentalphilosophie, der Verfasser des Aenesidemus, ist hierin mit ihnen einstimmig: „Dass es der Philosophie bisher noch an einem obersten allgemein geltenden Grundsatze, welcher die Gewissheit aller ihrer übrigen Sätze entweder unmittelbar oder mittelbar begründete, gemangelt habe, und dass dieselbe erst nach der Entdeckung und Aufstellung eines solchen Grundsatzes auf die Würde einer Wissenschaft Ansprüche machen könne: darüber bin ich mit dem Verfasser der Elementarphilosophie vollständig ein-

---

[2]) Grundlage der Wissenschaftslehre I. Grundsätze. § 1—3. G. W. S. 91—123.

verstanden." In Wirklichkeit giebt es aber einen solchen obersten Grundsatz nicht, aus welchem die Beziehungen aller allgemeinen und notwendigen Wahrheiten abgeleitet werden können. Und gäbe es einen solchen Grundsatz, so müsste der Zusammenhang der Wahrheiten durch denselben innerhalb der hochentwickelten Erkenntniss ganz unterschieden werden von dem Zusammenhang der primitiven Vorgänge, welche der Intelligenz zu Grunde liegen.

Hier war nun Beck siegreich. Die Stellung, welche er in dieser schwebenden Frage einnahm, war ganz im Geiste der Transscendentalphilosophie, selbstständig, unanfechtbar. Der Anfang der Philosophie kann nicht in einem obersten Grundsatz liegen. „Die berühmten Philosophen in unsern Tagen, die Elementarphilosophien zu gründen für nöthig erachten, geben in ihren obersten Principien Gesetze das ist: Begriffe vom Bewusstsein, der Vorstellung, der Beseelung u. s. w. Diesen Sätzen Beglaubigungen zu geben, berufen sie sich auf Thatsachen. Wie kann man nun anders urteilen, als dass die Thatsache selbst ein noch höheres Princip abgeben müsse?"

Daher muss der Transscendentalphilosoph so beginnen wie der Geometer. Dieser leitet seine Wissenschaft von keinem Schulbegriff des Raumes ab, sondern er postulirt das ursprüngliche Vorstellen: Raum, und auf dieses Raumvorstellen gründet er seine Wissenschaft. Auch der Transscendentalphilosoph beginnt nicht mit einem Satz, sondern mit einem Postulat. Er fordert seinen Leser oder Hörer auf, sich ein Objekt ursprünglich vorzustellen; indem er hinter die Begriffe, hinter die Subsumtion von Dingen unter Merkmale, hinter das abstrakte Denken überhaupt zurückgeht, ergreift er die ursprüngliche Einheit des Bewusstseins, in welcher ein Gegenstand auftritt und erfasst in ihr die Handlungen des ursprünglichen Vorstellens, durch welche dieser entsteht. So besteht das Postulat, das den Anfang der Transscendentalphilosophie ausmacht, in der Anmuthung, sich ein Objekt ursprünglich vorzustellen und hiervon ausgehend sich in die ursprüngliche Vorstellungsweise überhaupt zu versetzen [3]).

[3]) Beck: Erläuternder Auszug aus den Schriften des Herrn Prof. Kant,

Die Methode Becks will in den Grenzen der Voraussetzungen seines Lehrers dessen Methode verbessern. „Diese Methode fügt sich in die dogmatische Denkart ihres Lesers, und geht von dem Standpunkt blosser Begriffe aus. Nur nach und nach leitet sie die Aufmerksamkeit auf den transscendentalen Standpunkt, und der Leser wird allererst in der Deduction der Kategorien auf den ursprünglichen Verstandesgebrauch in denselben und auf die ursprünglich synthetisch-objective Einheit des Bewusstseins geleitet. Diesen transscendentalen Standpunkt muss man schon erreicht haben, um die Kritik auf ihrem Wege zu demselben zu verstehen"[4]. Beck zeigt musterhaft klar, welche Nachtheile aus dem äusseren Anschluss der Vernunftkritik an die dogmatische Begriffsphilosophie entsprungen sind[5].

Da alles Verfahren mit Begriffen auf dem ursprünglichen Verstandesgebrauch beruht, in welchem die synthetische Einheit des Objektes entsteht, so muss die Darstellung mit dem ursprünglichen Vorstellen, mit den ursprünglichen geistigen Handlungen beginnen. „Blos demjenigen Leser, der den Standpunkt der ursprünglich-synthetisch-objektiven Einheit erreicht hat und der sich darauf zu erhalten weiss, wird die Kritik aufgeschlossen seyn; und wenn Philosophie überhaupt mehr als ein kümmerliches Gedankenspiel seyn soll, so muss sie diesen verständlichen Boden haben"[6]. So will er den Leser gleichsam mit einem Ruck auf die Höhe des Standpunkts erheben, auf welchem derselbe am Schlusse der transscendentalen Deduction in der Vernunftkritik sich findet. Wobei er denn freilich erfahren musste, wie wenig zumal seine schwerfällige mühsame Darstellungsweise die Dunkelheit, die dieser Methode naturgemäss anhaftet, überwinden konnte. Wusste er sich nun in diesem seinem Verfahren mit dem Sinne der Kantschen Philosophie völlig eins, so empfand er andrerseits aufs stärkste seinen

---

Auf Anrathen desselben. Band 3: einzig möglicher Standpunkt, aus welchem die kritische Philosophie beurteilt werden muss. S. 120—126, 169f. Beck Grundriss der critischen Philosophie 1796 S. 6. 7.

[4]) Beck Grundriss S. 56.

[5]) Beck Grundriss S. 57—70.

[6]) Beck Standpunkt. S. 483.

Gegensatz gegen Fichte. Er hat ihn immer als einen seichten und unwissenden Mann angesehen. „Wahre kritische Philosophie besteht in der kritischen Vorsicht, auf die ursprüngliche Synthesis in den Kategorien, wodurch ursprünglich Begriffe allererst erzeugt werden, aufmerksam zu seyn. Gerade eine dieser kritischen entgegengesetzte Denkart athmet die Wissenschaftslehre“ [7]). Hier wie überall bemerkt man, wie Beck sich, in aller Bescheidenheit, doch vermöge seiner Kenntniss der Mathematik und der mathematischen Naturwissenschaft besser für das Verständniss Kants ausgerüstet wusste, als Reinhold und Fichte es waren.

Damit stimmt überein, dass sein Verständniss Kants in entscheidenden Punkten dem der heutigen Kantschen Schule entspricht. Mit sicherem Griff erfasst er den Hauptpunkt. Wir können die Dinge nicht mit unseren Vorstellungen vergleichen, ihre Uebereinstimmung also nicht feststellen, und wenn die Dogmatiker die Beziehung zwischen Vorstellungen und Dingen, das Band zwischen ihnen festzustellen suchen, die Skeptiker, insbesondere Berkeley, diese Beziehung oder dies Band verwerfen, so discutiren beide über eine Frage, die gar keinen Sinn hat. „Wenn gefragt wird, ob der Mond Bewohner habe, so liegt Bejahung oder Verneinung dieser Frage in der Sphäre des Verständlichen. In der Frage nach der Verbindung zwischen der Vorstellung und dem Gegenstande verstehe ich mich selbst nicht“ [8]). Der Wahrheit näher wenigstens sind Hume und Berkeley, weil sie das Unverständliche, das in der objektiven Realität des Kausalbegriffs und in der Uebertragung der Eigenschaften von Dingen in ein Bewusstsein liegt, erkannten. Eine Wissenschaft der Erscheinungen besteht, das heisst: das Verfahren der Wissenschaft, welche die Dinge durch die Kategorien bestimmt, sie in den Urtheilen diesen subsumirt und sie so zur Erkenntniss in einem Zusammenhang von Begriffen bringt, ist darum berechtigt, weil der Verstand durch seine Handlungen (die Kategorien) ursprünglich die objective Einheit des Gegenstandes hervorgebracht hat: sonach durch

---

[7]) Beck in Jacob's Annalen der Philosophie 1795 S. 122. Anonym. Vergleiche 2. Jahrg. 1796 S. 402 ff. (ebenfalls anonym). Gegen diese beide Besprechungen Becks dann Fichte Wr. 1. 444. 445.

[8]) Grundriss 17.

dieselben Verstandeshandlungen, durch welche er sie nunmehr in Begriffen (in abstracto) erkennt. Sonach ist die kritische Philosophie diejenige, welche hinter den Standpunkt blosser Begriffe, durch welche ein Ding an sich erkannt werden soll (den Dogmatismus, die Speculation) zurückgeht auf den Standpunkt des ursprünglichen Vorstellens, der Handlungen, in welchen die Einheit des Objektes entsteht, und von hier aus die Wissenschaft durch Begriffe zum Verständniss ihrer Selbst, zur klaren Durchbildung und zur Begründung bringt. Sie erkennt, dass der analytische Zusammenhang des Denkens einem Dinge Grösse, Realität, Substantialität, Causalität nur beilegen kann, weil diese Bestimmungen in den ursprünglichen Verstandeshandlungen die synthetische Einheit des Gegenstandes hervorgebracht haben. Die Intellektualität der Sinneswahrnehmungen, darauf gegründet: Wissenschaft als ein immanenter Zusammenhang der Bewusstseinserscheinungen, diese Errungenschaften der Kantschen Philosophie will Beck verwerthen und in die Naturerkenntniss einführen[9]).

Es gab einen anderen Punkt, an dem man in jenen Tagen die Verständigung Kants mit sich selbst und die Vollendung seines Systems herzustellen suchen musste. Seitdem Descartes die Beziehung der Probleme zu einander festgestellt hatte, die von der Gewissheit des Selbstbewusstseins hinüberleitet zur Realität und den Bestimmungen äusserer Objekte, hatte der Nachweis der Existenz einer Aussenwelt die Philosophen beschäftigt. Er bildete ein wichtiges Glied in der methodischen Verkettung der Fragen, welche das Kennzeichen der modernen Philosophie ist. Turgot disoit souvent, qu'un homme, qui n'avoit jamais regardé la question de l'existence des objects extérieurs comme un objet difficile et digne d'occuper notre curiosité, ne ferait jamais de progrès en Métaphysique. So erzählt Condorcet in der Lebensbeschreibung des grossen Vorgängers von d'Alembert und Comte (1786 p. 213).

In dem System Kants war diese Frage durch folgende einfache Formel beantwortet. Die Analysis der Form unsrer Intelli-

---

[9]) Vergl. bes. Grundriss § 8 ff. S. 6 ff. § 71 ff. S. 56 ff. Standpunkt S. 141 ff. 152. 170. 171.

genz setzt überall die Materie der Empfindungen voraus, und diese Materie der Empfindungen ist in der Receptivität unsrer Sinnlichkeit bedingt, durch die Art wie wir von Gegenständen afficirt werden. So behandelte Kant dieses Afficirende einerseits als die Voraussetzung aller transscendentalen Analysis, andrerseits musste er dessen gänzliche Unerkennbarkeit behaupten. Die Schwierigkeiten die hier entstanden, waren unter der Voraussetzung der intellektualistischen Anschauung der menschlichen Erkenntniss schlechterdings unauflöslich. Vergebens hat Kant selber auch nach dem Erscheinen seiner Erkenntnisskritik unablässig an der Auflösung dieser Verwicklung gearbeitet[10]). Es war wie Jakobi sagte: man konnte ohne dies Ding an sich nicht in Kants System hineinkommen, mit demselben aber nicht darin bleiben.

Die gänzliche Unmöglichkeit, auf dem Boden der Voraussetzungen Kants die Frage zu lösen, ist nun damals eben durch die verschiedenen Stellungen deutlich geworden, von denen aus sie behandelt wurde.

Reinhold, welchem bei grossem Scharfsinn immer seine scholastische Erziehung anhaftete, wollte aus den Beziehungen der Vorstellungsthätigkeit zum vorstellenden Subjekt und dem vorgestellten Gegenstande, sonach aus den blossen Verhältnissen der Vorstellungen von Subjekt und Objekt im Bewustsein die Existenz des Objektes beweisen. Sein Kunststück war der Mönche würdig, welche den ontologischen Beweis ersonnen haben. Er analysirte das räthselhafte Verhältniss, dass ich das Was, den Inhalt meines Vorstellens diesem als Objekt gegenüberstelle (welches Verhältniss in dem Satz des Bewusstseins ausgedrückt ist) durch die Begriffe Stoff, Form, Receptivität, Spontaneität etc. und deren im Bewusstsein enthaltene Beziehungen. So zeigte er selbstverständlich nur im Einzelnen, dass im Bewusstsein ein Zwang Gegenstände zu setzen besteht. Aber dafür konnte er nur einen Scheinbeweis liefern, dass aus diesem Zwang, Objekte im Bewusstsein zu setzen, deren Realität in der äusseren Wirklichkeit folge. Der Hauptsatz,

---

[10]) Vergl. jetzt auch Reicke, lose Blätter aus Kants Nachlass S. 98—104. 189. 190. 200—205. 209—216. 260—263.

um den dieser Scheinbeweis sich dreht: zu jeder Vorstellung gehört deren Inhalt, ihr Was oder in der Sprache Reinhold's[11]) ihr Stoff, im Unterschied von ihrer durch das Bewusstsein bedingten Form; durch diesen Stoff der Vorstellung wird nun im Bewusstsein das repräsentirt, was der Vorstellung ausserhalb des Bewusstseins zu Grunde liegen muss — das Ding an sich. Der Beweis selbst: in dem blossen Vermögen der Vorstellungen ist der bestimmte Inhalt derselben nicht enthalten; die blosse Beschaffenheit des Vorstellungsvermögens ist nicht im Stande eine inhaltlich bestimmte Objektsvorstellung zu erzeugen; solches Hervorbringen wäre eine Schöpfung aus Nichts; also: „Das Dasein der Gegenstände ausser mir ist eben so gewiss als das Dasein einer Vorstellung überhaupt[12])."

Welch eine andere Stellung zu dem Problem zeigte Jakobi (1787 üb. d. transscendentalen Idealismus)! Er erweist mit souveränem Scharfsinn, dass die Schwierigkeiten in dem Begriff von Dingen an sich unter den Voraussetzungen Kants überhaupt nicht gehoben werden können. Dinge sind für uns vermöge der unserer eigentümlichen Sinnlichkeit zugehörenden Form unseres Bewusstseins vorhanden. Aber die Annahme der Existenz von Gegenständen, welche Eindrücke auf unsere Sinne machen und auf diese Weise Vorstellungen hervorbringen, kann unmöglich objektive Gültigkeit haben, wenn weder Raum noch Zeit, ja nicht einmal Veränderungen des eigenen inneren Zustandes diese objektive Realität besitzen. Wenn ich die Annahme festhalte, dass Gegenstände Eindrücke auf unsere Sinne machen, so muss ich auch den Begriffen von Kausalität und Dependenz den Werth realer und objektiver Bestimmungen zuerkennen. Daher kann unsere ganze Erkenntniss für den folgerichtigen Idealismus nichts anderes sein, als das Bewusstsein eines Zusammenhangs von Bestimmungen unseres eigenen Selbst. Von da trägt kein Schluss hinüber zu irgend etwas ausserhalb dieses Selbst[13]). Aber derselbe Jakobi, welcher so scharfsinnig einsah, wie unfähig Kant nach seinen Voraus-

---

[11]) Reinhold Theorie 299f. 258.

[12]) Reinhold Theorie 299ff.

[13]) Jakobi W. II, 303. 304. 306. 308. 310.

setzungen war, über die Erscheinungen im Bewusstsein hinauszugehen, erwies sich zugleich selber ganz unfähig, diese Voraussetzung Kants durch andere von wirklich wissenschaftlichen Charakter zu überwinden. Das war der Unsegen des Dilettantismus in dieser grossen Natur. Sein Glaube war ein Sprung in das unbestimmte Leere.

Grundverschieden davon ist die Stellung des Verfassers des Aenesidemus, obwohl derselbe die Beweisführungen der älteren Schulen und Jakobis benutzt. Dem dogmatischen Beweis des Dinges an sich bei Reinhold tritt in Aenesidemus-Schulze die einfache empirisch-skeptische Zurückziehung auf die Thatsachen des Bewusstseins gegenüber. Kann die Kategorie von Ursache und Wirkung jedenfalls nicht über den Kreis der Erfahrungen angewandt werden, ja ist Humes Zweifel gegen die objektive Bedeutung der Kausalität unwiderlegt geblieben, so dürfen wir nicht als Ursachen für den Inhalt unserer Vorstellungen Dinge annehmen, die ausserhalb des Vorstellens existiren. Ist der Grund für die Form unserer Vorstellungen im Subjekt gelegen, so kann die Annahme nicht ausgeschlossen werden, dass auch ihr Stoff durch dies Subjekt hervorgebracht sei. Umgekehrt: wenn Dinge möglich sind und wir von deren Eigenschaften gar nichts wissen, so können wir auch nicht behaupten, dass die Form der Nothwendigkeit in unseren Erfahrungen nur aus den Eigenschaften unseres Bewusstseins erklärbar sei, zumal Zwang (Nothwendigkeit) jede sinnliche Wahrnehmung begleitet. So bleibt nur das empirische Studium der Thatsachen des Bewusstseins. Von diesem zu dem äusseren Sein giebt es keinen Uebergang, und aus der Einrichtung unseres Bewusstseins, das die Unterscheidung des Objektes als einer Realität vom Subjekt enthält, lässt sich nicht deduciren, dass ihr ein objektiv gültiger Thatbestand unabhängiger Gegenstände entspricht.

Eine verblüffend neue Stellung nimmt nun in dieser Verwicklung Fichte ein. Er geht von dem schöpferischen Vermögen des Ich aus. Das war der menschlich mächtigste Punkt der Transscendentalphilosophie, Einheitspunkt des Denkens und Handelns: das was Schiller bewegt hat, was Goethe in seinen späteren Jahren

immer inniger überzeugte und was Carlyle zum Transscendentalphilosophen machte. Aber er will von diesem Prinzip aus auch die Materie der Empfindungen erklären und so den kritischen Idealismus vollenden. Das konnte nur geschehen, indem er den die ganze Kantische Philosophie ermöglichenden und begründenden Unterschied aufhob: den Unterschied zwischen dem Was der Empfindungen, ihrer Einzelgegebenheit, und den in der Einheit des Selbstbewusstseins gegründeten, mit dem Charakter der Allgemeinheit und Nothwendigkeit ausgestatteten Bedingungen des Bewusstseins, unter welche diese Empfindungen einheitlich geordnet und so zu allgemein gültigen Erfahrungen erhoben werden. Das bewusstlose Schaffen der Einbildungskraft, in welchem durch eine Begrenzung der an sich unbeschränkten Thätigkeit die Empfindung, dies zufällige Einzeldasein, entsteht und nun, als unbewusst producirt, dem Ich als ein von aussen ihm Gegebenes gegenübertritt: das war die Vernichtung der ganzen Grundlage der Kant'schen Transscendentalphilosophie, wenn anders Tiefsinn durch solche heroische Ueberspannung vernichtet, und nicht blos zeitweilig in Schatten gestellt werden konnte. Nach der Aufhebung dieser Unterschiede war für Kants Methoden, auf deren Ergebnisse Fichte sich berufen musste, kein Platz mehr. Das Ich Fichte's musste Kant und seinen ächten Schülern scheinen in einem Zustande von Verrückung seine eigenen Schöpfungen als Träume sich gegenüberzustellen, sich vor ihnen zu entsetzen oder an ihnen zu erfreuen. Das war die Herrschaft entweder der dichterischen Einbildungskraft oder des Wahnsinns über das kritische Denken.

Wie anders muthet uns Heutige die Stellung an, welche sich Maimon und Beck in dieser Verwicklung des Dinges an sich gaben. Gelten die Voraussetzungen Kants, so ist diese Stellung allein folgerichtig und wirklich wissenschaftlich. Dazu ist Fichte in dem, was er mit Maimon theilt, abhängig, Beck aber hat sich seinen Standpunkt, auch in dem, worin er sich mit Fichte berührt, selbständig, ich will mich vorsichtig ausdrücken: in den wirklich werthvollen Punkten selbständig errungen.

Dem Salomon Maimon gebührt das grosse Verdienst, zum Zweck einer rechtfertigenden Kantinterpretation folgenden bedeu-

tenden Satz eingeführt zu haben, dessen sich dann Fichte bediente. Der Grund, aus welchem die Empfindung als ein Gegebenes in uns auftritt, liegt darin, dass sie nicht in vollständig bewussten Vorgängen von uns hervorgebracht wird. So ist das Gegebene eben nur dasjenige, dessen Ursache und Entstehungsart uns unbekannt ist. Dasselbe ist für die bewussten Handlungen des Erkenntnissvermögens gleichsam von aussen gegeben: sie finden es vor, als ausserhalb ihrer entstanden, und es ist nicht in sie auflösbar. So ist uns nicht nur in der Empfindung die gelbe Farbe gegeben, sondern Zeit und Raum in der Anschauung ebenfalls. Nur ist die Gegebenheit des Raumes a priori, weil er die Bedingung eines jeden Körpers ist, die der gelben Farbe dagegen a posteriori. Dieser und viele andere weniger einflussreiche Sätze sind aber augenscheinlich von Maimon der Philosophie des Leibniz entnommen. So kann aktenmässig die Einführung der Lehre von unbewussten Leistungen der Intelligenz in die neuere Philosophie, zunächst in die von Fichte und Schelling, weiterhin in die Philosophie des Unbewussten durch das Mittelglied von Salomon Maimon auf Leibniz zurückgeführt werden, abgesehen von anderen Verbindungsgliedern, welche bestehen. Aus diesem fruchtbaren und wichtigen Satz, zusammen mit negativ wirksamen Sätzen, welche die Bedenken von Vertretern der älteren Schule, zumal von Jakobi und Aenesidemus-Schulze weiter fortführen, entsteht für Maimon folgendes Schlussergebniss: „alle Funktionen des Bewusstsein beziehen sich auf einander und bestimmen einander wechselweise, aber keine bezieht sich auf ein fingirtes Etwas.“ Das Gegebene ist Grundlage der vollständig bewussten Verstandeshandlungen, es befindet sich also wol gleichsam ausserhalb des Erkenntnissvermögens, aber nicht ausserhalb der Intelligenz. Ein Ding an sich ausserhalb des Bewusstseins wäre ein Ding, das ohne Merkmal gesetzt würde: ein Nonsens, ein Nichts.

Beck ist auch an diesem kritischen Punkte der sicherste wissenschaftliche Kopf, zugleich bedächtig und doch höchst folgerichtig. Es giebt — so haben wir schon oben aus seinem Standpunkt und seinem Grundriss ersehen — eine Wissenschaft der Erscheinungen. Dieser Zusammenhang des Bewusstseins begreift das

ganze Verhältniss zwischen dem Ich und seinen Verstandeshandlungen, den so hervorgebrachten Objekten und den Begriffen, durch die wir sie in abstracto denken, in sich. Ein Verhältniss des Denkens zu Gegenständen in einem anderen Sinne, im Sinne eines Verhältnisses des Bewusstseins zu etwas ausser ihm ist innerhalb der theoretischen Philosophie ein Wort ohne Sinn. Beck stand hier dicht vor dem Satz, der sich naturgemäss eingefügt hätte: das Verhältniss des Abbildens oder der Aehnlichkeit, das zwischen den Objekten und den Begriffen, durch welche sie gedacht werden, schon vermöge der in ihnen beiden wirksamen Handlungen der Intelligenz besteht, muss, als die natürliche Auffassung, innerhalb der dogmatischen Philosophie die Lehre vom Abbilden der Dinge in der Intelligenz, ihrem Entsprechen, dem Band zwischen ihnen zur Folge haben.

Die Sinnlosigkeit dieser dogmatischen Annahme für den Transscendentalphilosophen kann näher so im Einzelnen gezeigt werden. Die Aussagen von Evidenz, Dasein oder Wirklichkeit, von einem Etwas das afficirt, sind nur der Ausdruck von Verstandeshandlungen, welche die synthetische Einheit des Dinges hervorbringen und ebenso dann in den Begriffen, durch welche dies Ding bestimmt wird, sich manifestiren. In den Kategorien der Relation und ihrem Schematismus entsteht Dasein, Afficiren, und ohne diese Denkbestandtheile hat Ding an sich keinen Sinn mehr. „Da das Prädikat: Existenz, das wir den Gegenständen beylegen, auf dem ursprünglichen Verstandesgebrauch: Existenz in der Kategorie der Relation, beruht, und also (welches dasselbe sagt) bloss ein Prädicat der Gegenstände der Erfahrung ist, so hat die Frage: ob Noumena existiren, keinen Sinn. Diese Frage verlässt die Quelle, aus welcher alle Bedeutung und Sinn aller Fragen und Begriffe entspringen kann, und giebt sich doch das Ansehen, als unterscheide sie sich nicht von Fragen, welche Objekte der Erfahrung betreffen. Sie verwechselt das Noumenon im negativen Sinn mit dem im positiven Verstande. Denn in dem letzten meynt man Gegenstände, die der Verstand, nachdem man von aller Sinnlichkeit (welches so viel ist als: vom ursprünglichen Verstandesgebrauch) abstrahirt, erkennen,

wie sie an sich sind, (existiren)“ [14]). „In dem ursprünglichen Vorstellen setze ich ein Beharrliches, woran ich mir die Zeit selbst vorstelle, setze ich ein Etwas (Ursache), wodurch der Wechsel meines eigenen subjektiven Zustandes, da ich nämlich ohne diese Vorstellung war, und da ich diese Vorstellung hatte, seine Zeitbestimmung erhält“ [15]).

Hier legt Beck gleichsam die Wurzel des Kantschen Idealismus blos. Hätte Kant Recht, wären Existenz, Dingheit, Causalität Ausdruck von blossen Verstandeshandlungen, alsdann gäbe es kein Entrinnen: diese Merkmale von Existenz, Afficiren, Substantialität, durch welche wir etwas von uns Unabhängiges constituiren, sie würden nur die Natur der menschlichen Verstandeshandlungen ausdrücken. Kant und Beck trennen streng die theoretische und die praktische Philosophie. Das Ding an sich, das bei Kant in der theoretischen Philosophie keine Stelle mehr haben sollte und bei Beck keine mehr hat, wird dann in der praktischen Philosophie wieder zu Ehren gebracht. Aber die primitiven Vorgänge, auf denen die Leistungen der Intelligenz beruhen, sind eben nicht nur Vorstellen, blosse Intellectualität. Indem an diesem Punkte die Voraussetzungen Kants überschritten werden, kommt doch erst zu seinem Rechte, dass sein harter Verstand an dem Afficirenden, an der Empfindung, als dem in der Receptivität gegebenen Stoff, an den Dingen an sich unentwegt auch in der theoretischen Philosophie festhielt. War es genug damit, diesen Bestandtheil derselben auszustossen? Indem man sich über die Voraussetzungen Kants erhebt, vermag man dann erst diesen Bestandtheil zu begründen.

Aber derselbe Beck musste auf Grund seiner soliden Auffassung der Grundlagen einer Transcendentalphilosophie die Lehre, dass der Stoff der Objekte in dem Ich seinen Grund habe, ebenfalls als eine Ueberschreitung der kritischen Grenzen ansehen. Er nahm es sehr ironisch auf, als Fichte, dem er in Jena Ostern 1797 einen Besuch abstattete, ein Gespräch damit begann: „Ich weiss es, Sie

[14]) Beck Grundriss S. 44.

[15]) Beck Erläuternder Auszug III. S. 156. 2. Abschn.

sind meiner Meynung, dass der Verstand das Ding macht". War er doch schon Februar 1795 in den Annalen der Philosophie Fichte entschieden entgegengetreten. Damals freilich musste er noch das an Jakobi erinnernde Spiel mit einer Offenbarung von Dingen an sich im Gefühl bekämpfen. Er tadelte damals Fichte hart wegen folgender Aeusserungen: „Die künftige Wissenschaftslehre wird wohl dahin entscheiden, dass unsere Erkenntniss zwar nicht unmittelbar durch die Vorstellung, aber wohl mittelbar durch das Gefühl mit dem Dinge an sich zusammenhänge; dass die Dinge allerdings bloss als Erscheinungen vorgestellt, dass sie aber als Dinge an sich gefühlt werden"[16]).

Seine Jugendjahre und der Anfang des Briefwechsels.

Jakob Sigismund Beck war den 6. August 1761 zu Marienburg in Westpreussen geboren[17]). Er studirte in Königsberg Mathematik und Philosophie und gehörte dort zu Kants talentvollsten und fleissigsten Zuhörern. Den Einblick in seine Jugendgeschichte eröffnen uns nun Briefe, welche er von dem Sommer 1789 ab an seinen Lehrer in kindlichem Vertrauen richtete. Siebzehn solcher Briefe haben sich erhalten und sind von Rudolf Reicke in Königsberg, welcher zusammen mit Friedrich Sintenis in Dorpat eine Ausgabe des Kantischen Briefwechsels vorbereitet, herausgegeben; auch eine Antwort Kants aus dem Besitz von Professor Erdmann in Halle konnte hinzugefügt werden. Diese Briefe umfassen die Jahre von 1789—1797. Und nun treten aus den Rostocker Handschriften acht Briefe Kants hinzu, welche vom Frühling 1791 bis zum Sommer 1793 reichen.

Da sieht man nun zuerst den jungen mittellosen Mathematiker und Philosophen sich nach einer Stellung umsehen, in welcher er seine wissenschaftliche Laufbahn verfolgen kann. Er war aus der Heimath nach Halle gegangen, von da nach Leipzig. Auch dort glückte es ihm nicht. Kant hat ihm einen Empfehlungsbrief an

---

[16]) Annalen der Philosophie 1795. S. 123.

[17]) Erdmann III, 1, 537 und Kuno Fischer V, 1, 162 geben Lissau bei Danzig an, wie Meusel, jedoch das Kirchenbuch der Rostocker Jakobi-Gemeinde und Brüssow (Schwerin) in N. Nekrolog 18, 928 Marienburg.

seinen Schüler Friedrich Gottlob Born mitgegeben; dieser war dort Professor der Philosophie und hat sich später durch eine lateinische Uebersetzung der Kantischen Hauptwerke verdient gemacht, die diesen in Klöstern und katholischen Schulen den Eingang erleichterte. Doch weiss Beck nur vom schlechten Vortrag des Mannes, seinem Mangel an Zuhörern, und seiner Gereiztheit darüber zu berichten. Auch der Professor der Philosophie Carl August Cäsar bemühte sich Kant zu studiren, obwohl er durch wunderliche Zweifel Beck in Staunen setzte. Besonders aber konnte Beck von dem berühmten Mathematiker Hindenburg, den später Schelling durch das schöne Wort schilderte: einfach wie ein Erfinder, mitteilen, „dass derselbe mit der Philosophie wieder versöhnt sei, seitdem er Kants Schriften studire“. Dagegen war der Modephilosoph des damaligen Leipzig, Ernst Platner, ein scharfer Gegner Kants. Ordentlicher Professor der Medicin, wusste dieser zugleich durch seine philosophischen Vorlesungen zuerst für Leibniz, dann für einen skeptischen Eklecticismus einen grossen Zuhörerkreis zu erwerben. Seine Polemik gegen Kant war nicht frei von der Bitterkeit eines Mannes, der sich mit diesem auf demselben Wege glaubte, nun aber hinter ihm zurückgeblieben war. „Platner ist ein jämmerlicher Mann. Sein Ich welches, wenn von Philosophie die Rede ist, wol wenig Bedeutung hat, vernimmt der Zuhörer öfter als Inhalt und wirklich öfter als das was dieses Ich eigentlich geleistet hat. Ohngeachtet er mich kannte und im Auditorium zu bemerken schien, unterliess er doch nicht seine Zuhörer misstrauisch gegen Kantische Philosophie, deren Geist er vollkommen gefasst zu haben vorgab, zu machen[18])“. Durch diese Verhältnisse zwischen Kant und Platner war denn wol auch das Gesammturteil des Kantianers ein wenig bedingt. „Reissender kann wohl nicht der Strom der Zuhörer zu den philosophischen Hörsälen seyn, als er hier ist, aber elender als hier kann die Art Philosophie zu lehren, geschweige sie zu entwickeln und zum philosophiren anzuführen, nirgends existiren.“ Seine persönlichen Wünsche erreichte Beck

[18]) Reicke, Aus Kants Briefwechsel S. 22, vergl. das übereinstimmende Urteil Schellings in: Aus Schellings Leben I. 3.

nicht, es wollte sich ihm weder eine Hofmeisterstelle noch Arbeit bei einem Buchhändler aufthun, so verliess er Leipzig.

Anfang August finden wir ihn in Berlin. Von hier erbittet er in dem ersten Brief an Kant (1. August), welcher auch die obigen Mittheilungen über Leipzig enthält, eine Empfehlung an den mächtigen Gedike oder einen anderen einflussreichen Mann. Doch ist schon der nächste Brief vom 19. April 1791 aus Halle geschrieben. Er hat sich nun dort mit einer Dissertation über das Taylor'sche Theorem habilitirt. Er hat an dem dortigen Professor der Mathematik Klügel einen Halt gefunden. Auch dieser zeigte, wie Hindenburg, für die Philosophie Kants ein lebhafteres Interesse; „er sagt, die Ursache, warum Sie von Freunden und Gegnern nicht verstanden werden, ist weil diese nicht Mathematiker sind". Dann nahm sich seiner Ludwig Heinrich Jakob an, welcher eben damals mit 32 Jahren ordentlicher Professor der Philosophie in Halle wurde und mit jugendlichem Eifer und vielschreiberischer Hast die Philosophie Kants verkündete und vertheidigte. Derselbe verschaffte ihm eine Stelle am alten lutherischen Gymnasium der Stadt Halle, an dem er selbst, bis er nun Professor wurde, unterrichtet hatte. Diesen zweiten Brief aus Berlin (19. April 91) beantwortet nun Kant am 9. Mai 1791, im ersten Brief den er an Beck schrieb oder wenigstens der sich erhalten hat.

Kant an Beck (1).

Hochedelgebohrner Herr Magister
Sehr werthgeschätzter Freund

Die Nachricht, die Sie mir von dem Antritt Ihrer neuen Laufbahn, nämlich der eines academischen Lehrers, geben, ist mir, zusammt dem Geschenk Ihrer, die dazu erforderliche grosse Geschicklichkeit hinreichend beweisenden Dissertation, sehr angenehm gewesen. Zugleich aber hat sie mich auch an eine Unterlassungssünde erinnert, die, wie ich hoffe doch wieder gut gemacht werden kan.

Ich hatte Sie nämlich, als Sie das erstemal in Halle waren, an den Canzler Hrn. v. Hoffmann, mit welchem ich zufälliger Weise in Correspondenz kam, nach Möglichkeit empfohlen; erfuhr aber nachher, dass Sie Ihr damaliges Vorhaben der Promotion noch auf-

geschoben hätten und nach Preussen auf ein Jahr zurück gegangen wären. Als ich nachdem hörete, dass Sie sich zum zweyten Maale in Halle befänden, so schrieb ich abermal an den Herren v. Hoffmann, um, was in seinem Vermögen wäre, zur Beförderung ihres academischen Fortkommens beyzutragen. Dieser hochschätzungswürdige Mann schrieb mir darauf: „Hrn. Mag. Beck habe ich kennen lernen, als ich von meiner Schweitzerreise zurückkam; Ihm nützlich zu seyn, soll mir **Wonne** werden.“ Er setzte hinzu: dass, ob er zwar seine wiederholentlich gebetene Dimission vonder Canzlerstelle erhalten und sein Wort also weder bey der Universität Halle (von der Er sagt, dass das Interesse derselben Ihm jederzeit ins Herz geprägt bleibe und Er stets bemüht seyn werde, ihr nützlich zu seyn) noch beym Oberschulcollegio viel Nachdruck haben könne, er sich doch für einen verdienten Mann verwenden wolle.

Nun wäre es nothwendig gewesen Ihnen hievon Nachricht zu geben, damit Sie gelegentlich selbst an Hrn. v. Hoffmann (geheimen Rath) schreiben und etwas, was Ihnen nützlich seyn könnte, vorschlagen möchten. Allein, gleich als ob ich voraussetzte, dass sie das von selbst thun würden, oder ob ich mir es vorsetzte Ihnen jenes zu melden und es hernach vergessen habe, so habe ich es Ihnen zu melden unterlassen.

Meine Meynung war nehmlich: dass, da die Subsistenz, die auf blosser Lesung von Collegien beruht, immer sehr mislich ist, Sie gleich anderen Lehrern Ihres Orts eine Stelle beym Pädagogio und was dem Aehnlich ist *zu*[19]) suchen möchten die Ihnen Ihre Bedürfnis sicher verschaffte, wozu die Verwendung des Hrn. Geheimen Rath v. Hoffmann wohl beytragen könnte. — Ist es nun dieses, oder etwas Anderes dem Aehnliches, dazu dieser würdige Mann Ihnen behülflich werden kan, so wenden Sie sich getrost an Ihn, indem Sie sich auf mich berufen.

Aus den Ihrer Dissertation angehängten thesibus sehe ich, dass Sie meine Begriffe weit richtiger aufgefasst haben, als viele andere, die mir sonst Beyfall geben. Vermuthlich würde bey der Be-

---

[19]) Die cursiv gesetzten Worte sind in den Briefen durchstrichen.

stimmtheit und Klarheit, die Sie als Mathematiker auch im Metaphysischen Felde Ihrem Vortrage geben können, die Critik Ihnen Stoff zu einem Collegio geben, welches zahlreicher besucht würde, als es gemeiniglich mit den mathematischen, leider! zu geschehen pflegt. — Hrn. Prof. Jacob bitte meine Empfehlung zu machen, mit Abstattung meines Danks für Seine mir im vorigen Jahr *mir* zugeschickte Preisschrift. Den damit verbundenen Brief habe, leider! noch nicht beantwortet. Ich hoffe es nächstens zu thun und bitte, der wackere junge Mann wolle hierinn dem 68sten Lebensjahre, als in welches ich im vorigen Monat getreten bin, etwas nachsehen. Kürzlich vernahm ich von Hrn. D. und Staabsmedicus Conradi (einem herzlichen Freunde des Hrn. Prof. Jacob) dass Er eine Vocation auf die Uniuersitaet Giessen bekommen habe; worann ich jetzt zu zweifeln anfange. — Wenn Sie einige Zeit übrig haben, so geben Sie mir, so wohl was die obige Angelegenheit betrift, als auch sonst von literärischen Neuigkeiten gütige Nachricht; aber wohl zu verstehen, dass Sie Ihren Brief nicht frankiren, welches ich für Beleidigung aufnehmen würde!

Gelegentlich bitte meine Hochachtung an Hrn. Prof. Klügel zu versichern und übrigens versichert zu seyn, dass ich mit Hochachtung und Freundschaft jederzeit sey

Koenigsberg d. 9. May. 1791.

Ew: Hochedelgeb. ergebenster Diener

J. Kant.

Beck antwortet den 1. Juni 1791. Er habe inzwischen seine mathematischen Vorlesungen vor ein paar nichtzahlenden Zuhörern begonnen: für seine philosophischen Vorlesungen hatte er keinen Zuhörer gefunden. „Ich bin dieses schlechten Anfangs wegen aber gar nicht muthlos. Denn ich meyne es ehrlich und glaube dass man die Absicht zu nutzen mir anmerken werde.“ Der Brief des Meisters hat „sein Gemüth gestärkt, das leider manchmal wegen Zweifel an eigenen Kräften und Tauglichkeit niedergeschlagen ist“. Auch von der literarischen Lage über welche Kant gern von seinen Schülern und Freunden Mittheilung empfängt, findet sich der bedächtige, gründliche und mit der Scrupulosität seines Lehrers

lesende und arbeitende Beck nicht erbaut. Er schätzt Jakob wegen dessen guter Denkungsart, wünscht aber doch, dass ihm die Philosophie mehr Sache des Herzens, als des Vorteils wäre. Die Vielschreiberei des Mannes macht die gute Sache vor dem denkenden Teil des Publikums verdächtig, und die Affectation seiner kritischen Versuche, als Mathematiker erscheinen zu wollen, lässt ihn ausserordentliche Absurditäten begehen. Ueber Reinhold kann Beck nicht günstiger denken. „Herr Professor Reinhold will durchaus alle Aufmerksamkeit an sich ziehen. Aber so viel ich aufgemerkt habe, so verstehe ich doch kein Wort und sehe nichts ein von seiner Theorie des Vorstellungsvermögens.“ Ja der ehrliche Beck muss überhaupt bemerken, wie in der an Zahl und Macht wachsenden Genossenschaft der Kantianer Ehrgeiz und Interesse — sehr unkantisch! — regieren. „Verehrungswürdiger Mann! Sie lieben die Sprache der Aufrichtigkeit, und verstatten es mir Ihnen herzlich zu beichten, was mir auf dem Herzen liegt. Die Kritik habe ich gefasst. Es war mir Herzenssache sie zu studiren, und nicht Sache des Eigennutzes. Ich habe Ihre Philosophie lieb gewonnen, weil sie mich überzeugt. Aber unter den lauten Freunden derselben kenne ich keinen einzigen, der mir gefällt. So viel ich spüren kann, ist es eitel Gewinnsucht, welche die Leute belebt, und das ist unmoralisch und schmeckt wahrlich nicht nach Ihrer praktischen Philosophie.“

Nun ist es Kant selber gewesen, der den Bedächtigen in eben diese schriftstellerische Betriebsamkeit der Schule hineinzog und ihn zu der wissenschaftlichen Arbeit bestimmte, welche seine nächsten Lebensjahre erfüllen und ihm seine Stellung in der Geschichte der Transscendentalphilosophie geben sollte. Der Buchhändler Hartknoch wünschte einen Auszug aus den kritischen Schriften, der mit selbständigem Geiste abgefasst wäre. Kants Kenntniss von Beck, die von demselben erhaltenen Aeusserungen, wie er Kants Philosophie liebgewonnen und von ihr überzeugt worden sei, liessen Kant in Beck den richtigen Mann erkennen. Zwar wünschte Hartknoch einen lateinischen Auszug, und einen solchen zu schreiben musste Beck ablehnen. Er bot bei dieser Gelegenheit Hartknoch eine Prüfung von Reinholds Theorie des

Vorstellungsvermögens, oder eine Vergleichung der Philosophie Humes mit der Kants an. Aber Kant schlägt ihm nunmehr vor, den Auszug zunächst in deutscher Sprache erscheinen zu lassen. Der Plan eines lateinischen Kant ist dann in anderer Art durch Born's Uebersetzung der Kritiken verwirklicht worden. Beck nahm dies an und so begann die Arbeit an den 3 Bänden dieses Auszuges. Daneben arbeitete Beck an der Schrift gegen Reinhold, welche zugleich die Wahrheit der Kant'schen Vernunftkritik und die Nichtigkeit der Reinhold'schen Vorstellungstheorie erweisen sollte.

Kant an Beck (2).

Aus beyliegendem Briefe Hartknochs an mich werden Sie, Werthester Freund, ersehen, dass, da jener einen tüchtigen Mann wünschte, der aus meinen critischen Schriften einen nach seiner eigenen Manier abgefassten und mit der Originalität seiner eigenen Denkungsart zusammenschmeltzenden Auszug machen könnte und wollte, ich nach der Eröfnung, die Sie mir in Ihrem letzteren Briefe von Ihrer Neigung gaben[20]), sich mit diesem Studio zu beschäftigen, keinen dazu geschickteren und zuverlässigeren als Sie vorschlagen konnte und Sie daher ihm vorgeschlagen habe. Ich bin bey diesem Vorschlage freylich selber interessirt, allein ich bin zugleich versichert, dass, wenn Sie sich von der Realität jener Bearbeitungen überzeugen können, Sie wenn Sie sich einmal darauf eingelassen haben, einen unerschöpflichen Quell von Unterhaltung zum Nachdenken, in den Zwischenzeiten da Sie von Mathematik (der Sie keineswegs dadurch Abbruch thun müssen) ausruhen, für sich finden werden und umgekehrt, wenn sie von der ersteren ermüdet sind, an der Mathematik eine erwünschte Erholung finden können. Denn ich bin theils durch eigene Erfahrung, theils, und weit mehr, durch das Beyspiel der grössten Mathematiker überzeugt, dass blosse Mathematik die Seele eines denkenden Mannes nicht ausfülle, dass noch etwas anderes und wenn es auch, wie bey Kästner, nur Dichtkunst wäre, *etwas* sein muss, was das Gemüth durch Beschäftigung der übrigen Anlagen desselben theils nur er-

[20]) oder: geben.

quickt, theils ihm auch abwechselnde Nahrung giebt und was kan dazu, und zwar auf die ganze Zeit des Lebens, tauglicher seyn, als die Unterhaltung mit dem, was die ganze Bestimmung des Menschen betrift; wenn man vornehmlich Hofnung hat, dass sie systematisch durchgedacht und von Zeit zu Zeit immer einiger baare Gewinn darinn gemacht werden kan. Ueberdem vereinigen sich damit zuletzt Gelehrte – so wohl als Weltgeschichte, auch verliehre ich nicht die Hofnung gänzlich, dass, wenn *sie* dieses Studium gleich nicht der Mathematik neues Licht geben kan, diese doch umgekehrt, bey dem Ueberdenken ihrer Methoden und hevristischen Principien, *und* sammt den*en* ihnen noch anhängenden Bedürfnissen und Desideraten, auf neue Eröfnungen für die Critik und Ausmessung der reinen Vernunft kommen und dieser selbst neue Darstellugsmittel für ihre abstracte Begriffe, selbst etwas der ars uniuersalis characteristica combinatoria Leibnitzens Aehnliches, verschaffen könne. Denn die Tafel der Categorien so wohl als der Ideen, unter welchen die cosmologische Etwas den unmöglichen Wurzeln[21]) ähnliches an sich zeigen, sind doch abgezählt und in Ansehung alles möglichen Vernunftgebrauchs durch Begriffe so bestimmt, *dass* als die Mathematik es nur verlangen kan, um es wenigstens mit ihnen zu versuchen, wie wie viel sie, wo nicht Erweiterung, doch wenigstens Klarheit hinein bringen könne.

Was nun den Vorschlag des Hrn. Hartknoch betrift, so ersehe ich, aus Ihrem mir von ihm communicirten Briefe, dass Sie ihn nicht schlechterdings abweisen. Ich denke es wäre gut, wenn Sie ungesäumt daran gingen, um allererst ein Schema im Grossen vom System zu entwerfen, oder, wenn Sie sich dieses schon gedacht haben, die Theile desselben; daran Sie sich noch etwa stossen möchten, aussuchen und mir ihre Zweifel oder Schwierigkeiten von Zeit zu Zeit communiciren möchten, (wobey mir lieb wäre, wenn Ihnen jemand, vielleicht Hr. Prof. Jacob, den ich herzlich zu grüssen bitte, behülflich wäre, aus allen Gegenschriften, [als den

[21]) Kant fügt unter dem Text Folgendes hinzu. Wenn nach dem Grundsatze: in der Reihe der Erscheinungen ist alles bedingt ich zum *des* unbedingten *als jene* und dem obersten Grunde des Ganzen der Reihe strebe so ist es als ob ich $\sqrt{-2}$ suchte.

Abhandlungen, vornehmlich Recensionen im Eberhardschen Magazin, aus den älteren Stücken der Tübinger gel. Zeitung und wo sonst noch dergleichen anzutreffen seyn mag] vornehmlich die mir vorgerückte Wiedersprüche in terminis aufzusuchen; denn ich habe den Misverstand in diesen Einwürfen zu entwickeln so leicht gefunden, dass ich sie längstens alle insgesammt in einer Collection aufgestellt und wiederlegt haben würde, wenn ich nicht vergessen hätte mir die jedesmal bekannt *gemachte* gewordene aufzuzeichnen und zu sammeln). An die lateinische Uebersetzung kan, wenn Ihr Werk im Deutschen herausgekommen wäre, immer noch gedacht werden.

Was die dem Hartknoch vorgeschlagene zwey Abhandlungen, nämlich die über Reinholds Theorie des Vorstellungsvermögens und die Gegeneinanderstellung der Humschen und K—tschen Philosophie betrift, (in Ansehung der letzteren Abhandl. bitte ich den Band von seinen *Philosoph* Versuchen nachzusehen, darinn sein — Hume's — moralisches Princip anzutreffen ist, um es auch mit dem meinigen zu vergleichen, mit welchem auch sein ästhetisches daselbst angetroffen wird) so würde, wenn letztere Ihnen nicht zu viel Zeit wegnähmen, es allerdings der Bearbeitung des ersteren Thema vor der Hand vorzuziehen sey. Denn Reinhold, ein sonst lieber Mann, hat sich in seine mir noch nicht wohl fasliche Theorie so leidenschaftlich hinein gedacht, dass, wenn es sich zutrüge, dass Sie in einem oder anderen Stücke, oder wohl gar in Ansehung seiner ganzen Idee mit ihm *zusamm* uneins wären, er darüber in Unzufriedenheit mit seinen Freunden versetzt werden könnte. Gleichwohl wünsche ich wirklich, dass Sie nichts hinderte jene Prüfung zu bearbeiten und heraus zu geben und thue dazu den Vorschlag: dass, wenn Sie mich mit Ihrer Antwort auf diesen meinen Brief beehren, *mir* Sie mir auch Ihre Meynung *sag* darüber sagen möchten: ob Sie wohl dazu einstimmeten, dass ich an Reinhold schriebe, ihn mit Ihrem Character und jetziger Beschäftigung bekannt machte und zwischen ihnen Beyden, da sie einander so nahe sind, eine litterärische Correspondenz, die ihm gewis sehr lieb seyn, veranstaltete, wodurch vielleicht eine freundschaftliche Uebereinkunft in Ansehung dessen, was Sie über jene Materie schreiben wollen, zu Stande gebracht werden könnte.

Das Honorarium für Ihre Arbeiten (philosophische so wohl als mathematische) würde ich zwischen Ihnen und Hartknoch schon vermitteln, wenn Sie mir darüber nur einigen Wink geben; unter 5 oder 6 rthlr. den Bogen brauchen Sie ihre Arbeit ihm nicht zu lassen.

Ich beharre mit der grössten Hochachtung und freundschaftlichster Zuneigung

Koenigsberg Der Ihrige
d. 27. Sept. 1791. J. Kant.

N. S. Wegen des Postporto bitte ich nochmals mich keinesweges zu schonen.

Diesen Brief Kants beantwortete Beck am 6. Oktober. Er konnte Kant damals schon eine Probe seiner Schrift gegen Reinhold senden. Das kleine Werk war in Briefen verfasst, wie das in der damaligen philosophischen Literatur beliebt war, und sollte anonym erscheinen. Beck versprach, Alles was Reinhold verletzen könnte aus demselben fern zu halten. Zugleich aber war er nun auch zu dem Auszug aus Kants Vernunftkritiken entschlossen. „Die Kritik der r. Vernunft habe ich mit dem herzlichsten Interesse studirt, und ich bin von ihr wie von mathematischen Sätzen überzeugt. Die Kritik der praktischen Vernunft ist seit ihrer Erscheinung meine Bibel.“ Er war auch trotz seines Widerwillens gegen die Büchermacherei für seine Existenz auf dieselbe angewiesen. Er wünscht nur, dass Kant wegen derselben bei den Königsberger Collegen Kraus sein Fürsprecher sei „Seinen Unwillen fürchte ich mehr, als den Tadel der Recensenten.“ Hierauf beziehen sich denn auch Kants Scherze im nächsten Brief.

Kant an Beck (3).

Werthester Herr Magister!

Meine Antwort auf Ihr mir angenehmes Schreiben vom 8. Oct. kommt etwas spät, aber, wie ich hoffen will, doch nicht zu spät, um Sie in Ihren Arbeiten aufgehalten zu haben. Meine Decanats- und andere Geschäfte haben mich zeither aufgehalten und selbst das Vorhaben zu antworten, mir aus den Gedanken gebracht.

Ihre Bedenklichkeit sich um blossen Gewinnswillen dem leidigen Tross der Büchermacher beyzugesellen, ist ganz gerecht. Eben so vernünftig ist aber auch Ihr Entschlus, wenn Sie glauben dem Publicum „etwas Gedachtes und nicht Unnützes“ vorlegen zu können, *Sie* auch ohne den Bewegungsgrund des Erwerbs zu dem öffentlichen Capital der Wissenschaft gleich Ihren Vorfahren (deren hinterlassenen Fonds sie benutzt haben) auch ihren Beytrag zu thun.

Zwar hätte ich gewünscht dass Sie von den zwey Abhandlungen, die Sie Hrn. Hartknoch in Vorschlag brachten, die erstere gewählt hätten, um damit zuerst aufzutreten; weil die Theorie des Vorstellungsvermögens des Hrn. Reinhold so sehr in dunkele Abstractionen zurückgeht, wo es unmöglich wird das Gesagte in Beyspielen darzustellen, so, dass wenn sie auch in allen Stücken richtig wäre (welches ich wirklich nicht beurtheilen kan, da ich mich noch bis jetzt nicht habe hineindenken können) sie doch eben dieser Schwierigkeit wegen unmöglich von ausgebreiteter oder daurender Wirkung sein kan, vornehmlich aber auch Ihre Beurtheilung, so sehr mich auch die mir gütigst zugeschickte Probe derselben von Ihrer Gabe der Deutlichkeit auf angenehme Art überzeugt hat, die der Sache selbst anhängende Dunkelheit nicht wohl wird vermeiden können. — Vor allem wünsche ich dass Hr. Reinhold aus Ihrer Schrift nicht den Verdacht ziehe, als hätte ich Sie dazu aufgemuntert oder angestiftet; da es vielmehr Ihre eigene Wahl ist; auch kan ich, wenigstens jetzt noch nicht Sie mit demselben, wie ich Sinnes war, bekannt machen, weil es ihm alsdann leichtlich falsche Freundschaft zu seyn scheinen möchte. Uebrigens zweifle ich gar nicht, dass der Ton Ihrer Schrift nichts für diesen guten und sonst aufgeweckten, jetzt aber, wie mir es scheint, etwas hypochondrischen Mann, Hartes oder Kränkendes enthalten werde.

Ihr Vorhaben Werthester Freund aus meinen critischen Schriften einen Auszug zu machen, da Sie von deren Warheit und Nützlichkeit überzeugt zu seyn bezeugen, ist ein für mich sehr interessantes Versprechen; da ich meines Alters wegen dazu selbst nicht mehr wohl auferlegt bin und unter allen, die diesem Geschäfte sich unterziehen möchten, der Mathematiker mir der liebste seyn

muss. Die Ihnen, die eigene Moral betreffende, vorgekommene Schwierigkeiten bitte mir zu eröfnen. Mit Vergnügen werde ich sie zu heben suchen und ich hoffe es leisten zu können, da ich das Feld derselben oft und lange nach allen Richtungen durchkreutzt habe.

Die mir zugesandte Probe Ihrer Abhandlung behalte ich zurück, weil in Ihrem Briefe nicht angemerkt ist, dass ich sie zurückschicken solle.

Aber darinn kan ich mich nicht finden; was Sie zum Schlusse Ihres Briefes anmerken, dass Sie ihn auf mein Verlangen für dasmal nicht frankirten und dennoch habe ich ihn frankirt bekommen. Thun Sie doch dieses künftig bey Leibe nicht. Der Aufwand bey unserer Correspondenz ist für mich unerheblich für Sie aber jetzt so wohl als noch eine ziemliche Zeit hin erheblich gnug, um die letztere deswegen bisweilen auszusetzen welches für mich Verlust wäre.

Dass Hr. Prof. Kraus alle Gelehrte gern zu Hagestoltzen machen möchte, die, weil so viel Kinder bald nach der Geburt sterben, sich unter einander bereden, *lieber* keine mehr zu zeugen, gehört zu seinen fest beschlossenen Grundsätzen, von denen *ihn* unter allen Menschen wohl keiner weniger als ich im Stande seyn würde ihn abzubringen. In Ansehung der Parthey, die Sie in diesem Puncte zu nehmen haben, bleiben Sie, was mich betrift, noch immer völlig frey. *und* Ich verlange mich nicht einer Autorsünde theilhaftig zu machen und wegen der Gewissensscrupel, die Ihnen darüber etwa darauss entspringen oder von andern erregt werden möchten, die Schuld zu tragen: und bleibe übrigens mit aller Hochschätzung und Freundschaft

Koenigsberg Ihr
d. 2. Nov. 1791.
ergebenster Diener
J. Kant.

In der Antwort auf diesen Brief vom 11. November zeigte sich nun Beck entschlossen, die Schrift gegen Reinholds Theorie des Vorstellungsvermögens fallen zu lassen. War ihm doch immer deutlicher geworden, dass sie im Grunde kein Publikum habe. Und als dann Kants Brief angekommen war, musste Beck zugleich empfinden, wie sein Lehrer durch diese Schrift eines seiner be-

freundeten Anhänger gegen den andern in eine wunderliche Lage gebracht wurde. Dagegen lebte er von nun ab ganz in dem Werke Kants. Und zwar legte er sogleich Kant seine Bedenken über einen Punkt vor, von welchem aus seine ganze Auffassung der Vernunftkritik entscheidend bestimmt werden sollte. Denn aus dem reinen Streben einer ganz angemessenen Darstellung des Kantschen Systems entsprang ihm sein eigener Standpunkt. „Ich habe mich — so beschreibt er in der Vorrede des ersten Bandes sein Verhalten — in dem Geist der kritischen Philosophie zu denken bemüht. Dieses ist eine Sache mehrerer Jahre, indem ich sie in Verbindung mit Mathematik als die beste Gefährtin meines Lebens befunden habe. Auf diese Weise habe ich den Gang der Kritik gleichsam zu meiner eigenen Gedankenstimmung gemacht, und die Gedanken eines Andern, gleichsam als wären sie meine eigenen, ausdrücken gelernt.“ So strebte er von Anfang an Kants Transscendentalphilosophie in Begriffe zu übersetzen, welche unter einander ganz einstimmig und nirgend misverständlich wären. Er versuchte, die Begriffe, deren die Vernunftkritik in ihrem Anfang bedarf, so zu bestimmen, dass dieselben nichts einschliessen, was erst später begründet werden könnte. So entsteht ihm nun schon die Definition der Anschauung als einer in Ansehung eines Gegebenen durchgängig bestimmten objektiven Vorstellung; er findet die Definition des Begriffs, nach welcher dieser eine in Rücksicht auf ihren Inhalt nicht durchgängig bestimmte Vorstellung ist[22]). Zu diesen und ähnlichen Erörterungen des Briefs vom 11. November traten dann die eines weiteren leider verloren gegangenen Briefes vom 9. Dezember, welche den angegebenen Gesichtspunkt noch tiefer und genauer durchgeführt haben müssen. Das zeigt der wichtige Brief vom 20. Januar 1792.

Kant an Beck (4).

Werthester Freund

Ich habe Sie auf Ihren Brief vom 9ten Dec: vorigten Jahres lange warten lassen, doch ohne meine Schuld, weil mir dringende

[22]) Briefwechsel S. 30. Erläuternder Auszug 1. (1793): Vorrede 7 f., Auszug S. 8.

Arbeiten auf dem Halse lagen, das Alter mir aber eine sonst nicht gefühlte Nothwendigkeit auferlegt, über einen Gegenstand, den ich bearbeite, das Nachdenken durch keine allotria zu unterbrechen bis ich mit diesem zu Ende bin; weil ich sonst den Faden nicht mehr wohl auffinden kan, den ich einmal aus den Händen gelassen habe. Künftig soll es, wie ich hoffe, keinen so langen Aufschub mehr geben.

Sie haben mir Ihre gründliche Untersuchung von demjenigen vorgelegt, was gerade das schweerste von der ganzen Critik ist, nämlich *namlich* die Analysis einer Erfahrung überhaupt und die Principien der Möglichkeit der letzteren. — Ich habe mir sonst schon einen Entwurf gemacht in einem System der Metaphysik diese Schwierigkeit umzugehen und von den Categorien nach ihrer Ordnung anzufangen (*nachdem ich* vorher blos die reine Anschauungen von Raum und Zeit, in welchen ihnen Objecte allein gegeben werden, vorher exponirt habe, ohne noch die Möglichkeit derselben zu untersuchen) und zum Schlusse der Exposition jeder Categorie, z. B. der Quantität und aller darunter enthaltenen Prädicabilien, sammt den Beyspielen ihres Gebrauchs nun beweise: dass sie insgesammt als Grössen *vorgeste* gedacht werden müssen und so mit allen übrigen; wobey dann immer bemerkt wird, dass sie uns nur als in Raum und Zeit gegeben vorgestellt werden. Woraus dann eine ganze Wissenschaft der Ontologie als immanenten *Erkenntnisses* Denkens d. i. desjenigen, dessen Begriffen man ihre objective Realität sichern kan, entspringt. Nur nachdem in der zweyten Abtheilung gezeigt worden, dass in derselben alle Bedingungen der Möglichkeit der Objecte immer wiederum bedingt seyn und gleichwohl die Vernunft unvermeidlich aufs Unbedingte hinaus zu gehen antreibt, wo unser Denken transcendent wird, d. i. den Begriffen derselben als Ideen die objective Realität gar nicht verschafft werden und also kein Erkenntnis der Objecte durch dieselbe stattfinden kan; in der Dialectik der reinen Vernunft (der Aufstellung ihrer Antinomien) wollte ich zeigen, dass jene Gegenstände möglicher Erfahrung als Gegenstände der Sinne die Objecte nicht als Dinge an sich selbst, sondern nur als Erscheinungen zu erkennen *lassen* geben und nun allererst die Deduction der Cate-

gorien in Beziehung auf die sinnliche Formen von Raum und Zeit als Bedingungen der Verknüpfung derselben zu einer möglichen Erfahrung vorstellig machen, den Categorien selbst aber *diene* als Begriffen Objecte überhaupt zu denken (die Anschauung mag von einer Form seyn welche sie wolle) dann den auch über die Sinnengrentzen erweiterten Umfang, der aber kein Erkenntnis verschafft, ausmachen. Allein hievon gnug.

Sie haben es ganz wohl getroffen, wenn Sie sagen: „Der Innbegrif der Vorstellungen ist selbst das Object und die Handlung des Gemüths, wodurch der Innbegrif der Vorstellungen vorgestellt wird, heisst sie auf das Object beziehen.“ Nur kan man noch hinzufügen: wie kan ein Innbegrif | Complexus der Vorstellungen vorgestellt werden? Nicht durch das Bewusstseyn, dass er uns gegeben sey; denn ein Innbegrif *se* erfordert Zusammensetzen (synthesis) des Mannigfaltigen. Er muss also (als Inbegrif) gemacht werden und zwar durch eine *f* innere Handlung, die für *das* ein gegebenes Mannigfaltige überhaupt gilt und a priori vor der Art, wie dieses gegeben wird, vorhergeht d. i. er kan nur durch die synthetische Einheit des Bewusstseyns desselben in einem Begriffe (vom Objecte überhaupt) gedacht werden und dieser Begrif, unbestimmt in Ansehung der Art, wie etwas in der Anschauung gegeben seyn mag, auf Object überhaupt bezogen, ist die Categorie. Die blos subjective Beschaffenheit des vorstellenden Subjects, so fern das Mannigfaltige in ihm (für die Zusammensetzung und die synthetische Einheit desselben) auf besondere *Art aber* Art gegeben ist, heisst Sinnlichkeit und diese Art (der Anschauung a priori gegeben die sinnliche Form der Anschauung. *und* Beziehungsweise auf sie werden vermittelst der Categorien die Gegenstände blos als Dinge in der Erscheinung und nicht nach dem was sie an sich selbst sind erkannt; ohne alle Anschauung werden sie gar nicht erkannt, aber doch gedacht und wenn man nicht blos von aller Anschauung abstrahirt, sondern sie sogar ausschliesst, so kan den Categorien die objective Realität (dass sie überhaupt Etwas vorstellen und nicht leere Begriffe sind) nicht gesichert werden.

Vielleicht können Sie es vermeiden gleich anfänglich Sinnlichkeit durch Receptivität, d. i. die Art der Vorstellungen wie sie im

Subjecte sind, so fern es an Gegenständen afficirt wird, zu definiren und es *blos* in dem setzen, was in einem Erkentnisse blos die Beziehung der Vorstellung aufs Subject ausmacht, so, dass die Form derselben in dieser Beziehung *nich* aufs Object der Anschauung *bezogen* nichts mehr als die Erscheinung desselben erkennen lässt. Dass aber dieses Subjective *von* nur die Art wie das Subject durch Vorstellungen afficirt wird, mithin blos Receptivität desselben ausmachen, liegt schon darinn dass *de* es blos die Bestimmung des Subjects ist.

Mit einem Worte: da diese ganze Analysis nur zur Absicht hat darzuthun, dass Erfahrung selbst nur vermittelst gewisser synthetischer Grundsätze a priori möglich sey, dieses aber alsdann, wenn dise Grundsätze wirklich vorgetragen werden, allererst recht fasslich gemacht werden kan, so halte ich für rathsam, ehe diese aufgestellt werden, so kurz wie möglich zu Werke zu gehen. Vielleicht kan Ihnen die Art, wie ich hiebey in meinen Vorlesungen verfahre, wo ich kurz seyn muss, hiezu einiger maassen behülflich seyn.

Ich fange damit an, dass ich Erfahrung durch empirisches Erkentnis definire. Erkentnis aber ist die Vorstellung eines gegebenen Objects als eines solchen durch Begriffe; sie ist empirisch, wenn das Object in der Vorstellung der Sinne (welche also zugleich Empfindung und diese mit Bewusstseyn verbunden d. i. Wahrnehmung enthält) Erkentnis aber apriori, wenn das Object zwar, aber nicht in der Sinnenvorstellung (die also doch nichts desto weniger immer sinnlich seyn kan) gegeben ist. Zum Erkentnis werden zweyerley Vorstellungsarten erfordert 1) Anschauung wodurch ein Object gegeben und 2) Begrif wodurch es gedacht wird. Aus diesen zwey Erkentnisstücken nun ein Erkentnis zu machen wird noch eine Handlung erfordert: Das Mannigfaltige in der Anschauug gegebene der synthetischen Einheit des Bewusstseyns, die der Begrif ausdrückt, gemäs, zusammenzusetzen. Da nun Zusammensetzung *nicht* durch das Object oder die Vorstellung desselben in der Anschauung nicht gegeben sondern nur gemacht seyn kan so beruht sie auf der reinen Spontaneität des Verstandes in Begriffen von Objecten überhaupt (der Zusammen-

setzung des Mannigfaltigen gegebenen). Weil aber auch Begriffe, denen gar kein Object correspondirend gegeben werden könnte, mithin ohne alles Object nicht einmal Begriffe seyn würden *weil sie* (Gedanken durch die ich gar nichts denke) so muss eben so wohl a priori ein Mannigfaltiges *welches für* jene Begriffe a priori *gleichfalls* gegeben sein *dessen* und zwar, weil es a priori gegeben ist, in einer Anschauung (ohne Ding als Gegenstand) d. i. in der blossen Form der Anschauung, die blos subjectiv ist (Raum und Zeit) mithin der blos sinnlichen Anschauung, deren Synthesis durch die Einbildungskraft unter der Regel *welch* der synthetischen Einheit des Bewusstseyns, welche der Begrif enthält, gemäs; da dann die Regel auf Wahrnehmungen (in denen Dinge den Sinnen durch Empfindung gegeben werden) angewandt, die des Schematismus der Verstandesbegriffe ist.

Ich beschliesse hiemit meinen in Eile abgefassten Entwurf und bitte Sich durch meine Zögerung, die durch zufällige Hindernisse verursacht worden, nicht abhalten zu lassen Ihre Gedanken mir, bey jeder Veranlassung durch Schwierigkeiten, zu eröfnen und bin mit der vorzüglichsten Hochachtung[23])

Der Ihrige

Königsberg[24]) I. Kant

d 20. Jan: 1792.

N. S. Innliegenden Brief bitte doch so fort auf die Post zu geben.

Der folgende Brief Becks v. 31. Mai 1792 gestattet, weiter zu verfolgen, wie Becks Standpunkt aus dem gewissenhaften Streben allmälig erwuchs, die Vernunftkritik zu interpretiren. Er suchte zunächst Begriffsbestimmungen, welche von den Voraussetzungen frei sind, wie sie die Sprache der Vernunftkritik in ihrem Anfang dogmatisch machen.

Die Kritik nennt die Anschauung eine Vorstellung, die sich unmittelbar auf ein Objekt bezieht. Da nun aber erst durch die

---

23) Die letzten durch das Siegel zerstörten Buchstaben sind ergänzt.

24) Die ersten durch das Siegel zerstörten Buchstaben sind ergänzt.

Anwendung der Kategorien auf die Anschauung der objektive Charakter derselben entsteht, sonach erst in der transscendentalen Logik die objektive Vorstellung auftreten kann, so muss eine Definition der Anschauung, welche dies Merkmal der Beziehung derselben auf das Objekt entbehrlich macht, aufgesucht werden. So hatte Beck schon im Brief v. 20. Jan. 1792 geschlossen. Er bestimmt nun also die dort entworfene Definition genauer und hier redet der Mathematiker, welcher an der Raumanschauung naturgemäss die im Denken bestimmbaren Elemente bevorzugt. „Die Anschauung ist eine durchgängig bestimmte Vorstellung in Ansehung des Mannichfaltigen.“ Mathematik ist ihm eine „Wissenschaft durch Construktion der Begriffe“. Und zwar werden die Theile des Mannigfaltigen durch die Identität des Bewusstseins verbunden.

Wie nun hier Beck Sinnlichkeit und Verstand in ihrem lebendigen Zusammenhang zu erfassen strebt, so beginnt er auch schon von dieser Leistung die der Urtheilskraft zu trennen, welche die Unterordnung der Anschauung vermittelst des Schema unter die Kategorie und so die Entstehung der objektiven Einheit des Gegenstandes bewirkt. So sagt er bereits in dem früheren Brief: „diese Einheit“ (des Mannichfaltigen im Bewusstsein) „erhält nun in meinen Augen den Charakter der objektiven Einheit, wenn die Vorstellung selbst unter die Kategorie subsumirt wird“. Und nun erklärt er genauer: „die empirische Anschauung erhält nur dadurch Objektivität, dass sie unter die Schemata der Kategorien subsumirt wird.“ Diese Einsicht löse „die Frage, wie es zugehe, dass die Gegenstände sich nach jenen synthetischen Sätzen a priori richten müssen“. So ist der Grundsatz, dass allen Erscheinungen etwas Beharrliches zu Grunde liegt, darum gültig, weil der Gegenstand erst durch diese Anwendung des Schema der Substanzialität auf die empirische Anschauung entsteht, also auch in abstracto dieser synthetischen Verknüpfung nach Substanz und Accidenz im nachträglichen Urtheil unterworfen werden kann. Sonach ist die „Handlung der objektiven Beziehung“, durch welche empirische Anschauung zur objektiven Einheit eines Gegenstandes erhoben und so der Gegenstand erzeugt wird, ein Ur-

theilen, eine Leistung der Urtheilskraft, sofern hier die empirische Anschauung vermittelst des Schema durch die Kategorien bestimmt wird, aber natürlich ist dies Urtheilen unterschieden von dem, durch welches nachher analytisch (im discursiven Denken) das Objekt der Kategorie subsumirt wird.

Hier, in diesem Unterschiede zwischen Synthesis in der Anschauung und objektiver Beziehung oder Bestimmung der empirischen Anschauung vermittelst der Kategorien liegt bei Beck der Ausgangspunkt des von ihm angestrebten tieferen Verständnisses vom ursprünglichen Vorstellen, in welchem der Gegenstand entsteht.

Man wird zunächst bemerken, wie Kants Antworten, mühsam demselben abgerungen, Beck nichts nutzen können, weil sie sich gar nicht in seinen Gedankengang versetzen, dann aber, wie Beck in der eingeschlagenen Richtung weitergeht.

Kant an Beck (5).

Es ist, hochgeschätzter Freund! ganz gewis nicht Gringschätzung Ihrer mir vorgelegten Fragen gewesen, was mich gehindert hat Ihren letzten Brief zu beantworten, sondern es waren andere Arbeiten, auf die ich mich damals eingelassen hatte und mein Alter, welches mir es jetzt nothwendig macht mein Nachdenken über eine Materie, mit der ich mich beschäftige, durch nichts Fremdartiges zu unterbrechen, indem ich sonst den Faden, den ich verlassen hatte, nicht wohl wieder auffinden kan. — Der Unterschied zwischen *der Verbindung* der Verbindung der Vorstellungen in einem Begrif und der in einem Urtheil z. B. der schwarze Mensch uud der Mensch ist schwarz, (mit andern Worten: der Mensch der schwarz ist und und der Mensch ist schwarz) liegt meiner Meynung nach darinn, dass im ersteren ein Begrif als bestimmt im zweyten die Handlung meines Bestimmens dieses Begrifs gedacht wird. Daher haben Sie ganz recht zu sagen, dass in dem zusammengesetzten Begrif die Einheit des Bewustseyns, als subjectiv gegeben, in der Zusammensetzung der Begriffe aber die Einheit des Bewustseyns, als objectiv gemacht, d. i. im ersteren der Mensch blos als schwarz gedacht (problematisch vorgestellt) im zweyten

als ein solcher erkannt werden solle. Daher die Frage, ob ich sagen kan: der schwarze Mensch (der schwarz ist zu einer Zeit) ist weis (d. i. er ist weiss, ausgebleicht, zu einer anderen Zeit) ohne mir zu wiedersprechen? Ich antworte Nein; weil ich *weil* in diesem Urtheile den Begrif des Schwarzen in den Begrif des Nichtschwarzen mit herüber bringe, indem das Subject durch den ersteren als bestimmt gedacht wird, mithin, da es beydes zugleich seyn würde, sich unvermeidlich wiederspräche. Dagegen werde ich von eben demselben Menschen sagen können er ist schwarz und auch eben dieser Mensch ist nicht schwarz (nämlich zu einer anderen Zeit, wenn er ausgebleicht ist) weil in beyden Urtheilen nur die Handlung des Bestimmens, welches hier von Erfahrungsbedingungen und der Zeit abhängt, angezeigt wird. In meiner Crit: d. r. V. werden Sie da, wo vom Satz des Wiederspruchs geredet wird, hievon auch etwas antreffen.

Was Sie von Ihrer Definition der Anschauung: sie sey eine durchgängig bestimmte Vorstellung in Ansehung eines gegebenen Mannigfaltigen, sagen, dagegen hätte ich nichts weiter zu erinnern, als: dass die durchgängige Bestimmung hier objectiv und nicht als im Subject befindlich verstanden werden müsse (weil wir alle Bestimmungen des Gegenstandes einer empirischen Anschauug unmöglich kennen können), da dann die Definition doch nicht mehr seyn würde als: sie ist die Vorstellung des Einzelnen gegebenen. Da uns nun kein Zusammengesetztes als ein solches gegeben werden kan, sondern wir die Zusammensetzung des mannigfaltigen Gegebenen immer selbst machen müssen, gleichwohl aber die Zusammensetzung als dem Objecte gemäs nicht willkührlich seyn kan mithin wenn gleich nicht das Zusammengesetzte doch die Form *desselben*, nach der das mannigfaltige Gegebene allein zusammengesetzt werden kan, a priori gegeben seyn muss: so ist diese das blos Subjective (Sinnliche) der Anschauung, welches zwar a priori, aber nicht gedacht (den nur die Zusammensetzung als Handlung ist ein Product des Denkens) sondern in uns gegeben seyn muss (Raum und Zeit) mithin eine einzelne Vorstellung und nicht Begrif (repraesentatio communis) seyn muss. — Mir scheint es rathsam sich nicht lange bey der allersubtilsten

Zergliederung der Elementarvorstellungen aufzuhalten; weil der Fortgang der Abhandlung durch ihren Gebrauch sie hinreichend aufklärt.

Was die Frage betrift: Kan es nicht Handlungen geben, bey denen eine Naturordnung nicht bestehen kan und die doch das *Natur* Sittengesetz vorschreibt, so antworte ich, allerdings! namlich eine bestimmte Naturordnung z. B. die der gegenwärtigen Welt z. B. *wenn* ein*em* Hofmann muss es als Pflicht erkennen jederzeit warhaft zu seyn, ob er gleich alsdann nicht lange Hofmann bleiben wird. Aber es ist in jenem Typus nur die Form einer Naturordnung überhaupt d. i. der Zusammenhang der Handlungen als Begebenheiten nach sittlichen Gesetzen gleich als Naturgesetzen blos ihrer Allgemeinheit nach; denn dieses geht die besondere Gesetze irgend einer Natur garnicht an.

Doch ich muss schliessen. — Die Ubersendung Ihres Manuscripts wird mir angenehm seyn. Ich werde es für mich und auch in Gemeinschaft mit H. Hofpr. Schultz durch gehen. — Hrn. Prof. Jacob bitte ich für die Uebersendung, imgleichen die mir erzeigte Ehre seiner Zuschrift gar sehr zu dancken; imgleichen dem Hrn. Mag. Hoffbauer, der mir seine Analytik zugeschickt hat, dafür zu danken und beyden zu sagen, ich würde nächstens ihre Briefe zu beantworten die Ehre haben — Leben sie übrigens recht glücklich — und ich verbleibe

Der Ihrige
J Kant

Königsberg
d 3 July 1792

Diesen Brief Kants vom 3. Juli 1792 beantwortet Beck am 8. September. Er sendet nun an Kant das Manuscript seines Auszugs aus der Kritik der reinen Vernunft, das bis zur transscendentalen Dialektik reicht. Er wünscht dringend, dass Kant die Darstellung der transscendentalen Deduktion der Kategorien und die der Grundsätze durchlese. Lag hier doch für Beck übereinstimmend mit unserer heutigen Ansicht der Schwerpunkt des Kantschen Werkes. Durch ein Versehen sendet Kant das Manuscript früher als nothwendig, 15. November, zurück, dann aber folgenden Tages

liest er Becks Brief nach und ist nun bereit, den Abschnitt nachträglich, wenn ihm eine Abschrift gesandt wird, durchzusehen.

Kant an Beck (6).

Königsberg d 16 Octobr. 1792

Hochgeschätzter Freund

Ich habe vorgestern d 15 Oct Ihr Mscrpt in grau Papier eingepackt, besiegelt und A. M. B. signirt auf die fahrende Post zur retour gegeben, aber, wie ich jetzt sehe, zu eilig; indem ich durch einen Erinnerungsfehler statt des Novembers, vor dessen Ablauf Sie Ihre Handschrift zurück erwarteten, mir das Ende Octobris, als den gesetzten termin, vorstellte und, bey der schnell gefassten Entschliessung den eben nahe bevorstehenden Abgang der Post nicht zu verfehlen, es unterliess, Ihren Brief nochmals darüber nachzusehen, und, da ich im Durchsehen der ersten Bogen nichts Erhebliches anzumerken fand, Ihre Deduction der Categorien und Grunsätze ihrem Schicksal in gutem Vertrauen überliess.

Dieser Fehler kan indessen, wenn Sie es nöthig finden, doch dadurch eingebracht werden: dass Sie diejenige Blätter, worauf jene befindlich in der Eile abschreiben lassen, sie mir durch die reitende Post eilig (versteht sich unfrankirt) überschicken und so noch vor Ablauf der Zeit die Antwort von mir zurück erhalten. — Meinem Urtheile nach kommt alles darauf an: dass da im empirischen Begriffe des Zusammengesetzten die Zusammensetzung nicht vermittelst der blossen Anschauung und deren Apprehension sondern nur durch die selbstthätige Verbindung des Mannigfaltigen in der Anschauung gegeben und zwar in ein Bewustseyn überhaupt (das nicht wiederum empirisch ist) vorgestellt werden kan, diese Verbindung und die Function derselben unter Regeln a priori im Gemüthe stehen müssen, welche das reine Denken eines Objects überhaupt (den reinen Verstandesbegrif) ausmachen unter welchem die Apprehension des Mannigfaltigen stehen muss, so fern es eine Anschauung ausmacht, und auch die Bedingung aller möglichen Erfahrungserkentnis vom Zusammengesetzten (oder zu ihm gehörigen) ausmacht[25]), die durch jene Grundsätze

[25]) Am Rande: d. i. darin eine Synthesis ist)

ausgesagt wird. Nach dem gemeinen Begriffe kommt die Vorstellung des Zusammengesetzten als solchen mit unter den Vorstellungen des Manngfaltigen welches apprehendirt wird, als gegeben vor und sie gehört so nach nicht, wie es doch seyn muss ganzlich zur Spontaneität u. s. w.

Was Ihre Einsicht in die Wichtigkeit der physischen Frage: von dem Unterschiede der Dichtigkeit der Materien betrift, den man sich muss denken können, wenn man gleich alle leere Zwischenräume, als Erklärungsgründe derselben, verbannt, so freut sie mich recht sehr; denn die wenigsten scheinen auch nur die Frage einmal recht zu verstehen. Ich würde die Art der Auflösung dieser Aufgabe wohl darinn setzen: dass die Anziehung (die allgemeine, Newtonische,) ursprünglich in aller Materie gleich sey und nur die Abstossung verschiedenen verschieden sey und so den specifischen Unterschied der Dichtigkeit derselben ausmache. Aber das führt doch gewissermaassen auf einen Cirkel aus dem ich nicht herauskommen kan und darüber ich mich noch selbst besser zu verstehen suchen muss. Ihre Auflösungsart wird Ihnen auch nicht gnug thun; wenn sie Folgendes in Betrachtung zu ziehen belieben wollen. — Sie sagen nämlich: Die Würkung eines kleinen Korpers *auf* der Erde auf die ganze Erde ist unendlich klein, gegen die, welche die Erde durch ihre Anziehung auf ihn ausübt. Es sollte heissen gegen, die welche dieser kleine Körper gegen einen anderen ihm gleichen (oder kleineren) ausübt; denn, so fern er die ganze Erde zieht, wird er durch dieser ihren Wiederstand eine Bewegung (Geschwindigkeit) erhalten, die gerade derjenigen gleich ist, welche die Anziehung der Erde ihm allein *er* ertheilen kan: so, dass die Geschwindigkeit desselben doppelt so gros ist, als diejenige, welche eben der Korper erhalten würde, wenn er selbst gar keine Anziehungskraft hätte, die Erde aber durch den Wiederstand dieses Körpers, den sie zieht, eben so eine doppelt so grosse Geschwindigkeit, als sie, wenn sie selbst keine Anziehungskraft hätte, von *dem* jenem Körper allein würde bekommen haben. — Vielleicht verstehe ich aber auch Ihre Erklärungsart nicht völlig und würde mir darüber nähere Erläuterung recht lieb seyn.

Könnten Sie übrigens Ihren Auszug so abkürzen, ohne doch der Vollständigkeit Abbruch zu thun, dass ihr Buch zur Grundlage für Vorlesungen dienen könnte, so würden Sie dem Verleger und hiedurch auch Sich selbst viel Vortheil verschaffen; vornehmlich, da die Crit. d. pract. Vernuft mit dabey ist. Aber ich besorge die transc. Dialectik wird ziemlich Raum einnehmen. Doch überlasse ich dieses insgesammt Ihrem Gutdünken und bin mit wahrer Freundschaft und Hochachtung

Ihr

Koenigsberg ergebenster Diener
d 16 Octobr J Kant
1792

Beck, nachdem er Kants Brief vom 16. Oktober und das Manuscript zurückerhalten, lässt die Blätter abschreiben und sendet sie mit dem Brief vom 10. November 1792 an Kant. Der nachfolgende Brief Kants enthält dann kleine Berichtigungen zu diesen Blättern. — Beck fügt eine Nachricht für Kant bei. Garve war vor Kurzem in Halle; Eberhard hatte mit ihm über die kritische Philosophie Gespräche und Garve gestand in diesen Eberhard zu, dass der Idealismus Kants und der Berkeley's „ganz einerlei seien". Sowohl Beck als Kant finden das unfasslich. — Nun zuerst schreibt auch in dem jetzt folgenden Briefe Kant von der Einleitung in die Kritik der Urtheilskraft, die er an Beck senden will.

Kant an Beck (7).

Da Sie mir, würdiger Mann, in ihrem Briefe vom 10ten November einen Aufschub von 4 Wochen bis zu meiner Antwort gelassen haben, welchen dieser Brief nur um wenig Tage übersteigen wird, so glaube ich beygehende kleine Anmerkungen werden nicht zu späth anlangen. — Hiebey muss ich vorläufig erinnern: dass, da ich nicht annehmen kann, dass in der mir zugeschickten Abschrift die Seiten und Zeilen mit Ihrer in Händen habenden eben correspondiren werden, Sie, wenn Sie die Seite der Abschrift, die ich citire, nach den Anfangsworten eines Perioden, die ich hier durch Häckchen „" bemerke, nur einmal aufgefunden haben, Sie, wegen der Gleichförmigkeit der Abschrift, die correspondirende Seiten in Ihrem

Manuscript wohl auffinden werden. — Denn das mir zugeschickte mit der fahrenden Post an Sie zurück zu senden würde die Antwort an Sie gar zu sehr verweilen, sie aber mit der reitenden Post abzusenden ein wenig zu kostbar seyn: indem ihr letzter Brief mit dem Mscrpt mir gerade 2 Rthlr postporto gekostet hat, welche Kosten der Abschreiber leicht um 3/4 hätte vermindern können, wenn er nicht so dick Papier genommen und mehr compress geschrieben hätte.

Seite 5 heisst es von der Eintheilung: „Ist sie aber synthetisch, so muss sie nothwendig Trichotomie seyn". Dieses ist aber nicht unbedingt nothwendig, sondern nur, wenn die Eintheilung 1) *nach blossen* a priori, 2) nach Begriffen (nicht, wie in der Mathematik, durch Construction der Begriffe) geschehen soll. So kan man z. B. die reguläre Polyedra in fünferley Körper a priori eintheilen, indem man den Begrif des Polyedri in der Anschauug dargelegt. Aus dem blossen Begriffe desselben aber würde man nicht einmal die Möglichkeit eines solchen Körpers, viel weniger die mögliche Mannigfaltigkeit derselben ersehen.

S. — 7. Anstatt der Worte (wo von der Wechselwirkung der Substanzen und deren Analogie der wechselseitigen Bestimmung der Begriffe in disjunctiven Urtheilen mit jener geredet wird) „Jene hängen zusammen indem sie": Jene machen ein Ganzes aus mit Ausschliessung mehrerer Theile *indessen* ausser demselben; im disjunctiven Urtheil u. s. w.

S. — 8. Statt der Worte am Ende des Absatzes „das Ich denke muss alle Vorstellungen in der Synthesis derselben begleiten" begleiten können.

S. — 17. Statt der Worte „Ein Verstand, dessen reines Ich denke Ein Verstand dessen reines Ich bin u. s. w. (denn sonst würde es ein Wiederspruch seyn zu sagen dass sein reines Denken ein Anschauen seyn würde).

Sie sehen, l. Fr. dass meine Erinnerungen nur von geringer Erheblichkeit seyn; übrigens ist Ihre Vorstellung der Deduction richtig. Erläuterungen durch Beyspiele würden manchem Leser zwar das Verständnis erleichtert haben; allein auf die Erspahrung des Raums musste auch gesehen werden.

Hrn. Eberhards und Garven Meynung von der Identität des Berkleyschen Idealisms mit dem critischen, den ich besser das Princip der Idealität des Raumes und der Zeit nennen könnte, verdient nicht die mindeste Aufmerksamkeit: denn ich rede von der Idealität in Ansehung der Form der Vorstellung: jene aber machen daraus Idealität derselben in Ansehung der Materie d. i. des Objects und seiner Existenz selber. — Unter dem angenommenen Nahmen Anesidemus aber hat jemand einen noch weiter gehenden Scepticism vorgetragen: nämlich dass wir gar nicht wissen können ob überhaupt unserer Vorstellung irgend etwas Anderes (als Object) correspondire, welches etwa so viel sagen möchte, als: Ob eine Vorstellung wohl Vorstellung sey (Etwas vorstelle). Denn Vorstellung bedeutet eine Bestimmung in uns, die wir auf etwas Anderes beziehen (dessen Stelle sie gleichsam in uns vertritt).

Was Ihren Versuch betrifft den Unterschied der Dichtigkeiten (wenn man sich dieses Ausdrucks bedienen kan) an zweyen Körpern, die doch beyde ihren Raum ganz erfüllen, sich verständlich zu machen, so muss das moment der acceleration aller Körper auf der Erde hiebey, meiner Meynung nach, unter sich doch als gleich angenommen werden, so: dass kein Unterschied derselben, wie zwischen dx und dy, angetroffen wird, wie ich in meinen vorigen Briefe angemerkt habe und die Quantität der Bewegung des einen, *gegen* mit der des andern verglichen, (d. i. die Masse derselben) doch als ungleich können vorgestellt werden, wenn diese Aufgabe gelöset werden soll; so dass man sich so zu sagen die Masse unter demselben volumen nicht durch die Menge der Theile sondern durch den Grad *der* specifisch verschiedenen Theile, womit sie, bey eben derselben Geschwindigkeit ihrer Bewegung, doch eine verschiedene Grösse derselben haben könne, denken könne. Denn, wenn es auf die Menge ankäme, so müssten alle ursprünglich als gleichartig, folglich in ihrer Zusammensetzung unter einerley Volumen nur durch die leere Zwischenräume unterschieden gedacht werden (quod est contra hypothesin). — Ich werde Ihnen gegen Ende dieses Winters meine Versuche, die ich hierüber *bey* wärend der Abfassung meiner Metaph: Anf: Grüde der N. W. anstellete,

die ich aber verwarf, mittheilen, ehe Sie an die Epitomirung derselben gehen. — Zum Behuf Ihres kümftigen Auszugs aus der Critik der U. Kr. werde Ihnen nächstens ein Pack des Manuscripts von meiner ehedem abgefassten Einleitung in dieselbe, die ich aber blos wegen ihrer für den Text unproportionirten Weitläuftigkeit verwarf, die mir aber noch Manches zur vollständigeren Einsicht des Begrifs einer Zweckmässigkeit der Natur beytragendes zu enthalten scheint, mit der fahrenden Post zu beliebigem Gebrauche zuschicken. — Zum Behuf dieser Ihrer Arbeit wollte ich auch rathen Snells, noch mehr aber Spaziers Abhandlungen, *über* oder Commentarien über dieses Buch in Ueberlegung zu ziehen.

Den Titel, den Sie Ihrem Buche zu geben denken: Erläuternder Auszug aus den crit: Schrifte des K. Erster Band, der die Crit. der specul: und pract: Vernuft enthält, billige ich vollkommen.

Uebrigens wünsche Ihnen zu dieser, so wie zu allen ihren Unternehmungen, den besten Erfolg und bin mit Hochachtung und Ergebenheit

Der Ihrige

Koenigsberg J Kant

d 4ten Dec: 1792

Auf Kants Brief vom 4. Dez. 1792 antwortet Beck 30. April 1793. Der erste Band des Auszugs, welcher die zwei Vernunftkritiken umfasste, war nun abgeschlossen. Beck empfand dankbar, dass diese Arbeit seine äusseren Umstände verbessert und ihm Einsicht und gegründete Ueberzeugung in Bezug auf die kritische Philosophie verschafft habe. „Diese Philosophie ist mein grösstes Gut und in der gegenwärtigen Beschäftigung mit ihr erkenne ich mehr als jemals die wichtige Wohlthat, die Ihre Bearbeitungen der Menschheit erweisen, und preise mich glücklich, weil ich in dieser Epoche und in Umständen lebe, da ich daran Antheil nehmen kann.“ Wenn er damals schon die stylistischen Fehler seiner Arbeit lebhaft empfand und mit den Eigenthümlichkeiten des Mathematikers entschuldigte, so hat er den tiefer liegenden Mangel ein Jahr später, in der Vorrede zu seinem Auszug aus der Kritik

der Urtheilskraft, folgendermassen ausgesprochen. Da die Kritik erst allmälig in dem Kapitel über die transscendentale Deduction den Standpunkt der Transscendentalphilosophie erreichte, er aber als Epitomator ihrem Gange folgte, so habe er dieser Philosophie nicht die volle Deutlichkeit der Darstellung gegeben, deren sie nach seiner Ansicht fähig war.

Schon im Frühling 1796 ist Beck dann mitten in der Darstellung der Kritik der Urtheilskraft. Er hatte, belehrt durch die Fehler des ersten Bandes, diese mehrmals durchgelesen und durchgedacht ehe er die Feder ansetzte und konnte nun Kant schon den Anfang zur Prüfung senden. „Sie erlauben mir aber wohl, Sie an das Versprechen zu erinnern, das Sie mir in Ihrem letzten Briefe thaten, mir zur Benutzung ein paar Manuscripte zuzuschicken, eins welches die Kritik der Urtheilskraft und ein Anderes, welches die Metaphysik der Natur angeht.“ Hierauf erfolgt die Uebersendung der Einleitung in die Kritik der Urtheilskraft in einem Briefe, bei dessen Abschrift folgende eigenhändige letztwillige Notiz Becks lag.

Erklärung Becks.

P. M.

Ich habe diese in diesem Convolut eingeschlossene Briefe von Kant meinem Freunde dem Prof. Francke zugesagt, dass sie nach meinem Tode ihm von den Meinigen gegeben werden sollen. Nun ist aber jetzt hier ein Engländer, Herr Semple, der mich bittet, ihm einen dieser Briefe zu schenken. Ich werde seinen Wunsch erfüllen. Da aber der Brief, den ich ihm schenken will, gerade das mir von Kant geschenkte Manuscript einer Einleitung zu seiner Critik der Urtheilskraft betrift, die er ihrer Weitläuftigkeit wegen, seinem Werke nicht vorsetzte, und ich dieses Manuscript schon dem Professor Francke geschenkt habe, so sehe ich mich genöthigt, diesen Brief ehe ich ihn weggebe, abzuschreiben, damit meinem Freunde, an jener Gabe nichts fehle. Er lautet:

Kant an Beck (8).

Königsberg den 18. Aug.
1793.

„Ich übersende Ihnen, werthester Mann! hiemit, meinem Ver-

sprechen gemäss, die vordem zur Vorrede für die Critik der U. Kr. bestimmte, nachher aber, ihrer Weitläuftigkeit wegen, verworfene Abhandlung, um nach Ihrem Gutbefinden, Eines oder das Andere daraus, für Ihren concentrirten Auszug aus jenem Buche zu benutzen — zusammt dem mir durch Herrn Hofprediger Schultz zugestelltem Probestück desselben.

Das Wesentliche jener Vorrede (welches etwa bis zur Hälfte des Mspts. reichen möchte) geht auf die besondere und seltsame Voraussetzung unserer Vernunft; dass die Natur in der Mannigfaltigkeit ihrer Producte eine Accomodation zu den Schranken unserer Urtheilskraft, durch Einfalt und spätere Einheit ihrer Gesetze und Darstellung der unendlichen Verschiedenheit ihrer Arten (species), nach einem gewissen Gesetz der Stetigkeit, welches uns die Verknüpfung derselben, unter wenig Gattungsbegriffe, möglich macht, gleichsam willkührlich und als Zweck für unsere Fassungskraft beliebt habe, nicht weil wir diese Zweckmässigkeit, als an sich nothwendig erkennen, sondern ihrer bedürftig, und so auch a priori anzunehmen und zu gebrauchen berechtigt sind, so weit wir damit auslangen können. — Mich werden Sie freundschaftlich entschuldigen, wenn ich bey meinem Alter und manchen sich durchkreuzenden vielen Beschäftigungen, auf das mir mitgetheilte Probestück, die Aufmerksamkeit nicht habe wenden können, die nöthig gewesen wäre, um ein gegründetes Urtheil darüber zu fällen. Ich kann aber hierüber Ihrem eigenen Prüfungsgeiste schon vertrauen. — Uebrigens verbleibe ich in allen Fällen, wo ich Ihren guten Wünschen mein ganzes Vermögen leihen kann,

Ihr dienstwilligster

J. Kant“

Mit diesem Briefe endigt die Sammlung der Briefe Kants an Beck, die wir mitteilen. Acht weitere Briefe Becks an Kant und ein kleiner Brief Kants vom 19. November 1796 sind dann noch in Reickes Druck enthalten. Wir verfolgen an diesem Leitfaden die weitere Geschichte des Verhältnisses, die interessante Beziehung Becks mit Fichte tritt dann hinzu.

Der weitere Verlauf des Verhältnisses von Beck zu Kant und sein Verhältniss zu Fichte.

Am 24. August 1793 schreibt Beck an Kant voll Begeisterung über das Licht, welches ihm nun das Studium der Kritik der Urteilskraft auf die Transscendentalphilosophie geworfen hat. „Ich habe seit der Zeit, da ich Ihren mündlichen Vortrag anhörte, sehr viel Vertrauen zu Ihnen gehabt, aber ich gestehe auch, dass bei den Schwierigkeiten die mich lange gedrückt haben, dieses Vertrauen öfters zwischen dem zu Ihnen, und dem zu mir selbst gewankt hat.“ Kant hat ihn mit sich selbst bekannt gemacht. So hat ihm diese Philosophie gewährt, was einem vernünftigen Wesen das höchste Gut sein muss. Beinahe ein Jahr nach diesem Brief, am 17. Juni 1794[26]), wie sich nun seine Darstellung der Kritik der Urteilskraft und der Anfangsgründe der Naturwissenschaft im zweiten Bande dem Schlusse nähert, legt er seinem Lehrer den Plan der neuen Schrift vor, in welcher er seinen an der Interpretation der drei Kritiken erworbenen Standpunkt selbstständig entwickeln will; die Trennung bereitet sich vor.

Wir haben zwei Zeugnisse, wie sich ihm damals im Frühjahr und Sommer 1794 sein Standpunkt darstellte: die Vorrede zum zweiten Bande des Auszugs vom 3. April 1794 und die Briefe an Kant vom 17. Juni und 16. September desselben Jahres. Wir fassen das zusammen.

Erster Satz. Ziel und Leistung der Transscendentalphilosophie besteht im Selbstverständniss.

Zweiter Satz. Dieses ist bei Kant vielfach noch in der Form der Begriffsphilosophie, es sind aber die hinter den Begriffen liegenden Handlungen überall aufzusuchen. So ist die Verstandeshandlung, welche sich in der Kategorie der Grösse darstellt, eins mit dem reinen Anschauen von Raum und Zeit. Und die Geometrie hat es, wie Klügel u. A. von Leibniz bedingte Mathematiker richtig annehmen, mit Formen der Grössen zu thun[27]). Auch die Denkgesetze dürfen nicht als ein Ursprüngliches betrachtet werden.

---

[26]) Die Briefe 11. und 12 sind bei Reicke verstellt.

[27]) Reicke Briefwechsel S. 31.

Dritter Satz. Die Methode der Darstellung, die in der Vernunftkritik vorliegt, muss umgekehrt werden. Wenn diese allmälig aufsteigt zur transscendentalen Einheit der Apperception, in welcher das Mannigfaltige der Anschauung zum Begriff des Objekts vereinigt wird, so hat die neue Darstellung vielmehr von diesem Vorgang auszugehen und ihn zu analysiren. „Sie führen Ihren Leser in Ihrer Kritik der reinen Vernunft, allmählig, zu dem höchsten Punkt der Transcendentalphilosopie, nämlich zu der synthetischen Einheit. Sie leiten nämlich seine Aufmerksamkeit zuerst auf das Bewusstseyn eines Gegebenen, machen ihn nun auf Begriffe, wodurch etwas gedacht wird, aufmerksam, stellen die Categorien anfänglich auch als Begriffe in der gewöhnlichen Bedeutung vor, und bringen zuletzt Ihren Leser zu der Einsicht, dass diese Categorie eigentlich die Handlung des Verstandes ist, dadurch er sich ursprünglich den Begriff von einem Objekt macht, und das: ich denke ein Objekt erzeugt[28])“. Aber erst auf dem so erreichten Standpunkt der synthetischen Einheit der Apperception kann die Natur des synthetischen und analytischen, des a priorischen und a posteriorischen Urteils aufgeklärt, die Möglichkeit der Erfahrung eingesehen und die Streitfrage entschieden werden, ob das was uns zur Dingvorstellung afficirt als Ding an sich, oder als Erscheinung zu denken sei. Also: der Gang der Vernunftkritik muss umgewandt werden.

Vierter Satz. Auf diesem Standpunkt löst sich die Selbsttäuschung der Vernunft auf, welche im Erkennen eine Verbindung der Vorstellung mit ihrem Gegenstande aufsucht, und diese Verbindung entweder dogmatisch behauptet, oder skeptisch aufhebt. Die Frage des Skeptikers: was verbindet meine Vorstellung des Gegenstandes mit diesem? ist für den dogmatischen Philosophen unüberwindlich. Der kritische dagegen durchschaut, dass alle Erkenntniss das Objekt nachträglich in abstracto denselben Verstandeshandlungen unterordnet, welche dasselbe im ursprünglichen Vorstellen erzeugt haben, und dass hierin der Rechtsgrund für alle Constructionen der Erfahrung durch Begriffe gelegen ist.

---

[28]) Reicke Briefwechsel S. 53ff.

Fünfter Satz. So beginnt der Transscendentalphilosoph mit einem Postulat wie der Geometer. Dieser hebt mit der Forderung an sich den Raum vorzustellen. Der Transscendentalphilosoph verlangt von seinem Leser, dass er das ursprüngliche Vorstellen in sich erzeuge, in welchem durch die Einheit des Bewusstseins vermittelst der Beilegung der Categorien das Objekt hervorgebracht wird. Der Satz des Widerspruchs: kein Gegenstand kann durch widersprechende Bedingungen vorgestellt werden, setzt den anderen Satz voraus: jeder Gegenstand muss durch Beilegung gewisser Bestimmungen vorgestellt werden. Durch solche Beilegung wird sonach das Postulat des ursprünglichen Vorstellens erfüllt.

Sechster Satz. So geht die ursprüngliche Beilegung, in welcher der Gegenstand entsteht, der abgeleiteten regelmässig voraus, in der durch Merkmale dieser Gegenstand, vermittelst des Urtheils, gedacht wird, ja jene ermöglicht erst diese. Sonach muss jede abgeleitete Beilegung auf eine ursprüngliche, auf Thatsachen (des Bewusstseins) zurückgeführt werden. In Kants Worten: jeder Analysis geht eine Synthesis voraus. Und wie nun Kant weiter die Leistungen des Verstandes und die der Urtheilskraft, die Synthesis in den Categorien und den Schematismus derselben unterscheidet, so hat Beck diese ursprüngliche Beilegung als die Synthesis nach den Categorien unterschieden von einer ursprünglichen Anerkennung, nämlich dem Schematismus derselben. Doch findet sich diese Unterscheidung in der Darstellung der Vorrede vom 3. April 1794 und des Briefes vom 17. Juni noch nicht, sondern tritt uns zuerst in dem Brief vom 16. September entgegen.

Ein Fall von sehr grossem Interesse. Der Entwurf Becks, den diese vom 3. April 1794 datierte Vorrede mitteilt, entstand aus dem Streben, die Transscendentalphilosophie Kants aufzuklären und von Widersprüchen zu befreien. In demselben April 1794 beschloss Fichte den Vortrag der Wissenschaftslehre vor den Züricher Freunden; er siedelte nach Jena über und veröffentlichte sein Programm: „Begriff der Wissenschaftslehre“. Sein Entwurf war aus demselben Streben entstanden, die Transscendentalphilosophie Kants klar, folgerichtig und widerspruchsfrei zu machen, und er war mit dem Becks in auffallender Uebereinstimmung. Die gänzliche Unab-

hängigkeit beider Männer von einander innerhalb der dargelegten Grundzüge leuchtet ein.

Ist aber Beck von Fichte ebenso unabhängig in allen weiteren Ausführungen seiner Standpunktslehre von 1796? Bevor wir diese Frage zu beantworten suchen, werfen wir einen Blick auf das Verhalten Kants zu Beck.

Kant alterte ungewöhnlich früh. Nach der systematischen Verfassung seines Geistes grenzte er voneinander Vermögen ab, innerhalb deren er Regeln des inneren Wirkens und Formen des Verhaltens annahm; er liess diese Vermögen maschinenartig, gleichsam in festen räumlichen Abständen und von da ineinander greifend zusammenwirken. Der Fluss seiner Gedanken erstarrte ungewöhnlich früh in solcher abgezirkelten Anordnung von Begriffen. Den Scrupeln Becks hatte er nur die eigenen geschlossenen Sätze gegenübergestellt. Nie hatte er den Werdenden zu verstehen gesucht, wie hätte er vermocht ihn zu leiten! Seitdem nun aber in Beck ein selbstständiger Standpunkt sich geltend machte, schwieg Kant sich völlig aus. Der letzte Brief, den wir mitteilen konnten, war vom 18. August 1793. Dann ist erst vom 19. Nov. 1796 eine flüchtige Zeile Kants da. Beck empfand das. Als er Kant Juni 1794 den Plan des „einzig möglichen Standpunktes“ vorgelegt hatte, knüpfte er die Frage daran: „Was urtheilen Sie wohl davon? Ihr Alter drückt Sie und ich will Sie gar nicht bitten, mir hierauf zu antworten, obwohl ich gestehen muss, dass Ihre Briefe mir die kostbarsten Geschenke sind.“ Im nächsten Brief (Sept. 94) hatte er geschrieben: „meine Briefe mögen Ihnen vielleicht lästig sein.“ Noch förmlicher 17. Juni 95: „ich ergreife die Gelegenheit, einen Brief an Sie zu bestellen, weil ich mich versichert halte, dass Sie freundschaftlich gegen mich gesinnt sind.“ Dass Kant sich in dieser Zeit völlig ausschwieg[29]), bestätigen die Zeilen, in denen er 19. Nov. 1796 wieder anknüpft. „Sie haben mich mit verschiedenen Ihnen Ehre bringenden Schriften, zuletzt noch mit dem Grundrisse der crit. Phil. beschenkt und ich mache mir darüber Vorwürfe, die in ihren Briefen an mich gerichtete Anfragen, Entwürfe und Nachrichten, so angenehm sie mir

[29]) Dagegen beweist der Brief Kants 17. Nov. 1796. Verloren gegangen.

auch allemal waren, durch keine Antwort erwiedert zu haben. — Werfen Sie immer die Schuld auf die Unbehaglichkeit meines Alters, dessen übrigens sonst ziemliche Gesundheit doch nicht, wie bei einem Kaestner, durch körperliche Stärke unterstützt wird und mich, da ich immer beschäftigt seyn muss, durch seine Launen unaufhörlich abzubrechen und mit Beschäftigungen zu wechseln nöthigt."

Gerade in dieser Zeit festigte sich andererseits innerlich und äusserlich die Position Becks. Die ersten Jahre seines Aufenthalts in Halle waren: „von mancherlei Kümmernissen begleitet." „Jetzt wird derselbe von Tag zu Tag heiterer". „Fünf Jahre war er den Studirenden ein wahrer Obskurus." Jetzt erfreut er sich ihres Beifalls. Er hat sich von der Schule freimachen und seine Schulden abtragen können. Er hat viele und herzliche Freunde[30]). Das war schon ehe seine Hauptschrift von 1796 erschien. Die Vorrede derselben ist vom Aug. 1795 und sie trägt dann die Jahreszahl 1796. Mit ihr war nun seine Stellung in der philosophischen Welt entschieden.

Hierzu trug Fichte nicht wenig bei, zu welchem nunmehr Beck in ein ebenfalls recht zusammengesetztes Verhältniss trat. Nach dem Programm der Wissenschaftslehre war die breite, wenig geniessbare Grundlage der Wissenschaftslehre erschienen, deren Vorrede von der Ostermesse 1795 datirt ist, und dem Werke Becks folgte dann 1797 die schöne erste Einleitung in die Wissenschaftslehre. Wie stellen sich nun beide Männer zu einander? Beck besprach sofort in Jakobs Annalen, dem Organ der Kantianer (Febr. 1795) Fichtes Begriff sowie dessen Grundlage der Wissenschaftslehre[31]). Hier fertigte er Fichtes Aeusserungen über mathematische Gegenstände mit gebührendem Spotte ab. Doch zeigte er nicht das Talent, sich in den Mittelpunkt der Lehre desselben zu versetzen und ihn so wirklich zu kritisiren. „Wir glauben, so lautet sein derbes Schluss-

[30]) Reicke Briefwechsel S. 56.

[31]) Dass diese anonyme Recension Annalen Stück 16. 17. 18, sowie die Recension der Grundlage des Naturrechts Annalen 1796 S. 400—421 von Beck sei, erschliesse ich aus dem Styl und dem Inhalt derselben, zusammengenommen mit der nachher berührten Aeusserung Fichtes W. 1. 444 f.

urteil, jeden Leser der wie ein Mann denkt durch die bisherige Beurteilung und Darstellung der Fichteschen Einfälle von ihrem gänzlichen Unwerth überzeugt zu haben. Ein ungereimtes Märchen ist in Wahrheit etwas ganz leidlicheres, als eine überfeine Philosophie von dieser Art, weil in jenem die Ungereimheit selbst doch noch unterhalten kann, diese aber gar nichts zu denken verstattet"[32]. Die im zweiten Heft des Jahrgangs 1796 enthaltene Anzeige der Rechtslehre war massvoller. Becks Schrift war nun abgeschlossen und er empfand die Verwandschaft mit der eigenen Ansicht, wenn nach Fichte das Ich kein Vermögen ist, sondern Handlung, wenn es die Sinnenwelt ausser sich setzt und bestimmt[33]. Im Uebrigen stiess ihn auch dies Buch durchweg ab. Fichte seinerseits kannte Beck als den Verfasser der Recension, hob ihn aber dennoch in der ersten Einleitung 1797 aus allen Kantianern hervor. Kant war nach ihm bisher ein verschlossenes Buch, „abgerechnet einen neuerlich gegebenen Wink"[34]. Dass hier Becks Schrift gemeint sei, zeigt die nachfolgende ausführlichere Stelle, in welcher er „dem Manne, der sich aus der Verworrenheit des Zeitalters selbstständig zur Einsicht erhoben, dass die Kanntische Philosophie keinen Dogmatismus, sondern einen transscendentalen Idealismus lehre und dass nach ihr das Objekt weder ganz noch halb gegeben, sondern gemacht werde, öffentlich seine Hochachtung bezeugt und es von der Zeit erwartet, dass er sich noch höher erhebe"[35]. Doch tadelte er, dass Beck diesen theoretischen Idealismus, der das Ding an sich verwirft und nur einen Zusammenhang von im Bewusstsein auftretenden Erscheinungen kennt, gänzlich von der Moralphilosophie trennte, welche dann doch die intelligible Welt wiederherstellte. Und er „bedauert Beck wegen der Eilfertigkeit, mit der er in einer Gesellschaft, für die er zu gut ist, über Bücher herfährt, die er nicht versteht".

In den Osterferien 1797, nachdem Becks Buch erschienen und Fichtes Einleitung in die Wissenschaftslehre, mit der Stelle über

---

[32]) Jakobs Annalen 1795. S. 142.

[33]) Jakob Annalen 1796 S. 407f.

[34]) Fichte W. 1. 419.

[35]) Fichte W. 1. 444f.

diesen darin, geschrieben war, besuchte Beck in dem Halle benachbarten Jena Fichte. Er hat Kant über den Besuch berichtet. Der nüchterne, in seinen tief erwogenen Gedankenkreis eingeschränkte, unbehülfliche Mann hatte das Gefühl, Fichte wolle ihn als „auf demselben Wege befindlich“ für seine Schule „in Anspruch nehmen“ und „berücken“. Fichte begann das Gespräch: „ich weiss es Sie sind meiner Meinung, dass der Verstand die Dinge macht“. „Er sagte mir manche närrische Sachen und vielleicht ist er, da ich meinen Mann bald durchsah, noch von Niemanden durch freundliche Antworten so verlegen gemacht worden als durch mich“. Auch der Hauptunterschied zwischen ihnen, wie ihn Fichte im Journal hervorgehoben hatte, kam zur Sprache.

Nach Fichte wird alle Realität durch die Einbildungskraft hervorgebracht. In dieser findet vermöge einer gleichsam rückläufigen Thätigkeit Begrenzung, Bestimmung statt. Dem entspricht, dass Fichte die Unterscheidung der Intelligenz, die nach Kant in Verbindung und Verallgemeinerung wirkt, von dem Willen, der das Bestimmte, Partikulare setzt, in seinem neuen System aufhebt. Wille, Einbildung und Verstand rinnen so in trübem Gemenge durcheinander. In dieser Hervorhebung der Einbildungskraft (vorgebildet bei Leibniz) lag doch ein originales Element des Fichteschen Denkens, das dem ästhetischen Zeitalter entsprach. Aber zugleich wurde durch diese Wendung die Grundlage der ganzen Transcendentalphilosophie aufgehoben; Fichte sägte den Ast selber ab, auf dem er sass.

Beck hatte in seiner Hauptschrift von 1796 und dem im selben Jahre erschienenen Grundriss der kritischen Philosophie zu den bisher dargestellten, dauernd interessanten Gedanken andere hinzugefügt, die sich der Lehre Fichtes näherten, mit der Grundlage Kants unverträglich waren und so von ihm auch nicht festgehalten worden sind.

Die Intention im Grossen, in der er ganz selbstständig mit Fichte zusammentrifft, ist gesund. Wie Fichte will er in die Tiefen des bewusstlosen Schaffens dringen, hebt heraus, dass die hier stattfindenden Vorgänge Handlungen sind, will diese erfassen, nicht aber Begriffe der Vermögen voneinander abgrenzen. So will

er die Philosophie auf Thatsachen (des Bewusstseins) gründen, nicht auf Begriffe[36]). Er möchte erfassen, wie das synthetische Vermögen Raum, Zeit und Kategorien erwirkt. Sinnlichkeit und Verstand gehören ihm demselben Zusammenhang dieses Vermögens an. Immer wieder hebt er das Merkmal des Selbstververständnisses an der Transscendentalphilosophie hervor.

Wie aber hat nun Beck das ursprüngliche Vorstellen erfasst, in welchem das Objekt entsteht? Dieses wird in der Einheit des Bewusstseins durch die Verstandeshandlungen, deren Ausdruck die Kategorien sind, vermittelst der so entstehenden ursprünglichen Synthesis und ursprünglichen Anerkennung hervorgebracht. Synthesis und Anerkennung sind innerhalb jeder Verstandeshandlung (Kategorie) zusammengehörige Vorgänge, deren Ineinandergreifen die Entstehung des Objektes bewirkt.

So ist die Kategorie der Grösse „die ursprüngliche Zusammensetzung (Synthesis) des Gleichartigen, welche von den Theilen zum Ganzen geht: der Raum selbst“[37]). Diese Synthesis ist Anschauen[38]), Anschauen und sinnliches Anschauen sind dasselbe. Erst indem ich nun dieses reine Anschauen mir vorstelle, entsteht die abgeleitete Vorstellung oder der Begriff des Raumes. Man sieht, dass hier Beck im Einverständniss insbesondere mit dem Halleschen Mathematiker Klügel die durch die Trennung von Sinnlichkeit und Verstand charakterisirte Seite der Kantschen Raumlehre aufhebt. Ich betrachte ein Haus. Das Erste ist die Synthesis, in welcher der Raum erzeugt wird, vielmehr welche der Raum selber ist[39]). Nun macht Beck den folgenden Uebergang vom Raum zur Zeit, zu dem Schematismus der Kategorie und — der Fixirung des Concreten im Denken. Dieser Uebergang war schon den ihm Nahestehenden damals dunkel und verdächtig[40]). In ihm nähert er sich Fichte. In der Synthesis des Räumlichen nämlich entsteht auch Succession: Zeit. „Das ursprüngliche Festmachen

---

[36]) Standpunkt S. 169.
[37]) Standpunkt S. 140.
[38]) Ebds. 141.
[39]) Ebds. 143.
[40]) Recension in Jakob Annalen 1796. S. 32 ff.

(Bestimmen) dieser Zeit ist die ursprüngliche Anerkennung. Durch dieses Fixiren der Zeit, fixire ich jene ursprüngliche Synthesis und erhalte dadurch den Begriff von einer bestimmten Gestalt des Hauses[41])."

Eine zweite ursprüngliche Verstandeshandlung stellt sich in der Kategorie der Realität dar. Diese ist das empirische Anschauen selber. In ihr „synthesire ich durch einen Vorgang, der vom Ganzen zu den Theilen geht, meine Empfindung". Auch in dieser wie in jeder anderen Synthesis erzeuge ich die Zeit (Schematismus der Kategorien). Und nun wird auch hier in der mitwirkenden ursprünglichen Anerkennung die Synthesis durch das Bestimmen dieser Zeit fixirt: so erzeuge ich das Reale des Dinges. Innerhalb der Kategorien der Relation entsteht erst Dasein der Dinge, ja in der Synthesis und Anerkennung innerhalb dieser Kategorien besteht das ganze Dasein der Dinge. Ich setzte nämlich ein Beharrliches, woran ich mir die Zeit vorstelle; ich setze ein Etwas (Ursache), wodurch der Wechsel meines eigenen Zustandes, da ich zunächst ohne diese Vorstellung war, sie aber nachher hatte, seine Bestimmung in der Zeit erhält[42]). Der Sinn der empirischen Aussage: der Gegenstand afficirt mich, liegt sonach in der transcendentalen Aussage: der Verstand setzt ursprünglich ein Etwas. Selbst der Begriff von meinem Ich empfängt erst in diesem ursprünglichen Setzen Sinn und Bedeutung[43]).

Es ist nicht erforderlich, auch durch die anderen Kategorien und durch die Grundsätze hindurch dieser unfruchtbaren und von der Zeit mit Recht weggespülten Arbeit zu folgen, welche in das unbewusste Walten der Intelligenz dringen will. Unfruchtbar und dunkel: denn Beck hält an den intellektualistischen Voraussetzungen Kants fest, der in der Synthesis und deren abstrakten Handlungsweisen die ganze Natur unseres Erkennens erblickte — und doch möchte er das für Kant Unerklärbare klar machen. Insbesondere hebt er an der Zeit, die Kant wie einen abstrakten Bestandtheil

[41]) Standpunkt 143.
[42]) Ebds. 156.
[43]) Ebds. 157.

des Begriffs der Bewegung behandelt hatte, den Grundzug hervor, durch welchen Gegenwart sich von Vergangenheit und Zukunft abhebt. So dient die Zeit der Bestimmung und Fixirung des Dinges. Dieses und verwandte Probleme können ihn zu seiner dargelegten Lehre vom ursprünglichen Anerkennen geführt haben. Ich vermag es nicht zu beweisen, betrachte es aber nicht als unwahrscheinlich, dass Fichte's Einfluss mitwirkte. So verwandt sind die Begriffe des ursprünglichen Anerkennens und des ursprünglichen Setzens. Jedenfalls war diese Epoche in seiner Entwicklung die der grössten Annäherung an Fichte. Er musste den Widerspruch mit den Voraussetzungen Kants bemerken. Und Kant selber rief ihn gleichsam zurück. Hier greift der Fortgang seiner Beziehungen zu Kant ein.

Kant hatte, wie es scheint, Becks Schrift nicht selber gelesen. Aber ihm hatte der treueste der Seinen, Schultz über dieselbe mit Unwillen berichtet. Insbesondere, dass Beck den Nebentitel „erläuternder Auszug aus den Werken des Herrn Professor Kant, auf Anrathen desselben“ belassen hatte, musste Kant missbilligen. In die Materie der Sache scheint sein leider verlorener Brief nicht eingegangen zu sein. Beck seinerseits spricht offen aus, dass die beiden 1796 erschienenen Schriften dem Missverständniss ausgesetzt seien; er ist zu Retraktationen bereit, welche er schon vor dem Eintreffen des Kantschen Briefes ins Auge gefasst hatte und in denen er die Dunkelheiten und Unbestimmtheiten dieser Arbeiten heben will. So nachdrücklich als möglich aber erklärt er sich dagegen, dass er in einem der beiden Bücher gelehrt habe, was Schultz ihm zuschreibt: der Verstand mache das Ding. Er erklärt das für baaren Unsinn und beruft sich auf die Stellung, die er zu Fichte in seinen Anzeigen genommen hat. Vielmehr ist seine Absicht eine methodische Sonderung der theoretischen und der praktischen Philosophie. Er will den Zugang in jene dem Ding an sich verschliessen. Er will in dieser die ganz eigene Art von Realität dieses Dinges an sich auf das moralische Bewusstsein begründen. Da Erscheinung das Objekt meiner Vorstellung ist, in welcher Bestimmungen desselben gedacht werden, die ich durch das ursprüngliche Verstandesverfahren erhalte, und da hierunter auch das ursprüngliche Fixiren meiner Synthesis von Wahrnehmungen als

einer successiven, wodurch Erfahrung einer Begebenheit möglich wird, gehört: so ist der Gegenstand, der mich afficirt, Erscheinung und nicht Ding an sich. Dem Menschen ist nur das Bewusstsein von der Beziehung der Natur überhaupt auf ein Substrat derselben vergönnt: eine Beziehung, deren er sich in seiner Anlage zur Moralität bewusst ist. Dass der Naturmechanismus einer Zweckeinheit entspricht, erhöht in der Seele des guten Menschen das Bewusstsein der Beziehung zu diesem Substrat, obwol er sich dasselbe immer nur auf symbolische Weise vorzustellen vermag[44]). In diesen Sätzen hat Beck seine Position, in welcher er sich ebensowohl von Fichte als von Kant trennt, vollkommen klar ausgedrückt. In der persönlichen Beziehung erscheint der ehrenfeste Mann derber, als Kant gegenüber angemessen war. Er spricht zu viel von Kants Alter, und er findet „seine Seele täglich durch den Gedanken erheitert, einst auch nach dem Abgang des grossen Stifters der kritischen Philosophie diese dem Menschengeschlecht wichtige Angelegenheit kräftiglich besorgen zu können." Solche briefliche Aeusserungen waren kaum in Kants Geschmack. Auch die Vermittlung von Tieftrunk hatte kein Ergebniss.

In der Erklärung Kants gegen Fichte 1799 findet sich dann seine öffentliche Absage an Beck. „Der Recensent behauptet, dass die Kritik in Ansehung dessen, was sie von der Sinnlichkeit wörtlich lehrt, nicht buchstäblich zu nehmen sei, sondern ein jeder, der die Kritik verstehen wolle, sich erst des gehörigen (Beckschen oder Fichteschen) Standpunktes bemächtigen müsse, so erkläre ich, dass die Kritik allerdings nach dem Buchstaben zu verstehen ist"[45]). Unter den Handschriften der Rostocker Bibliothek ist ein Zettel, der nach der Handschrift von dem juristischen Professor Roppe geschrieben ist, mit folgender Aufzeichnung. „Ein Kantisches Wort über Herrn Beck in Halle, Verfasser der Standpunktslehre, ist folgendes: der gute Mann ist mit seinem neuen Standpunkt über seine eigenen Füsse gefallen. Aber das kömmt daher, wenn die Herren Schüler sich selbst setzen und stellen."

---

[44]) Briefw. 61 f.

[45]) Intelligenzblatt der Jen. Litt. Z. 1799 Nr. 109, Hartenstein 8, 600.

Spätere Lebensschicksale Becks.

Beck selber aber ging aus der Gährung dieser Jahre klar, ausgereift, obzwar ohne entschiedene Originalität hervor, als ein selbständiger Kantianer. So zeigt ihn die vortreffliche Propädeutik zu jedem wissenschaftlichen Studio 1799. Sein Accept der Stellung, die Kant ihm zu sich gab, liegt in den an Reinhold anklingenden Worten der Vorrede: „auf die Vorbereitung dieser wahren Philosophie, die keines Mannes Namen tragen darf, hinzuwirken, ist der Zweck dieser Schrift.“ Die eindringliche Darstellung der grossen Lehre Kants von der Intellektualität der Sinneswahrnehmungen, die Vereinfachung Kants, die männliche Polemik gegen die dogmatische Fassung des Vernunftsglaubens bei Kant (besonders in Bezug auf die Unsterblichkeitslehre) zeigen jene freie Handhabung der Transscendentalphilosophie, welche für Fries, Schopenhauer u. a. eine Vorstufe gewesen ist.

In diesem Jahre 1799 wurde er auch, nachdem er inzwischen in Halle 17. Juni 1796 ausserordentlicher Professor geworden war, zu der ordentlichen Professur der Metaphysik in Rostock berufen, die er von da ab in der zweiten längeren Lebenshälfte bis zum Todestag bekleidet hat. Die Fakultät schlug in einem Schreiben vom 29. März 1798, als der bisherige Professor der Metaphysik Schadeloock in eine mathematische Professur eingetreten war, den Bestimmungen entsprechend 6 Gelehrten vor, darunter Bouterwek, Beck, Krug, Mellin, hob aber aus ihnen Bouterwek und Beck besonders hervor. Man bemerkt wie nun die Stellen mit Kantianern besetzt wurden. Beck wurde als „ungemein berühmt durch seinen erläuternden Auszug aus Kants Schriften“ bezeichnet. War doch die kritische Philosophie durch englische Bearbeitung seines Auszugs 1797 in England verbreitet worden. Und es wurde besonders darauf hingewiesen, dass „sogar Fichte, der selten Anderen Gerechtigkeit widerfahren lässt, sagt, dass er das Hauptmoment der Kritik der reinen Vernunft am besten aufgefasst habe“[46]). Das Concil wählte Beck, Krug und Visbeck, den Kantianer von Reinholdscher Ob-

---

[46]) Schreiben der Fakultät v. 29. März 1798 an Rektor und Concil, in dem Rostocker Universitätsarchiv.

servanz: so gelangte 16. April 1798 der Vorschlag an Bürgermeister und Rath in Rostock[47]). Beck nahm 12. Februar 1799 den Ruf an, wurde im April dem Concil vorgestellt sowie in die Fakultät aufgenommen[48]), und begann mit dem Anfang des Sommerhalbjahrs 1799 seine Rostocker Lehrthätigkeit. Diese erstreckte sich, in dem Umfang vergleichbar der seines grossen Lehrers, auf verschiedene Theile der Mathematik, Mechanik, mathematische und metaphysische Grundsätze der Physik, Astronomie, mathematische Geographie, Anthropologie, Encyclopädie der Philosophie, kritische Philosophie, natürliche Theologie, Pädagogik, Ethik und Moraltheologie, Naturrecht, Staatswirthschaft[49]). Auch seine Arbeiten breiteten sich nun auf mehrere Gebiete, z. B. auf das staatswissenschaftliche, aus. Er genoss grossen Ansehens, wie er denn dreimal Dekan und viermal Rektor der Universität war. Einen Ruf nach Berlin, als Professor der Philosophie bei dem adligen Cadettenhofe, lehnte er ab, „da er an jedem fremden Orte langer Zeit bedürfen würde, sich die gute Meinung derer zu erwerben, an deren Meinung einem rechtdenkenden Berufsmann gelegen sein müsse“[50]). Er starb hochbetagt, beinahe achtzigjährig, in voller Wirksamkeit bis zum letzten Tage, am 29. August 1840[51]). Ihn überlebte seine seit 1803 mit ihm verheirathete Frau und eine einzige Tochter.

---

47) Schreiben v. Rektor und Concil an den Magistrat 16. April 1798 im Rostocker Stadtarchiv.

48) Missiven v. 19. u. 27. April 1799.

49) Nach den Indices lectionum.

50) In dem Rostocker Stadtarchiv.

51) So nach Grabschrift und Kirchenbuch, während ein Regierungserlass über Wiederbesetzung irrthümlich 9. August angiebt.

Jahresbericht

über

sämmtliche Erscheinungen auf dem Gebiete der Geschichte der Philosophie

in Gemeinschaft mit

Ingram Bywater, Alessandro Chiapelli, Hermann Diels, Wilhelm Dilthey, Benno Erdmann, J. Gould Schurman, Paul Tannery, Felice Tocco und Eduard Zeller

herausgegeben

von

Ludwig Stein.

XII.

Bericht über die deutsche Litteratur der Vorsokratiker. 1888.

Von

H. Diels in Berlin.

Wie sehr unser Archiv gleich im ersten Jahrgange dem Bedürfnisse entsprochen hat, einen Sammelpunkt philosophiegeschichtlicher Arbeiten darzustellen, ergiebt die Thatsache, dass von den nicht sehr zahlreichen im J. 1888 veröffentlichten Arbeiten über die vorsokratische Philosophie neun in unserer Zeitschrift erschienen sind. Ich verzeichne hier ihre Titel:

1) Zu Pherekydes von Syros (Diels) S. 11.

2) Ein Wort von Anaximander (Ziegler) S. 16.

3) Un fragment d'Anaximène dans Olympiodore le chimiste (Tannery) S. 314 (vgl. S. 594[44]).

4) Sur le secret dans l'École de Pythagore (Tannery) S. 28.

5) Zu Pythagoras und Anaximenes (Chiappelli) S. 582.

6) Zur Lehre des Xenophanes (Freudenthal) S. 322.

7) Empedokles und die Orphiker (O. Kern) S. 498.

8) Ueber Demokrits γνησίη γνώμη (Natorp) S. 348.

9) Zu Diogenes von Apollonia (Weygoldt) S. 161.

Den übrigen anderwärts veröffentlichten Arbeiten schicke ich eine kurze Anzeige voraus über ein umfassenderes Werk:

Windelband, W. Geschichte der alten Philosophie. Nördlingen 1888. (Sep.-Abdr. aus I. Müllers Handbuch d. kl. Altertumsw. V. 1, 117ff.) 220 S. 8°.

Es ist jetzt kein Mangel mehr an guten, für die studierende Jugend bestimmten Compendien der Geschichte der antiken Philosophie. Trotzdem darf Windelbands bescheiden auftretender Versuch willkommen geheissen werden, weil er es verstanden hat, nicht nur in wissenschaftlicher, sondern auch, was viel seltener ist, in pädagogischer Beziehung ein brauchbares Buch zu schreiben. Der Verf. ist kein Compilator. Er hat trotz der Kürze, und trotzdem seine Specialstudien auf anderem Gebiete liegen, eine selbstständige und geistvolle Arbeit geliefert; namentlich in der Gesammtauffassung und Gruppierung der Systeme geht er vielfach seine eignen Wege. So erscheint Pythagoras, was Manchem wunderlich vorkommen wird, gar nicht unter den Philosophen, sondern unter den religiös-politischen Reformern neben den Orphikern, Pherekydes u. A., während der wissenschaftliche Pythagoreismus bei Philolaos abgehandelt wird. Die milesische Naturphilosophie des Thales, Anaximander und Anaximenes spaltet sich dann in den metaphysischen Grundgegensatz Heraklit und die Eleaten. Der Gegensatz ruft Vermittlungsversuche hervor: Empedokles, Anaxagoras, Leukipp und Pythagoreertum. Dann kommt die griechische Aufklärung: die Sophistik und ihr Ueberwinder Sokrates, dessen Grösse der Verf. bereits in seinen 'Präludien' in lebhafter Darstellung gewürdigt hatte. Die kleinen Sokratiker dagegen werden als Fortsetzungen der Sophistik in Kürze abgethan. Die Blüte hellenischen Denkens erscheint in den beiden grossen Schöpfungen Demokrits und Platons, die das abschliessende System des Aristoteles vorbereiten. Die nacharistotelische Philosophie fasst W. unter dem Namen „hellenistisch-römische Philosophie“ kurz zusammen (1. Schulkämpfe. Peripatetiker, Stoiker (9 Seiten!). Epikureer (5 Seiten). 2. Skepticismus und Synkretismus. 3. Patristik. 4. Neuplatonismus. Schluss: Augustin). Mit sichtlicher Vorliebe verweilt der Verf. bei der knospenden Philosophie des 6. und 5. Jahrhunderts. Er bringt dazu nicht nur das philosophische Interesse für die allgemeinen Probleme der Wissenschaft mit, sondern auch die historisch-kritische Schulung, die jetzt, namentlich durch Zellers Werk, Gemeingut geworden ist, daneben aber auch naturwissenschaftliches Verständnis, das besonders zu einer ausführlicheren und tieferen Erfassung der abderitischen

Philosophie geführt hat, ohne dass diese Vorliebe den Verf. etwa zu positivistischer Einseitigkeit und Plattheit verleitet hätte. In Bezug auf Leukipps und Demokrits historische Stellung schliesst sich der Verfasser den Ansichten des Ref. an. Leukipp ist ihm der Gründer des atomistischen Systems, Demokrit der Vollender, der sogar durch den Sensualismus des Protagoras starke Einwirkung erfahren hat. Ich glaube, dass der Verf. hier etwas hegelisch konstruiert hat. Es ist unbezweifelbar, dass Demokrit, wie Platon, von der Sophistik beeinflusst ist und sie bekämpft, aber die Erkenntnis der Subjektivität der Sinnesqualitäten z. B., wie überhaupt die atomistische Psychologie, stammt nicht von Protagoras, sondern von Leukipp, so gut wie der Begriff der ἀνάγκη. Was Leukipp gelehrt hat, kann man, abgesehen von der noch nicht gehörig gewürdigten doxographischen Ueberliefernng, indirect durch Rückschluss aus den Systemen des Empedokles (vielleicht auch des Anaxagoras) gewinnen. Der Verf. wird mir dies um so eher zugestehen, als ihm die Porentheorie des Empedokles selbst als innerer Widerspruch erscheint (S. 45 [3]). Er findet aber seine einfachste Lösung in der Abhängigkeit von Leukippos, wie ich früher einmal ausgeführt habe. Sehr energisch wird Demokrits Ethik hervorgehoben und in geistreicher Weise mit der Physik verknüpft. Doch scheinen mir die Grundlagen dieser Auffassung (Hirzel und Natorp) sehr unsicher.

Was ich sonst noch auf dem Gebiete der Vorsokratiker, auf das sich mein Referat zu beschränken hat, über die Auffassung des Verfassers bemerken möchte, ist in Kürze folgendes:

Beim Hylozoismus scheint mir der Zoismus, wenn ich so sagen darf, zu wenig betont. Umgekehrt wird der „Denkstoff" des Anaxagoras doch etwas zu materialistisch behandelt. Auch hier helfen uns Nachtreter, wie Diogenes, die Lücken der Ueberlieferung ergänzen. Auf Einzelheiten einzugehen, gestattet der Raum nicht. Unwesentliche Versehen, wie die Erklärung von ἀΐδιον als „unsichtbar" (S. 24. 30. 33 [2]) oder die Bezeichnung des Aristeas von Prokonnesos als „Logographen" (neben Kadmos, Dionysios, Hekataios) werden um so weniger Schaden stiften, als das Buch sich ja an Philologen wendet. Die Litteraturangaben sind mit sorgfältiger Auswahl gegeben. Doch vermisse ich z. B. beim κυριεύων des Dio-

doros Zellers, bei Platons Gesetzen Bruns' Abhandlung und wünsche die Erwähnung der Krohnschen Bücher weg, die jungen Lesern nicht empfohlen werden dürfen[1]).

Theologen.

Kern, O. De Orphei Epimenidis Pherecydis theogoniis quaestiones criticae. Berolini 1888. 110 S.

Diese aus einer Berliner Dissertation erweiterte Schrift enthält drei Teile. Im ersten versucht der Verfasser die Ansicht Lobecks, dass die sog. rhapsodische Theogonie der Orphiker mindestens dem 6. J. v. Chr. angehöre, gegenüber neueren Zweifeln, namentlich Schusters, genauer zu begründen. Er schickt einen Abriss des Inhaltes voraus und sucht nun die Beziehungen des Xenophanes, Pindar, Aischylos, Parmenides, Empedokles (s. Archiv I 498) Anaxagoras, Aristophanes und Platon zu dieser alten Rhapsodie sicher zu stellen. Vor allem sieht er in der Stelle Platons Legg. IV. 715 E eine Beziehung auf die pantheistische Auffassung des Zeus in der Rhapsodie, die z. B. Zeller I[4] 87f. als deutliches Kennzeichen späteren (nachstoischen) Ursprungs betrachtet. Die sog. hieronymianische Theogonie erklärt er für eine späte Nachahmung der alten orphischen. Die Theogonie des Apollonios Rhodios verliert ihren orphischen Charakter vollständig dadurch, dass Kern hier eine gelehrte Compilation grösstenteils aus Empedokles nachweist. Auch die Eudem'sche Theogonie scheint ihm identisch mit der Rhapsodie; den Irrtum Eudems über die principielle Bedeutung der Nacht in derselben führt er auf Aristoteles unbestimmte Aeusserung Met. Λ 6. 1071 b 27 οἱ ἐκ νυκτὸς γεννῶντες zurück, die zu falscher Auffassung der Rhapsodie geführt habe. So scharfsinnig diese Vermutung ist, so halte ich doch Eudem eines solchen Irrtums für unfähig. Die Möglichkeit, dass verstümmelte und interpolierte Exemplare der Rhapsodie früh umliefen, liegt nahe und ist thatsächlich in anderen Fällen zu erweisen, so dass mir diese Erklärung

[1]) Nach Abschluss dieser Zeilen geht mir die eingehende Rezension des Windelband'schen Buches von F. Lortzing zu (Berl. philol. Wochenschrift 1889, 207), die in der Beurteilung bis in Einzelheiten so merkwürdig mit meiner Anzeige übereinstimmt, dass ich ausdrücklich die gegenseitige Unabhängigkeit betonen muss.

den Vorzug zu verdienen scheint. Abgesehen von solchen Einzelheiten hat das Ganze der gelehrten, scharfsinnigen und originellen Beweisführung einen überzeugenden Eindruck auf mich und Andere[2]) gemacht. Vielleicht würde dieser Eindruck noch stärker sein, wenn die Polemik ruhiger gehalten und Wichtiges und weniger Wichtiges besser geschieden wäre. Aber bei der ausserordentlichen Schwierigkeit der Frage wird man sich schon darüber freuen dürfen, dass die verschütteten Gruben wieder fahrbar gemacht sind. Es wird noch bedeutender Einzelarbeit bedürfen, um nun das Katzengold vom echten zu scheiden. Zunächst wird da zweierlei von nöten sein: 1) sorgfältige Erklärung der einzelnen Fragmente (wozu Kern einige hübsche Beiträge gegeben hat) nebst genauer Untersuchung der Sprache und Metrik. 2) Geschichte des orphischen Geheimcults (möglichst nach Zeit und Ort geschieden)[3]).

Der zweite Teil des Kern'schen Büchleins beschäftigt sich mit Epimenides von Kreta. Er schickt die kärglichen Fragmente seiner Θεογονία voraus und sucht sodann die Entstehungszeit dieses Werkes auf das Ende des 6. Jahrh. zu bestimmen. Er sieht nämlich in der Voranstellung der Luft in jener Theogonie eine Einwirkung der Lehre des Anaximenes, während sein zweites Princip die Nacht und vor allem das Weltei der orphischen Rhapsodie, anderes Hesiod entlehnt ist. (Umgekehrt sei Epimenides bereits von Anaxagoras ausgebeutet worden Schol. Apoll. Rhod. I 498). Die hierdurch gegebene chronologische Bestimmung der Theogonie berührt sich mit dem von G. Löschcke zu Ehren gebrachten Zeugnisse der Platonischen Gesetze (I 642 D).

Der letzte Teil ist der Pentemychos des Syriers Pherekydes gewidmet, deren Fragmente S. 84 ff. in neuer Bearbeitung vorliegen. Die Abfassungszeit der mystischen Schrift setzt Kern, meiner Ansicht folgend[4]), nach Anaximander, aber auch nach der orphischen

---

[2]) S. Ref. v. Th. Gomperz, D. Litteraturzeit. 1888, 974; A. Ludwich, Berl. Wochenschr. 1889, 557; O. Crusius, Lit. Centralbl. 1889, 615.

[3]) Einen feinsinnigen Beitrag dazu hat E. Lübbert gegeben in dem Vorlesungsverzeichnis der Bonner Universität W. S. 1888/9 Commentatio de Pindaro theologiae Orphicae censore.

[4]) Diese Ansicht beruht wesentlich auf der von Zeller gegebenen Erklärung

Theogonie, deren Spuren er z. B. in dem Χρόνος und der Χθονίη [5]) der Pentemychos erblickt. Die fünf Schlüfte selbst deutet er auf Feuer, Luft, Wasser (Ogenos), Erde und Tartaros, womit sich wiederum ein orphisches Fragment 123 Abel berührt.

Gruppe, O. Berichtigung. Beilage zu B. 137. H. 11 d. N. Jahrbücher f. Philol. u. Pädag. 1888. S. 1. 2.

Der Verf. wendet sich gegen die Anzeige des über die Orphiker handelnden Abschnittes seines Buches „Griechische Kulte und Mythen", die im Jahresberichte des Archivs II 91ff. erschienen ist. Da die Redaction dieser Zeitschrift grundsätzlich Antikritiken ausschliesst, so erfordert es die Unparteilichkeit unsere Leser umsomehr auf jene „Berichtigung" hinzuweisen. Als wesentlich hebe ich folgendes heraus:

Es ist zunächst erfreulich, dass der Verf. jetzt das gefälschte Orphikerfr. bei Clem. Strom. 624 nicht mehr als Original Heraklits angesehen wissen will. Freilich wird auch jetzt noch jeder Philologe die Darlegung S. 650 so auffassen müssen, wie es Ref. gethan hat, aber der Autor ist ja gewiss der beste Interpret seiner Werke. Ref. bittet daher um die Erlaubnis, auch seinerseits eine authentische Interpretation abgeben zu dürfen. Unter den „Fratzen paradiesischer Urweisheit" habe ich nicht die angeblichen orientalischen Urgedichte Gruppes verstanden, sondern die Constructionen Creuzers und seiner Nachfolger, auf die ich durch die orientalisierende Tendenz des Verf. und vor allem durch seine eigentümliche quellenkritische Methode geführt worden war, welche sich als eine durch und durch Creuzer'sche bezeichnen lässt. Man vgl. z. B. mit dem in meiner Anzeige (S. 92 unten) Angeführten Creuzers Symbolik I³ 190. Dass die Urreligion Gruppes sich sehr wesentlich von dem Systeme Creuzers unterscheidet, ist

der ὑπόπτερος δρῦς, gegen die soeben A. Chiappelli in einem interessanten Aufsatze Sulla teogonia di Ferecide di Syros (Rendic. d. acc. d. Lincei 1889, 230) Widerspruch erhoben hat. Ich komme vielleicht später darauf zurück.

[5]) Er deutet diese Göttin auf Demeter, wofür er auch Pausanias III 14, 5 anführen konnte Δήμητρα δὲ χθονίαν Λακεδαιμόνιοι μὲν σέβειν φασὶ παραδόντος σφίσιν Ὀρφέως.

mir nicht unbekannt. Aber ich hatte glücklicherweise keine Veranlassung im Archiv für Geschichte der Philosophie auf diese Hypothese einzugehen. Ob meine Ansicht über das Verhältnis der griechischen Philosophie zu den Orphikern richtig wiedergegeben ist, was der Verf. bestreitet, kann ich um so mehr den Lesern überlassen, als ich ja S. 91 durch Abdruck von 14 Zeilen des Buches, in denen jene Ansicht zusammengefasst schien, eine objective Beurteilung ermöglicht habe.

Heraklit.

Cron, Christian. Zu Heraklit. Philologus XLVII[6]) 209—234. 400—425. 599—616.

Der Verf. plaudert in behaglichster Breite über einige Heraklitfragmente. Fr. 65 soll heissen: „Eins will das weise Wesen allein nicht genannt werden, es will auch den Namen Lebensquell". Gänzlich verfehlt wie die darin gesuchte Beziehung auf Xenophanes! Pfleiderers Konjectur zu Fr. 38 (s. Archiv I. 107 unten) wird zurückgewiesen, ebenso wie dessen Bezeichnung der Heraklitischen Philosophie als Panzoismus, statt dessen er selbst „Kosmologie" vorschlägt.

Die physikalische Bedeutung des Systems sucht er dann ausführlich gegen die religiöse Auffassung Pfleiderers zu rechtfertigen, wobei u. A. neueren Philosophen bes. Hamann mit Heraklit zusammengestellt wird. Zum Schlusse wird Fr. 1 und der Begriff λόγος weitläufig, aber ohne greifbares Resultat behandelt.

Gorgias.

Apelt, O. Gorgias bei Pseudo-Aristoteles und bei Sextus Empericus. Rhein. Museum XLIII (1888) 203—219.

Der verdiente Herausgeber der Pseudaristotelischen Schrift de Melisso etc. (bei Teubner 1888) giebt hier eine eingehendere Be-

---

[6]) Die mit diesem Bande neben der bisherigen eingeführte Zählung als *Neue Folge I. Bd.,* zu der kein Grund vorliegt, ist geeignet, Verwirrung zu stiften, zumal die Jahreszahl 1889 (statt 1888) ebenfalls irreführend ist (Bd. 45 trägt die Jahreszahl 1886, 46 dagegen 1888). Vielleicht kann wieder zur alten Band- und Jahr-Zählung zurückgekehrt werden. Das bereits erschienene erste Heft des Bd. 48 trägt wenigstens die richtige Jahreszahl 1889.

sprechung der Gorgias betreffenden Abteilung jener Schrift c. 5. 6. Er zieht die sehr corrupte, aber treuere Darstellung des Peripatetikers mit Recht der des Sextus Emp. Math. VII 65—87 vor und rechtfertigt im Einzelnen seine Verbesserungsvorschläge, die in seiner Ausgabe Aufnahme gefunden haben. Vgl. Bericht im Archiv I 246.

Diels, H. Atacta II. Hermes XXIII (1888) 284.

Sucht ein Fragment des Gorgianischen Olympikos zu bessern.

Im Anschluss an Gorgias sei wenigstens der Titel einer uns überwiesenen Abhandlung erwähnt

Liers. Rhetoren und Philosophen im Kampfe um die Staatsweisweisheit. Waldenburg i. Schl. 1888 12 S.

Zu näherem Eingehen hat eine wissenschaftliche Zeitschrift keinen Anlass.

XIII.

Die deutsche Litteratur über die sokratische und platonische Philosophie 1888.

Von

E. Zeller in Berlin.

Das einzige diese ganze Periode umfassende Werk aus dem vorigen Jahr ist

Zeller, E. Die Philosophie der Griechen. Zweiter Theil 1. Abth. 4. Aufl. Leipzig Fues's Verlag 1889. X u. 1050 S.

Da es sich bei der Anzeige eines so bekannten, nun schon in vierter Auflage vorliegenden Buches nur darum handeln kann, über die Aenderungen und Zusätze der neuen Bearbeitung zu berichten, diese aber mir am genausten bekannt sind, trage ich kein Bedenken, dieses Geschäft selbst zu übernehmen. Dass es nun solcher Zuthaten nicht wenige sind, zeigt schon der Umfang der neuen Auflage, welcher gegen den der dritten um 149 Seiten angewachsen ist. Es war mir dies nicht eben erwünscht; aber es liess sich schwer vermeiden, wenn der massenhaften Litteratur der letzten 14 Jahre und den von ihr angeregten Fragen ihr Recht widerfahren sollte. Von den Hunderten von Zusätzen, welche diese Erweiterung bewirkt haben, will ich die erheblicheren im folgenden berühren. Die Einleitung (S. 1—43) ist nur unbedeutend vermehrt worden. Dagegen schien mir in dem Abschnitt über Sokrates schon S. 54ff. das Märchen von seiner Bigamie eine etwas eingehendere Beleuchtung und S. 62 die Vermuthung, dass der sokratische Kreis bereits eine ähnliche Organisation ge-

habt habe, wie in der Folge der platonische, eine Prüfung zu verlangen. S. 73f. sind der Untersuchung über das Dämonium, ohne Aenderung des Ergebnisses, einige weitere Erläuterungen beigefügt. S. 96ff. 121f. veranlassten mich Krohn's und Teichmüller's Aufstellungen über Xenophon's Denkwürdigkeiten zu Erörterungen, deren Ergebniss in einer Bestätigung ihrer Aechtheit und Glaubwürdigkeit, der letzteren allerdings mit gewissen Einschränkungen, besteht. S. 101ff. 109f. wird der Antheil des wissenschaftlichen und des praktischen Interesses an Sokrates' Philosophie, S. 107f. die ihm von Neueren zugeschriebene Unterscheidung von ἐπιστήμη und δόξα weiter untersucht. Der sokratische Eros wird S. 130f. nicht blos an einer späteren Stelle als in den früheren Ausgaben besprochen, sondern auch mit der erziehenden Einwirkung des Philosophen auf andere in eine engere Verbindung gebracht. S. 136f. bestreite ich den Versuch (Krohn, Fouillée, Chiappelli), für Sokrates wenigstens in seinen jüngeren Jahren eine Beschäftigung mit anaxagorischer Physik wahrscheinlich zu machen; auch Mem. IV, 7, 2ff. möchte ich eher auf eine solche Kenntniss mathematischer und astronomischer Lehren beziehen, die er sich in seiner späteren Zeit erworben hatte, um zu sehen, was diese Studien an praktisch verwerthbarem Wissen zu bieten haben. S. 168f. wird (gegen Bernays) Sokrates' angeblicher Kosmopolitismus noch eingehender als früher abgelehnt; S. 175f. werden Xenophon's Angaben über die sokratische Theologie gegen neuere Einwendungen vertheidigt. Für die Geschichte der gerichtlichen Verhandlungen gegen Sokrates ist S. 193 Hirzel's Abhandlung über Polykrates dankbar benützt; S. 212 wird der Nachweis geführt, dass seine Verbindung mit Alcibiades (trotz Isokr. Bus. 5) Sokrates schon vor Gericht vorgeworfen worden war. Die Geschichte der sokratischen Schule gab, neben einzelnem Xenophon betreffenden, S. 243 zu einer weiteren Erörterung über den Schuster Simon und seine angeblichen Schriften Anlass. S. 251ff. empfiehlt sich mir nach wiederholter Prüfung die Annahme, dass Plato Soph. 242 Bff. die Megariker im Auge habe; S. 258f. wird Stallbaum's und Apelt's Vermuthung, die Einwürfe gegen die Ideenlehre im ersten Theil des Parmenides stammen von Euklides,

durch das von Bäumker nachgewiesene Vorkommen des τρίτος ἄνθρωπος bei einem Schüler Bryso's bestätigt und für die Geschichte der megarischen Schule benützt. Auf Euklides beziehe ich S. 260,1 auch Plato Rep. VI, 505 B. Für den Abschnitt über die Cyniker sind neben anderen neueren Untersuchungen namentlich Dümmler's Antisthenica benützt, an die ich mich S. 296 ff. mit der Annahme anschliesse, dass schon Antisthenes den Stoikern in ihrem Materialismus vorangegangen sei, und Plato's Schilderung einer materialistischen Theorie im Theätet und im Sophisten ihm gelten. Wenn jedoch die Stoiker das Merkmal der Realität in der Fähigkeit fanden zu wirken oder zu leiden, so haben sie diese Bestimmung m. E. nicht Antisthenes sondern Plato entnommen; und ebensowenig folgt aus Theät. 191 C ff., dass schon Antisthenes die Wahrnehmung als einen Abdruck der Dinge in der Seele bezeichnete. Dagegen stimme ich Dümmler's Vermuthung bei, dass die Theät. 161 B ff. erhobenen und später ungenügend befundenen Einwendungen gegen Protagoras Antisthenes angehören. Auf ihn beziehe ich ferner fortwährend Plato Phil. 44 B f. 51 A, und habe diese Ansicht S. 308 f. gegen Hirzel und Natorp vertheidigt. Aristippus betreffend zeige ich S. 344 f., dass Diog. II, 64. 84 kein Recht zu der Behauptung gibt, Panätius habe seine Schriften für unächt erklärt, und S. 352 f., (vgl. Archiv I, 172 ff.), dass Plato Phil. 31 B ff. 42 D. 53 C ff. Arist. Eth. VII, 12. 1152 b 12 f. auf ihn gehen; wogegen ich (S. 350) nicht glaube, dass die im platonischen Theätet Protagoras beigelegte sensualistische Theorie eigentlich Aristippus angehört. Ueber Plato's Leben und Lehre, namentlich aber über seine Schriften, ist in den letzten 15 Jahren so viel geschrieben worden, und meine eigenen Studien gaben mir so manches neue an die Hand, dass es schwer war, und vielleicht auch nicht gelungen ist, allem, was Berücksichtigung verdiente, innerhalb der Grenzen, die meiner Darstellung gezogen waren, gleichmässig Rechnung zu tragen. Aus „Plato's Leben" erwähne ich S. 399, 2, wonach mir eine besondere Abneigung Plato's gegen Demokrit unerweislich, seine Bekanntschaft mit demselben wenigstens für seine spätere Zeit unzweifelhaft zu sein scheint; S. 400, 3 den Nachweis, dass Plato's Abwesenheit an Sokrates'

letztem Lebenstag, nebst der Krankheit, die sie veranlasst haben soll, wahrscheinlich eine Fiction ist; S. 404ff. einiges was meiner Ansicht über Plato's Aufenthclt in Megara und seine Reisen zur Bestätigung dient; S. 415f. 425f. weitere Bemerkungen über die platonische Schule und die ihr und ihrem Haupte von Neueren zugeschriebene politische Parteistellung. In dem Abschnitt über Plato's Schriften, welcher die relativ grösste Erweiterung erfahren hat, war es hauptsächlich die vielumstrittene Frage nach ihrer Reihenfolge und ihrer Abfassungszeit, die eingehendere Auseinandersetzungen hervorrief; auf die Aechtheitsfrage bezieht sich S. 441f. eine weitere Erörterung über die Werthlosigkeit der Angabe, das Panätius die Aechtheit des Phädo bezweifelt habe; S. 461, 5. 480, 2 die ausführliche Besprechung der Gründe, welche das aristotelische Citat des Menexenus unsicher, seine Aechtheit unwahrscheinlich machen; um vieler kürzerer Zusätze nicht zu erwähnen[1]. Was nun die Abfassungszeit der Schriften betrifft, so wird zunächst S. 488, 1 die Werthlosigkeit der meisten aus dem Alterthum stammenden Angaben darüber an der immer wieder benützten Aussage des Gellius (XIV, 3) über die Republik näher nachgewiesen. Es erfährt ferner S. 490f. 505ff. 510ff. die Untersuchung über die Brauchbarkeit der Merkmale, nach denen die neueren Kritiker die Reihenfolge der Gespräche bestimmen zu können geglaubt haben, eine bedeutende Erweiterung, indem sie auf die verschiedenen seit dem Erscheinen der 3. Auflage in dieser Richtung gemachten Versuche ausgedehnt wird. Mein Ergebniss ist aber freilich, dass bis jetzt keiner von diesen Versuchen eine zuverlässige Grundlage darbiete: dass die zeitgeschichtlichen Beziehungen platonischer Aeusserungen auch da, wo wir solche vermuthen müssen, sich verhältnissmässig selten mit einiger Wahrscheinlichkeit ausmitteln lassen; dass aus dem Theätet (142 C) nicht geschlossen werden könne, Plato habe nach demselben keine wiedererzählten Gespräche mehr verfasst, dass aber auch die statistische Sprachvergleichung, so werthvoll sie auch ist, doch bis

[1] Einer von diesen jedoch, 437, 1 Schl. beruht auf einem Irrthum, auf den mich Herr Lucien Herr in Paris aufmerksam gemacht hat: die von Menandér π. ἐπιδεικτ. c. 6 Schl. angeführte Stelle steht Gess. II, 672 B.

jetzt auf zu unsicheren Voraussetzungen beruhe, an zu vereinzelten Beispielen durchgeführt sei, und zu wenig übereinstimmende Ergebnisse liefere, um über die Reihenfolge der platonischen Schriften das entscheidende Wort beanspruchen zu können. (Ich werde hierauf tiefer unten noch einmal zurückkommen.) Meine Ansicht über die Abfolge der einzelnen Gespräche hat sich mir bei erneuter Untersuchung bestätigt, und ich habe sie da und dort durch weitere Gründe gestützt; so S. 536ff. 843, 3 hinsichtlich des Phädrus, S. 406, 1 hinsichtlich des Theätet, S. 544f. vgl. 697f. hinsichtlich des Sophisten, S. 547, 1. 548, 2 hinsichtlich der Priorität des Parmenides vor dem Philebus und des letzteren vor der Republik. Doch hat es mir (S. 541f.) Siebeck wahrscheinlich gemacht, dass Meno und Gorgias dem Phädrus, nicht in demselben Masse Gomperz, dass der Gorgias dem Meno vorangeht. Der längst geäusserten, neuerdings wieder von Krohn, Teichmüller und besonders eifrig von Chiappelli verfochtenen Behauptung, dass Aristophanes in den Eklesiazusen die platonische Republik berücksichtige, bin ich S. 551ff., Krohn's und seiner Nachfolger Zerstücklungshypothese S. 558ff. entgegengetreten. Aus der Darstellung der platonischen Philosophie mögen als die erheblichsten neuen Zuthaten die folgenden angeführt werden. S. 572ff. wird die Bedeutung der dialogischen Gedankenentwicklung für Plato, unter Bestreitung Joël's (vgl. Archiv I, 413ff.) noch genauer als früher nachgewiesen. S. 590f. vertheidige ich meine Auffassung der Abzweckung von Theät. 187 B—200 D gegen Bonitz; S. 605, 4 den platonischen Protagoras noch eingehender als früher gegen den Vorwurf eines Widerspruchs mit Plato's sonstigen Grundsätzen. S. 622 suche ich zu zeigen, wie die Mängel des induktiven Verfahrens bei Plato nicht blos mit denen der sokratischen Induktion, sondern auch mit der Hypostasirung der Begriffe zu transcendenten Ideen zusammenhängen. S. 647—652 werden die Erörterungen des Sophisten und des Parmenides über das Seiende nicht blos ausführlicher, sondern, wie ich hoffe, auch genauer wiedergegeben als in den früheren Auflagen; der Zweck des Parmenides wird hier, im Anschluss an Apelt und an meine eigenen früheren Erörterungen, in einer Auseinandersetzung mit Euklides, und der seines zweiten Theils im

besondern in dem Nachweis gefunden, dass das Seiende nicht als eine alle Vielheit von sich ausschliessende Einheit gedacht werden könne. S. 661, 1 bestreite ich die von Steinhart und Jackson versuchte Beschränkung der Ideen auf einen Theil der allgemeinen Begriffe; S. 665, 4. 668, 3 Auffarth's, Jackson's und Krohn's Umdeutung der Ideen theils in subjektive Gedanken, theils in „natürliche Typen"; S. 671 f. Lotze's Versuch, ihr Fürsichsein auf ihre unbedingte „Geltung" zurückzuführen. S. 678 f. wird die Bestimmung, dass in jedem Begriff Sein und Nichtsein verknüpft sei, etwas weiter in ihre logischen Motive verfolgt, dagegen (675, 1) ein Zusammenhang derselben mit Demokrit abgelehnt. Die Untersuchung über die Causalität der Ideen und die sie betreffenden Erörterungen des Sophisten und des Philebus liegt S. 686—698 in neuer Bearbeitung, auch inhaltlich da und dort modificirt vor. Plato's Lehre von der Materie (S. 719—744) bot vielfache Veranlassung, meine Auffassung derselben zu vertheidigen und zu erläutern; die Frage, woher die Weltseele ihre Bewegung hat, wird 774, 2 untersucht. Der Sinn und die Bedeutung des platonischen Unsterblichkeitsglaubens wird S. 825 ff. durch einige weitere Bemerkungen erläutert, welche sich theils gegen neuere Umdeutungen richten, theils den Zusammenhang dieses Dogmas mit den übrigen Theilen des Systems, die Anamnesis und die jenseitige Vergeltung betreffen. Die Darstellung der Psychologie (S. 843 ff.) hat bald im Anschluss an neuere Bearbeitungen derselben bald im Widerspruch gegen sie Erweiterungen erfahren, welche sich hauptsächlich auf die Fragen über die Theile der Seele und über die Willensfreiheit beziehen. Die Untersuchung über die platonische Zahl (S. 857 ff.) konnte mit Rücksicht auf Susemihl's Behandlung dieses Gegenstandes (Arist. Politik. 1879. II, 369 ff.) etwas verkürzt werden; um so mehr bemühte ich mich, was sich darüber sagen lässt, möglichst sicherzustellen. Plato's Ethik (S. 867 ff.) gab nur zu wenigen Zusätzen Anlass; etwas mehr bringt deren der Abschnitt über die Staatslehre des Philosophen (S. 892 ff.); da sich aber auch diese auf die Vertheidigung und Erläuterung einzelner Punkte beschränken, kann ich hier ebenso von ihnen absehen, wie aus demselben Grunde von denen, welche

sich Kap. 10 (Plato's Verhältniss zur Religion und zur Kunst) finden. Auch die Untersuchung über die spätere Form der platonischen Lehre (S. 946ff.) ist unverändert geblieben, und der Bericht über den Inhalt der Gesetze (951ff.) nur um die Erörterung über die „nächtliche Versammlung" und die sie betreffenden Stellen, S. 967, 2, vermehrt worden. Dagegen wurde S. 978ff. die Frage über die Integrität der Gesetze auf's neue besprochen und es wurde im Anschluss an I. Bruns und in weiterer Verfolgung früherer Bemerkungen wahrscheinlich gefunden, dass der Herausgeber nicht blos platonische Bruchstücke ungeschickt combinirt, sondern sich auch eigene, inhaltlich nicht gleichgültige, Zusätze erlaubt hat. Die Geschichte der platonischen Schule (S. 982—1049) gab nur zu kleineren Ergänzungen Anlass; in der Erörterung über die rechtliche Stellung des akademischen Vereins hätte 986, 1 auch Heitz (O. Müller's Geschichte der gr. Litt. II b, 161ff.) genannt werden sollen.

Siebeck, H. Untersuchungen zur Philosophie der Griechen. Freiburg i. B. Mohr. 1888. 279 S.

Auch hier handelt es sich um die zweite Auflage eines Werkes, welches den Fachgenossen schon längst (seit 1873) bekannt ist; dasselbe hat jedoch eine solche Bereicherung erfahren, dass mehr als ein Drittheil seines jetzigen Inhalts zu dem früheren neu hinzugekommen ist. Von den vier Abhandlungen, welche die 1. Ausgabe enthielt (über Sokrates' Verhältniss zur Sophistik; Plato's Lehre von der Materie; Aristoteles von der Ewigkeit der Welt; den Zusammenhang der aristotelischen und stoischen Naturphilosophie) ist in der 2. die vorletzte beseitigt worden. Dagegen sind drei seitdem in Zeitschriften erschienene Arbeiten neu hinzugekommen: Nr. III: „Zur Chronologie der platonischen Dialogen" (S. 107—151. 253—274); IV: „Zu Aristoteles" (152—180); V: „Zur Katharsisfrage" (163—180). Unter den älteren Stücken sind mir nun in Nr. I (Sokr. u. Soph.) nur unerhebliche Zusätze oder Weglassungen begegnet. Auch Nr. II, Plato's Lehre von der Materie, hat nur wenige Erweiterungen erfahren, und das Ergebniss dieser Untersuchung ist, wie früher, in allem wesentlichen mit dem meinigen in

Uebereinstimmung geblieben. Wenn jedoch Verfasser S. 72, 1 die Ansicht äussert, die Idee des Guten sei als höchste αἰτία der göttlichen Vernunft übergeordnet, so scheint mir ausser allem andern auch aus Phileb. 22 C hervorzugehen, dass Plato vielmehr mit beiden Begriffen ein und dasselbe absolute Wesen bezeichnen will und je nach dem Gesichtspunkt, unter dem es sich uns darstellt, den einen oder den anderen Ausdruck wählt. Vgl. Ph. d. Gr. II a[4], 709 ff. Dass die Worte des Aristoxenus: καὶ τὸ πέρας ὅτι ἀγαθόν ἐστιν ἕν nicht so erklärt werden können, wie diess S. 69,1 geschieht, habe ich schon a. a. O. S. 578[3] (692[4]) gegen Rettig bemerkt, und dieser selbst hat es inzwischen eingeräumt. Die letzte von den sechs Abhandlungen: „die Umbildung der peripatetischen Naturphilosophie in die der Stoiker" ist gleichfalls fast unverändert geblieben. Zu dem, was m. E. einer Revision bedurft hätte, gehört die Angabe (S. 241), dass Gott bei Aristoteles die einzige immaterielle und ewige Substanz sei, und die Bemerkung S. 222, 2 über die Stelle des Clemens Protrept. 44 A, welche Aristoteles die Annahme einer Weltseele zuschreibt; denn es handelt sich hier, wie Diels Doxogr. 130 f. gezeigt hat, um ein Missverständniss, dessen Anlass wir nicht in dem Inhalt der aristotelischen Gedanken, sondern in einem Uebersetzungsfehler (ψυχὴ statt νοῦς für Cicero's *mens*) zu suchen haben. Ebensowenig kann in der epikureischen Aussage bei Cic. N. D. I, 13 (mit S. 225) ein wirkliches Zeugniss über Theophrast's Lehre gesehen werden. Weiter will ich aber auf diese ältere Arbeit, deren Werth ich nicht verkenne, hier nicht eintreten, und nicht untersuchen, ob Zeno dem Aristoteles in derselben nicht doch etwas zu nahe gerückt wird. Jüngeren Datums sind die drei übrigen Stücke, unter welchen die 1885 zuerst erschienene Abhandlung „Zur Chronologie der platonischen Dialogen" (Nr. III, S. 107—151) nebst zwei neueren Nachträgen zu derselben (S. 253—274) nach Umfang und Bedeutung die erste Stelle einnimmt. Vf. verfolgt in dieser Abhandlung den Zweck, „aus Plato's Werken bestimmtere Citate seiner eigenen Schriften herauszuerkennen" und für die Chronologie derselben zu verwerthen (S. 108 f.); und er fasst hiefür theils die Fälle in's Auge, in denen ein Gespräch auf ein früheres, theils die, in denen es auf

ein späteres Bezug nimmt. Hinsichtlich der ersteren ist er nun mit mir und andern darüber einig, dass Rep. X, 611 A f. der Phädo, Phädo 72 E f. der Meno, Gess. V, 739 B f. IV, 709 E ff. die Republik citirt werde, während er die, wie mir scheint unverkennbare (Ph. d. Gr. II a[4], 548 f. nachgewiesene) Berücksichtigung des Philebus in der Republik nicht anerkennt; andererseits habe ich ihm a. a. O. 541, 1 eingeräumt, dass Phädr. 260 E f. auf Gorg. 462 B ff. zurückweise. Noch mehr Gewicht legt aber S. auf die Fälle, in denen ein Gespräch in einem andern zum voraus angekündigt werde; und in diesem Theil seiner Untersuchung hat er mich, so weit dieselbe über die bisherigen Annahmen hinausführt, nur zum kleinsten Theil überzeugt. Zunächst nämlich kann ich ihm die Voraussetzung (S. 122 f.) nicht einräumen, dass Plato, wenn er eine Erörterung mit einem εἰσαῦθις σκεψόμεθα oder einer ähnlichen Wendung abbricht, dabei immer auf „einen erst für die Zukunft, aber mit Bestimmtheit in Aussicht gestellten Dialog“ hindeute. In Stellen, wie Prot. 361 E. Meno 99 E. Gorg. 447 C. 449 B. Phileb. 33 B, ist das „ein andermal“ lediglich eine höflichere Form der Ablehnung; ob es in anderen Stellen neben der Anerkennung, dass eine weitere Erörterung wünschenswerth sei, auch die Absicht ausdrückt, auf den Gegenstand wieder zurückzukommen, ob sich ferner diese Absicht, wenn sie vorhanden war, auf eine schriftliche Darstellung bezog, oder nur überhaupt eine weitere Besprechung in Aussicht gestellt werden soll, die aber auch eine mündliche sein konnte, und nach Phädr. 276 A ff. jedenfalls auch eine solche sein musste, ob endlich die Absicht einer weiteren schriftlichen Erörterung, falls sie bestand, auch in einer unserer platonischen Schriften ausgeführt worden ist, auf alle diese Fragen lässt sich nicht allgemeingültig, sondern immer nur nach den Anhaltspunkten antworten, die uns der einzelne Fall an die Hand gibt. Diese scheinen mir aber nur zum kleinsten Theil von der Art zu sein, dass sie uns zu der Behauptung berechtigten, Plato wolle in einem seiner früheren Gespräche ein späteres ankündigen. Für die Trilogie des Sophisten, Staatsmanns und Philosophen, die Tetralogie des Staats, Timäus u. s. f. steht die Sache freilich ausser Zweifel, und ebensowenig wird man sie für den Theätet im Verhältniss zum Sophisten

bestreiten dürfen. Aber dass Rep. VII, 532 D auf Untersuchungen hingedeutet werden soll, „wie sie im Sophisten und im Philebus vorliegen“ (S. 118), ist schon deshalb nicht wahrscheinlich, weil gerade das, was a. a. O. zunächst in Frage steht, die Art der dialektischen Erhebung zur Idee, dort lange nicht so deutlich und ausdrücklich erörtert wird, wie hier. Wenn daher Glaukon dem Sokrates sagt, er nehme seine Aeusserungen zwar an, hoffe aber später noch mehr darüber zu hören, so soll dies m. E. zwar darauf hinweisen, dass das, was hier in kurzen Zügen skizzirt ist, seine vollständige Erläuterung nur in dem ganzen Zusammenhang der platonischen Lehre finden könne; dass dagegen Plato in weiteren Schriften darauf zurückzukommen beabsichtigte und diese Absicht ausgeführt hat, folgt nicht daraus. Von Polit. 285 A und Theätet. 206 A f. räumt Vf. (S. 119 f.) selbst ein, dass eine „Vorausdeutung“ dieser Stellen auf den Philebus sich nicht erweisen lässt. Bestimmter sieht er (S. 120) im Laches 190 C den Protagoras angekündigt; ich kann dies nicht finden. Ebensowenig hatte, wie ich glaube, einer von den ersten Lesern des Protagoras Anlass, bei 355 f. und 361 E an beabsichtigte schriftliche Fortsetzungen der dortigen Untersuchungen zu denken; so glaublich es auch ist, dass sich Plato (wie S. 124 bemerkt wird) an beiden Stellen anders ausgedrückt hätte, wenn der ersten Polit. 283 D ff., der zweiten Meno und Gorgias vorangegangen waren. Aus Tim. 38 E schliesst Vf. mit Susemihl, Plato habe in einem späteren Gespräch, wahrscheinlich dem Hermokrates, seine astronomische Theorie ausführlicher darlegen wollen. Aber das Astronomische kann nach 27 A nur dem Timäus, nicht dem Hermokrates und dem von ihm zu behandelnden Thema zufallen, jener könnte auch 38 E schicklicher Weise kein Versprechen geben, das dieser einzulösen hätte. Es liegt daher am Tage, dass die Bemerkung, „hierüber werde vielleicht (ἴσως τάχ᾽ ἂν) später einmal eingehender gesprochen werden“, nicht das Versprechen, dies zu thun, in sich schliesst, sondern nur das Mittel ist, eine solche weitere Erörterung an diesem Ort abzulehnen. Ebenso klar ist dies Charm. 169 D, wenn Sokrates hier, ἵνα ὁ λόγος προΐοι, zu Kritias sagt, sie können ja die Möglichkeit einer ἐπιστήμη ἐπιστήμης vorläufig zugeben; αὖθις δὲ

ἐπισκεψόμεθα εἴτε οὕτως ἔχει εἴτε μή. Wird diese Frage auch Theät. 200 B wieder berührt, so geschieht dies doch viel zu flüchtig, als dass man Plato die Absicht zuschreiben dürfte, die im Charmides zurückgestellte allgemeine Erörterung derselben an diesem Orte zu geben: es ist ein Zusammentreffen, wie es sich gerade bei Plato oft ganz ungesucht ergeben musste, aber dass er während der Abfassung des Charmides sich schon mit dem Plan zum Theätet trug, kann man daraus nicht schliessen. Soll ferner Polit. 263 A mit dem ταῦτα δὲ εἰσαῦθις . . . μέτιμεν auf Phil. 16ff. vorausgedeutet werden (S. 125), so steht dem entgegen, dass die Frage, auf welche diese Worte sich beziehen, die Verschiedenheit von γένος und μέρος, im Philebus gar nicht untersucht wird. Noch weniger vermag ich (mit dem Vf. S. 126) Rep. IV, 430 C eine „Vorausdeutung“ auf den Laches zu entdecken, der mit seinem negativen Resultat keinenfalls für die Ergänzung dessen gelten könnte, was a. a. O. ungleich inhaltsvoller über das Wesen der Tapferkeit gesagt ist. Das αὖθις δὲ περὶ αὐτοῦ . . . ἔτι κάλλιον δίιμεν geht vielmehr auf S. 441 Cff., wo der ἀνδρεία πολιτική (430 C), d. h. der Tapferkeit des Gemeinwesens, die des Einzelnen zur Seite gestellt wird, und diese zweite Besprechung heisst deshalb eine noch schönere, weil sie die Tapferkeit ihrem inneren Wesen und ihrer psychologischen Begründung nach schildert. Wenn daher Siebeck (127. 139ff.) der Meinung ist, Rep. I—IV, 444 E müssen vor dem Laches und mit diesem vor dem Protagoras verfasst sein, so verliert diese in seine Ansicht über die Reihenfolge der platonischen Schriften tief eingreifende Annahme durch eine richtigere Beziehung von Rep. 430 C sofort ihren Boden. Auch das kann ich nicht finden, dass Rep. X, 607 A im Widerspruch mit dem früheren alle Poesie aus dem Staate verbannt werde (S. 143), es wird hier vielmehr nur diejenige verworfen, welche dem blossen Genuss dient (die ἡδυσμένη Μοῦσα), Hymnen und Enkomien dagegen werden ausdrücklich zugelassen; ebensowenig steht X, 600 E mit III, 392 Dff. im Widerspruch: alle Poësie ist Nachahmung der Erscheinung, aber sie bedient sich dafür (nach B. III) verschiedener Darstellungsformen; beanstandet endlich Vf. S. 144 die Angabe X, 612 C: ὑμεῖς γὰρ ἠγεῖσθε u. s. w., so scheint sie mir, da es sich hier nur um eine

kurze Erinnerung an das frühere handelt, durch II, 365 C. 366 E. 367 C. E vollkommen gerechtfertigt zu sein. — Vom Phädrus sucht Vf. S. 130ff. nachzuweisen, dass er die Sophistenrede des Isokrates berücksichtige, und somit um 390 geschrieben sei. Ich meinerseits glaube mit Usener vielmehr den Phädrus in der Sophistenrede berücksichtigt, und halte es für ganz undenkbar, dass Plato dem Rhetor nach dem Erscheinen dieser mit gegen ihn selbst gerichteten Kriegserklärung das Lob noch ertheilt hätte, das ihm am Schluss des Phädrus gespendet wird. Zwischen § 12f. der Sophistenrede und Phädr. 275 Cf. scheint mir überhaupt keine Beziehung stattzufinden, da sich jene Paragraphen weder auf die schriftstellerische Thätigkeit noch auf die Philosophen beziehen; wenn Isokr. § 2 die letzteren tadelt, dass sie Zukünftiges zu kennen glauben, so geht dies nach § 3. 7 nicht auf „logische Tendenzen“ zur Gewinnung einer Theorie der Induktion (Sieb. 137f.), sondern auf das Versprechen, ihre Schüler glücklich zu machen. Auf Grund der bisher besprochenen Untersuchungen setzt nun S. den Meno um 395, Rep. I 394 an und lässt hierauf Rep. II—IV, Lach. Prot. Gorg. Phädr. Rep. V—IX. Menex. Symp. (385) Theät. (nach 374) Soph. Polit. Plileb. Parm. Gess. in dieser Ordnung folgen. Zur Unterstützung dieser Annahmen dienen ihm (neben einer Auseinandersetzung mit Pfleiderer, S. 266ff., die ich hier übergehen darf) einige sprachstatistische Beobachtungen (S. 253ff.), welche sich auf die Frage- und Antwortsformeln beziehen. Indessen hat das, was er in dieser Beziehung beibringt, keine grosse Beweiskraft. Von 100 direkten Fragen werden in den Gesetzen 28 mit ἆρα eingeführt, Soph. 27, Pol. und Phil. 29, Rep. nur 19. Aber in der Rep. selbst hat das X B. einen kleineren Procentsatz der ἆρα (19) als B. V—IX (20), und diese einen kleineren als B. II—IV (23), und unter den übrigen Schriften steht eine so frühe wie der Lysis (23) dem Parmenides (24), der nach S. dem Philebus gleichaltrig wäre, nahezu gleich, und der Theätet (17), den er so weit herabrückt, wird nicht blos von ihm und von der Rep., sondern auch vom Phädo (19), Krat. (19), und Prot. (19) übertroffen. Da fehlt es doch gerade an dem einzigen, worauf ein Schluss auf die Abfassungszeit der

Schriften gegründet werden könnte: an der stetigen Zu- oder Abnahme im Gebrauch eines Ausdrucks. Nicht anders verhält es sich in einem zweiten Fall, den S. anführt. Auf 100 S. Herm. finden sich in den Gess. 6, 23 (nach Ritter 6, 95) μῶν, Soph. 13, 41 (R. 14, 63), Pol. 9, 64, Phil. 10, 94 (R. 11, 49), Rep. nur 1, 26. Aber was kann man daraus schliessen, wenn man sieht, dass der Meno und Euthydem (mit je 6, 66) in der Häufigkeit der μῶν den Gess. gleichstehen, der Theätet (3, 96) weit hinter ihnen zurückbleibt, dem Parmenides dieses Fragewort ganz fehlt, während andererseits Soph. Pol. Phil., die dem Parm. und den Gess. unmittelbar vorangehen sollen, alle andern Gespräche in seinem Gebrauch so weit übertreffen? Weiter bemerkt S. (259 ff.), wenn Plato die Antworten bald problematisch (ἔοικεν und ähnliches) bald assertorisch (φημὶ u. s. w.) bald apodiktisch (ἀνάγκη u. dgl.) ausdrücke, so zeige sich, „dass der Gebrauch der problematischen Ausdrücke mit der Zeit entschieden zu Gunsten der apodiktischen zurückgetreten sei". Allein seine eigene Zusammenstellung beweist, wie unmöglich es ist, die Aufeinanderfolge der Gespräche nach diesem Merkmal zu bestimmen. Berechnet man nämlich auf Grund derselben das Verhältniss der apodiktischen Bejahungen zu den problematischen in den Gesprächen, welche nach diesem Masstab die spätesten sein müssten, so erhält man auf je 100 problematische Bejahungen an apodiktischen: im Theät. 246; Parm. 306; Gorg. 328; Polit. 371; Euthyd. 375; Phädo 415; Phädr. 420; Soph. 451; Gess. 452; Rep. 474; Phil. 619. Diese Reihenfolge stimmt weder mit der von S. angenommenen noch mit irgend einer anderen denkbaren auch nur annähernd überein. In der Republik allerdings ist der Unterschied der späteren Bücher gegen die früheren ein auffallender (B. I hat auf 100 problematische Bejahungen 188 apodiktische, B. II—IV 341, B. V—IX 673, B. X 980); aber wer deshalb diese Theile des Werkes in verschiedene Sprachperioden verlegen wollte, der müsste hieraus auch die weiteren Consequenzen ziehen, die Gesetze für älter erklären als Rep. V—X und Philebus u. s. w. Macht S. endlich auch noch die verschiedene Häufigkeit der Antwortsformeln τί μήν; und ἔγωγε geltend, so werde ich über jenes sofort (S. 680) sprechen; ἔγωγε (bezw. ἔμοιγε), dessen selteneres

Vorkommen ein Anzeichen späterer Abfassung sein soll, findet sich nach Siebeck's eigener Angabe (S. 262) im X B. der Republik verhältnissmässig ebenso oft als im I, und häufiger als B. II—IV. V—IX und Prot.; im Theät., den er so spät setzt, doppelt so oft, als Prot. und Rep., und im Phädrus, den er doch auch nicht über 390 herabrückt, fehlt es gänzlich. Auch dieses Merkmal ist somit unbrauchbar. — Von den noch übrigen Theilen unserer Schrift bespricht Nr. IV „Zu Aristoteles" (S. 152—162 aus Bd. XL des Philologus) die Stellen De an. II, 7. 418 b 4. III, 2. 425 b 17. III, 4. 429 b 16. De memor. 2. 452 a 17 ff. (vgl. Freudenthal Arch. II, 5 f.) Anal. post. II, 19. 99 b 20, und macht dabei namentlich auf den Zusammenhang zwischen Aristotelischem und Platonischem aufmerksam. In Nr. V „Zur Katharsisfrage" (S. 163—180, v. J. 1882) will Vf. die κάθαρσις τῶν παθημάτον nicht als Befreiung von Affekten, sondern als Reinigung der Affekte aufgefasst wissen (was mir aber doch für den aristotelischen Sprachgebrauch zweifelhaft ist); die sachlich wichtigere Frage, wie sich Arist. diese Reinigung bewirkt denkt, beantwortet er dahin, dass „der Affect, indem er aufgeregt wird und sich ausleben darf, doch auch zugleich einer ästhetisch-künstlerischen Beeinflussung durch die Eigenschaften des Geschauten unterliege"; was in ansprechender und durchdachter Erörterung weiter ausgeführt wird.

Unter den Arbeiten über einzelne Philosophen bespricht Sokrates:

Ogórek, J. Sokrates im Verhältniss zu seiner Zeit. Lemberg 1888 (Selbstverlag) 188 S.

Was uns hier geboten wird, sind Vorträge vor einem grösseren Kreise; und von solchen lassen sich im allgemeinen keine neuen Forschungen erwarten, namentlich wenn der Vortragende bei seinen Zuhörern so geringe Vorkenntnisse voraussetzen zu dürfen glaubt, wie dies hier der Fall zu sein scheint. Zeigt sich daher der Verfasser auch mit den Quellen, denen wir unsere Kenntniss des Sokrates verdanken, wohl vertraut und in der neueren Litteratur über ihn und seine Zeit belesen, so wird doch der Fachmann seinem Buche kaum etwas Neues entnehmen können.

Es soll dies an sich kein Tadel sein; es ist vielmehr viel besser, sich in populärwissenschaftlichen Schriften an das Gesicherte zu halten, statt ohne ausreichenden Beweis (wie man in diesem Fall muss) Neues zu bringen. Allerdings hätte aber der Verfasser auch innerhalb der Aufgabe, die er sich gestellt hatte, vollkommeneres leisten können, wenn er in seinen Schilderungen das bedeutende und geschichtlich wichtige voller ins Licht zu stellen, das ausserwesentliche auf einen engeren Raum zu beschränken gewusst hätte; wenn er ferner unzuverlässigen Berichten der Alten und unsicheren Vermuthungen der Neueren grösseres Misstrauen entgegengebracht; wenn er sich endlich einer geschmackvolleren Darstellung und eines reineren Deutsch befleissigt hätte.

Eine neue Erklärung des sokratischen Dämonium verheisst

du Prel, C. Die Mystik der alten Griechen. Leipzig, Günther, 1888. S. 121—170.

Das Mittel dazu ist die „transcendentale Psychologie". Ihr verdankt der Verfasser die Erkenntniss, dass „unser irdisches Wesen nur die Hälfte unseres eigentlichen Wesens ist, dessen andere Hälfte für uns transcendental bleibt" (S. 136), dass aber dieses „transcendentale Subjekt" (was muss sich der gute Kant nicht alles gefallen lassen!) doch auch in manchen Fällen, wie im Traum, Somnambulismus, Spiritismus u. s. w., in das irdische Bewusstsein herübergreift, und dass in solchen Uebergriffen auch das dämonische Zeichen des attischen Philosophen bestand. Ob sich diese Erklärung auf das sokratische Dämonium anwenden liesse, wenn sich dieses in der Weise bethätigt hätte, wie Verfasser es sich vorstellt, kann hier deshalb ununtersucht bleiben, weil er sich schon von dem Thatbestand, den er erklären will, ein ganz falsches Bild macht. Mit den authentischen Mittheilungen Xenophon's und Plato's stehen für ihn so apokryphe Berichte, wie die des I. Alcibiades und des Theages, auf Einer Linie; denn wenn der letztere — bemerkt er S. 149 scharfsinnig — auch nicht ächt sei, so müsse man einem Autor doch glauben, dessen Schrift einem Plato so lange zugeschrieben wurde. Den Scherz im Euthydem 272 E nimmt er für baare Münze und aus Symp. 175 C schliesst er

(S. 147) alles Ernstes auf eine physische „Gedankenübertragung“. Plutarch De genio Socratis ist ihm eine Geschichtsquelle ersten Ranges, und zu den Eideshelfern, die er für seine Theorie herbeiholt, gehört neben dem Buch Tobia und Virgil, Cardanus und der Seherin von Prevorst und vielen anderen, auch Defoe's Robinson. Wer in seiner historischen Kritik über diesen Stand der Unschuld hinaus ist, kann zum Verständniss des Sokrates mit der gemeinen Psychologie auskommen und die transcendentale entbehren.

Ueber die kleineren sokratischen Schulen liegt mir nichts vor. Plato betreffend nenne ich zunächst:

Ritter, Const. Untersuchungen über Plato. Stuttg., Kohlhammer. 1888. VIII u. 187 S.

Von den zwei Abhandlungen, welche diese Schrift enthält, bespricht die zweite (S. 143ff.): „Gedankengang und Grundanschauungen von Plato's Theätet“, indem sie eine klare Uebersicht über den Inhalt und Gang dieses Gesprächs gibt, und S. 168ff. einige weitere Erläuterungen beifügt. Doch ist dieses, vom Verfasser selbst in einen Anhang verwiesene Stück von geringerer Bedeutung; dem gegenüber, was es S. 177ff. von dem Zweck der Aporieen hinsichtlich der δόξα ψευδής (Th. 187 Bff.) sagt, glaube ich an meiner Auffassung dieses Abschnitts (Ph. d. Gr. II a[4], 590f.) festhalten zu dürfen. Viel ausführlicher und wichtiger ist die erste Abhandlung, welche die Aechtheit und die Chronologie der platonischen Schriften auf dem von Dittenberger zuerst beschrittenen Wege der sprachstatistischen Vergleichung auszumitteln unternimmt. Sein Ergebniss fasst R. selbst S. 127f. dahin zusammen: Wir haben drei zeitlich getrennte Gruppen platonischer Schriften zu unterscheiden. Die erste umfasst diejenigen, welche theils vor, theils in den 15 Jahren nach Sokrates' Tod verfasst sind; zu jenen rechnet R. Lach. Hipp. I und II, Charm., Prot., Euthyd., Krat.; zu diesen: Apol., Krito, Euthyphro, Gorg., Meno, Phädo, Menex., Gastmahl. Eine eigene Schreibweise haben die Gespräche der zweiten Gruppe: Theätet, Phädrus und Republik. Verfasser lässt diese (S. 54. 128) nach einer längeren Pause in Plato's schriftstellerischer Thätigkeit in dem Zeitraum entstehen,

den seine zweite sicilische Reise begrenzt; der Theätet, glaubt er, sei um 370, der Phädrus etwas später, keinenfalls aber vor 375, und beide seien in denselben Jahren geschrieben worden, in denen Plato an der Republik arbeitete. Eine dritte Klasse platonischer Schriften, aus der letzten Lebensperiode des Philosophen, bilden, wie schon Dittenberger annahm, der Sophist, welcher höchstens zwischen der zweiten und dritten sicilischen Reise verfasst sein soll, und die nach der letzteren niedergeschriebenen Werke: Polit. Phileb. Tim. Kritias, Gesetze. Auch hier findet aber R. (S. 48ff.) die Annahme nöthig, dass der Philebus den ersten Büchern der Gesetze gleichzeitig sei oder unmittelbar vorangehe, der Timäus gleichzeitig mit der zweiten Hälfte der Gesetze geschrieben, die Vollendung des Kritias ebenso, wie die der Gesetze, durch Plato's Tod verhindert worden sei. Den Lysis und den Parmenides erklärt er für unächt.

Die Begründung dieser Annahmen beruht bei R., wie bemerkt, fast ausschliesslich auf statistischen Erhebungen über den Sprachgebrauch der einzelnen Schriften; nur eine nachträgliche Vertheidigung ihrer Ergebnisse enthalten die weiteren Bemerkungen S. 112ff. Folgen wir ihm nun zunächst auf das von ihm gewählte Untersuchungsfeld, so verdient der Fleiss, die Geschicklichkeit und die Genauigkeit, womit er bei der Sammlung und Zusammenstellung des sprachstatistischen Materials verfahren ist, eine rückhaltlose Anerkennung. Die Arbeit des Verfassers übertrifft alle ihre Vorgängerinnen in dieser Hinsicht an Reichhaltigkeit; und auch für die Verwerthung dieses Materials finden wir bei ihm neue beachtenswerthe Gesichtspunkte. Er sieht nämlich das bezeichnendste Merkmal für die chronologische Abfolge der platonischen Schriften in dem Gebrauch der verschiedenen Frage- und Antwortsformeln; und um die Durchschnittszahl für das Vorkommen jeder Formel in einer gegebenen Schrift zu bestimmen, theilt er die Zahl ihres Vorkommens nicht mit der Seitenzahl dieser Schrift, sondern mit der Gesammtzahl der „formelhaften Antworten“, die sich in ihr finden; so dass z. B. die Republik, in der auf 318 S. 35 τί μήν vorkommen, zu den Gesetzen, welche deren auf 417 S. 48 haben, im Gebrauch dieser Formel sich nicht verhalten soll, wie 10, 69 : 11, 51, sondern

wie 2, 78 : 8, 45, weil die Gesammtsumme der Antwortsformeln in jener 1260 beträgt, in diesen nur 568. Indem nun Verfasser die relative Häufigkeit der verschiedenen Antwortsformeln nach diesem Masstab, die vieler anderen Ausdrücke nach den Seitenzahlen bestimmt, findet er (S. 32f.), dass unter etwa 40 von ihm zusammengestellten sprachlichen Erscheinungen, die „zum überwiegenden Theile“ dem Soph. Pol. Phileb. und „so weit dort Raum dazu ist“, auch dem Timäus und Kritias mit den Gesetzen gemein sind, 24 auch in der Rep. vorkommen, 20 im Theätet, 18 im Phädrus, während uns in den übrigen Gesprächen nur die wenigsten derselben, oft nur eine oder zwei begegnen; und er glaubt dadurch zunächst seine Unterscheidung der drei Gruppen hinreichend gerechtfertigt zu haben. Mir, ich gestehe es, hat er weder durch diese, noch durch seine weiteren Erörterungen die Bedenken benommen, welche ich den bisherigen Versuchen, die Reihenfolge der platonischen Schriften ausschliesslich oder doch überwiegend nach sprachstatistischen Merkmalen zu bestimmen, (zuletzt Ph. d. Gr. IIa, 512ff.) entgegengestellt habe; und er hat mich weder von der Unfehlbarkeit seiner Methode noch von der Sicherheit seiner Ergebnisse so ausreichend überzeugt, dass ich den apodiktischen Ton gerechtfertigt fände, in den er dann und wann verfällt. Diese Anwendung der Sprachstatistik auf die platonischen Schriften beruht auf der Voraussetzung: wenn sich Schriften desselben Verfassers in ihrer Ausdrucksweise so erheblich unterscheiden, dass diese Unterschiede nicht für zufällig gehalten werden können, so müssen dieselben auf eine Aenderung im Sprachgebrauch des Schriftstellers zurückgeführt, und somit die Schriften, zwischen denen sie sich finden, verschiedenen Perioden seines Stils zugewiesen werden. Aber woran lässt sich erkennen, welche Sprachunterschiede nur von dieser, welche von anderen Ursachen herrühren können? denn „zufällig“ im strengen Sinn ist überhaupt keine solche Erscheinung, so möglich es auch ist, dass ihre Gründe zu verwickelt, ihre äusseren und inneren Veranlassungen zu individueller Art sind, um auf dem einzigen hier zulässigen Wege, dem der Hypothese, von uns aufgefunden werden zu können. Und wie verhalten sich die platonischen Schriften zu

einander nicht blos hinsichtlich einzelner, wenn auch verhältnissmässig zahlreicher, Wörter und Wendungen, sondern hinsichtlich ihres ganzen Sprachgebrauchs? Die erste von diesen Fragen liesse sich nur durch eine umfassende Induktion einigermassen befriedigend beantworten: es müssten von einer Reihe von Schriftstellern Werke, deren Abfassungszeit genau bekannt ist, sprachstatistisch untersucht, und es müsste dadurch so weit als möglich ermittelt werden, ob und an welchen Merkmalen das Spätere sich von dem Früheren auf diesem Weg unterscheiden lässt. So lang es an sicheren Kriterien hiefür fehlt, schweben alle Vermuthungen über die Reihenfolge der platonischen Schriften, deren alleinige oder hauptsächlichste Grundlage die Sprachstatistik ist, mehr oder weniger in der Luft. Auch die zweite Frage bedarf aber zu ihrer endgültigen Beantwortung eines umfassenderen Apparats, als er auch nach des Verfassers mühsamen und dankenswerthen Ermittlungen bis jetzt vorliegt. Nur eine vollständige, auch das Grammatische, Syntaktische und Stilistische umfassende Bearbeitung der platonischen Sprach- und Darstellungsweise in den verschiedenen Schriften könnte der Aufgabe genügen, wie schon Ph. d. Gr. a. a. O. bemerkt ist. Eines der werthvollsten Hülfsmittel, sowohl für diese als für andere Untersuchungen, wäre ein neues, dem Stand und den Bedürfnissen der heutigen Platophilologie entsprechendes Lexicon Platonicum, und es wäre höchst anerkennenswerth, wenn der Verfasser, dem bereits so schöne Vorarbeiten hiefür zu Gebote stehen, einige Jahre einer solchen Arbeit widmen wollte. Denn wenn sich überhaupt auf dem Wege der Sprachstatistik etwas erreichen lässt, so kann dies nur durch eine allseitig erschöpfende Untersuchung des platonischen Sprachgebrauchs geschehen; dagegen lassen sich jeder auf partielle Beobachtungen ruhenden Theorie über die Reihenfolge der platonischen Schriften nicht blos aus anderen, sondern auch aus dem sprachstatistischen Gesichtspunkt selbst Bedenken entgegenstellen, die sie wirklich zu widerlegen nicht im Stand ist. Ich habe dies anderswo an den Vorgängern des Verfassers nachgewiesen; ich will es auch an seinen Ergebnissen, so weit mir hier möglich ist, nachzuweisen versuchen.

Unter 100 von den Antwortsformeln, auf welche R. für seine Anordnung das Hauptgewicht legt, kommen auf Ναί im Gorg. 19, 64; Soph. 14, 92; Theät. 12, 56; Polit. 11, 15; Phädr. 10, 14; Phädo 8, 52; Phileb. 7, 32; Rep. 7, 14; Gess. 5, 83. Ἀληθῆ ohne Beisatz Theät. 3, 16; Rep. 2, 30; Soph. 2, 22; Pol. 2; Gess. 0, 71; Phileb. 0, 64; Phädo 0, 57; Gorg. 0; Phädr. 0. Πάνυ μὲν οὖν Phädo 9, 66; Pol. 7, 17; Phil. 6, 69; Theät. 5, 64; Gess. 5, 8; Rep. 5, 08; Soph. 4, 44; Phädr. 2, 90; Gorg. 2, 08; Παντάπασι μὲν οὖν (welches nur in den nachbenannten 9 Gesprächen vorkommt) Phädr. 4, 35; Rep. 3, 31; Soph. 3, 17; Theät. 3, 16; Gess. 2, 27; Pol. 1, 6; Lach. 1, 3; Phil. 1, 27; Tim. (der nur 13 Antworten hat) 7, 69. Antworten mittelst Wiederholung der Frage: Rep. 17, 3; Phädo 17, 04; Phil. 10, 83; Polit. 10, 79; Theät. 9, 82; Phädr. 8, 7; Gorg. 8, 33; Soph. 6, 38; Gess. 6. Τί μήν; Phädr. 17, 82; Gess. 8, 45; Phil. 8, 28; Polit. 7, 97; Theät. 4, 56; Soph. 3, 81; Rep. 2, 78; Phädo 0; Gorg. 0. Ἦ γάρ; Phädr. 5, 8; Gorg. 3, 96; Gess. 2, 81; Theät. 2, 45; Rep. 2, 22; Soph. 2, 22; Phil. 1, 59; Pol. 1, 19; Phädr. 0, 57. Πῶς; Polit. 6, 77; Soph. 6, 35; Phil. 5, 73; Rep. 2, 54; Gess. 2, 46; Phädr. 2, 9; Theät. 1, 4; Phädo 0, 57; Gorg. 0. Keine von diesen Reihen entspricht der von R. nach andern Beobachtungen hergestellten, keine zeigt uns eine stetige Zu- oder Abnahme der angeführten Antwortsformeln in der Richtung von Gorgias und Phädo durch Theät. Phädr. Rep. zu Soph. Pol. Phil. Gess. Und das gleiche liesse sich noch an weiteren Beispielen nachweisen. So kommt z. B., wenn ich richtig gezählt habe, die von R. nicht verzeichnete Antwortsformel: πῶς γὰρ οὔ; in den Gesetzen (568 formelhafte Antworten) 43mal vor; Soph. (315) 25 m.; Polit. (251) 10 m. Phil. (314) 16 m.; πῶς δ' οὔ; (bezw. καὶ πῶς οὔ;) Gess. 22 m.; Soph. 12 m.; Pol. 14 m.; Phil. 8 m. — so dass wenigstens der Philebus (und bei πῶς γὰρ οὔ; auch der Polit.) im Gebrauch dieser Formeln hinter den Gesetzen, denen er nach R. zunächst stände, bedeutend zurückbleibt und dem Gorgias (16 π. γ. οὔ; auf 336 Antworten) fast ganz gleich steht. Noch wichtiger ist aber, dass die Zahl der Antwortsformeln, wie sich gerade aus Ritter's Uebersicht ergibt, und somit auch die der ihnen ent-

sprechenden Fragen und Antworten, auf die einzelnen Gespräche so ungleich vertheilt ist. Es kommen nämlich unter den obengenannten Dialogen von jenen Formeln auf je 100 Seiten Hermann's in Rep. 396; Soph. 384; Phileb. 361; Polit. 302; Gorg. 289; Theät. 282; Phädo 223; Phädr. (nach Abzug der Reden) 162; Gess. 136. Der Wechsel von Frage und Antwort tritt also, so weit er in diesen Formeln zum Ausdruck kommt, in den Schriften, welche R. in die nächste Nähe der Gesetze herabrückt, 2—3 mal so oft ein, als in diesen, und nicht viel weniger häufig als in der Republik, welche unter allen platonischen Gesprächen, mit Ausnahme des Parmenides (in dem auf 100 S. 972 kommen), die höchste Procentzahl von Antwortsformeln hat. Mir scheint diese Eine Thatsache für die vorliegende Frage entscheidender zu sein als alles Zusammentreffen in einzelnen Frag- und Antwortsformeln. Denn sie beweist, was freilich auch sonst am Tage liegt, dass Plato, als er die Gesetze verfasste, von der dialektischen Schärfe und Beweglichkeit weit abgekommen war, die sich im Sophisten, Politikus und Philebus, trotz ihres theilweise trockenen Tons, nicht weniger bethätigt, als in der Republik und den ihr vorangehenden Schriften; dass daher jene drei Gespräche den Gesetzen unmöglich gleichzeitig sein oder zeitlich so nahestehen können, wie R. annimmt. Und damit stimmt vollkommen überein, dass auch die Unterbrechung des Gesprächs durch längere fortlaufende Vorträge, welche in den Gesetzen einen so breiten Raum einnehmen, (B. V. VI, 754 A — 768 E. 770 B — 776 E. VII, 806 D — 810 C. 814 D — 817 E. VIII, 842 B — 852 D. IX, 864 C — 876 A. 876 A — 883 C. X, 907 D — XI, 922 C. XI, 926 A — 931 A. 931 E — XII, 960 C) in Soph. Pol. Phil. keine Parallele hat, und dass den 29 Fällen von fingirtem Dialog, die meine Plat. Stud. 79f. aus den Gesetzen anführen, in den genannten drei Schriften zusammen (252 S. gegen 417 der Gess.) nur zwei (Soph. 243 D ff. Phil. 63 A ff. — Soph. 248 A ist anderer Art) gegenüberstehen. Auch diese Züge scheinen mir viel charakteristischer zu sein und viel weniger aus „zufälligen“ Ursachen abgeleitet werden zu können, als das Zusammentreffen in einzelnen Ausdrücken.

Neben den Frag- und Antwortsformeln sucht R. (S. 29 ff.) auch

von anderen Ausdrücken zu zeigen, dass ihr Gebrauch seine Anordnung der Gespräche unterstütze. Auch hier kann ich aber nicht umhin, ihm auf Grund seiner eigenen Ermittelungen einige negative Instanzen entgegenzuhalten. Auf 100 Hermann'schen Seiten finden sich Beispiele von Δῆλον ὅτι Rep. 14, 78; Gorg. 12, 93; Soph. 12, 19; Polit. 12, 05; Phädr. 11, 76; Phil. 9, 2; Phädo 7, 59; Gess. 3, 84; Theät. 1. Jonische Dativformen (— οισι — αισι) Gess. 20, 38; Pol. 4, 82; Phädr. 4, 41; Rep. 1, 89; Gorg. Phädo Theät. Soph. Phil. 0. Ἕνεκα Gorg. 26, 72; Gess. 26, 62; Polit. 26, 5; Phil. 21, 84; Rep. 21, 7; Phädo 16, 46; Phädr. 13, 23; Theät. 11, 88; Soph. 7, 32. Χάριν (wegen) Phädr. 11, 76; Gess. 7, 91; Theät. 3, 96; Rep. 3, 77; Pol. 3, 61; Phil. 3, 46; Gorg. 2, 58; Soph. 1, 22; Phädo 0. Ἴσως (ohne τάχα) Gorg. 33, 62; Phädo 24, 0, 5; Phil. 21, 95; Theät. 21, 78; Soph. 19, 51; Phädr. 19, 12; Rep. 17, 92; Pol. 12, 05; Gess. 0,96. Τάχα (in der Bedeutung vielleicht, ohne ἴσως) Soph. 8, 54; Phil. 8, 04; Phädr. 7, 35; Pol. 6, 02; Theät. 3, 96; Phädo 2, 53; Rep. 1, 57; Gorg. 0, 86; Gess. 0, 24 [II, 658 A]. (Dagegen allerdings τάχα ἴσως, das sonst nur noch einmal im Timäus vorkommt, Pol. 3, 61; Phil. 3, 46; Gess. 2, 64; Soph. 2, 44.) Auch in diesen Fällen stehen Soph. Pol. und Phil. der Republik und einigen anderen Schriften weit näher als den Gesetzen. Ebenso fehlt ihnen ein häufigeres Vorkommen jener Eigenthümlichkeiten, deren auffallendes Hervortreten in den Gess. schon meine plat. Stud. S. 85 ff. nachgewiesen haben: die Vorliebe für ungewöhnliche Wörter und Wortformen, für die Substantive auf —μα, die zusammengesetzten Zeitwörter, für eine feierliche, sogar schwülstige Ausdrucksweise, für Limitationen, welche die Bestimmtheit der Rede verwischen, für eine Verflechtung von Substantiven, unter welcher die Durchsichtigkeit leidet u. s. w. — Dinge, welche doch auch zu dem gehören, was den Sprachcharakter der Schriften bezeichnet. Höchst auffallende Erscheinungen zeigt ferner (vgl. Ph. d. Gr. II a[4], 514, 2) Höfer's Nachweisungen zufolge der Gebrauch von Τε. Diese Partikel, in der Mehrzahl der platonischen Gespräche, namentlich in den anerkannt frühesten, sehr vereinzelt, kommt in den oben verglichenen nebst Timäus und Kritias in folgender Progression vor. Es stehen auf je 100 Seiten: 1) einfache

τε: Gorg. 0, 86; Phil. 1, 15; Phädo 1, 27; Soph. 3, 66; Theät. 5, 95; Pol. 7, 23; Rep. 7, 85; Gess. 10, 31; Phädr. 32, 35; Krit. 147, 35; Tim. 255, 68; 2) τε . . . τε: Phil. 0; Gorg. 0, 86; Phädo 2, 53; Pol. 3, 61; Soph. 3, 66; Theät. 4, 95; Krit. 5, 26; Rep. 11; Gess. 11, 99; Tim. 12, 5; Phädr. 17, 65. Es wäre sehr kühn, wenn jemand schliessen wollte: da eine so ausserordentliche Ungleichheit im Gebrauch einer so charakteristischen Partikel „unmöglich zufällig sein könne“, so müssen die Gespräche, zwischen denen sie sich findet, verschiedenen Stilperioden angehören: der Philebus u. s. w. der ersten, Soph. u. a. einer zweiten, Polit. Rep. und Gess. einer dritten, Tim. Krit. Phädr. der letzten. Aber an sich wäre dieser Schluss ebenso berechtigt, wie diejenigen, welche nach der gleichen Methode aus anderen Erscheinungen andere Resultate ableiten. Mir beweist dieser Sachverhalt nur, wie gross auch bei scheinbar durchschlagenden Parallelen die Gefahr ist, dass man sich zu übereilten Folgerungen verleiten lasse. Und das gleiche bestätigt die schon öfter besprochene Erscheinung, dass sich nicht selten auch zwischen den Theilen einer und derselben Schrift sprachliche Unterschiede von der gleichen Art und dem gleichen Umfang finden, wie die, deren Vorkommen in verschiedenen Schriften ein unfehlbarer Beweis ihrer weit auseinanderliegenden Abfassungszeit sein soll. R. selbst weist (S. 48f.) darauf hin, dass in den vier ersten Büchern der Gesetze die Form πότερον nur dann gebraucht wird, wenn das folgende Wort mit einem Vokal anfängt, während vor Konsonanten immer die Pluralform πότερα dafür eintritt; dass ferner B. V und VI keines von beiden haben, und in den folgenden πότερα nur noch einmal, sonst immer πότερον, darunter viermal vor Konsonanten steht. Er schliesst nun daraus, Plato habe seine frühere Uebung, πότερον auch vor Konsonanten zu setzen, nur vorübergehend verlassen, und sei in der zweiten Hälfte der Gesetze wieder zu ihr zurückgekehrt. Sehr wahrscheinlich ist diess eben nicht; und in anderen Fällen urtheilt Vf. auch anders: dass ὄντως in der Rep. B. I—IV und VIII gar nicht, B. IX nur an Einer Stelle vorkommt, wo es gar nicht umgangen werden konnte, dass ebd. von 44 πότερον B. VII—IX nur drei stehen, und keines davon vor einem Konsonanten, dass ὡς ἀληθῶς dem V und IX. τῇ ἀληθείᾳ dem I. II. V. VII, χάριν

dem I. IV. VIII—X Buch fehlt, ist für ihn mit Recht kein Grund, der Vertheilung dieser Schrift an verschiedene „Stilperioden“ zuzustimmen. Ebensowenig hindert ihn die obenberührte so äusserst ungleiche Vertheilung der τε und τε . . . τε, den Philebus der ersten, den Timäus und Kritias der zweiten Hälfte der Gesetze gleichzeitig, den Phädrus weit früher zu setzen. Auch dem Fehlen von πότερον und πότερα Gess. V. VI legt er keine Bedeutung bei. Ist es dann aber consequent, ein andermal nach analogen Erscheinungen das Zeitverhältniss der Gespräche mit grösster Sicherheit bestimmen zu wollen? Die Abfassungszeit ist doch immer nur eines von den Momenten, welche den Sprachcharakter einer Schrift bedingen; neben ihr können aber noch viele andere einen, vielleicht weit bemerkbareren Einfluss darauf gehabt haben. So mag z. B. das Eigenthümliche, was die Sprache und Darstellung des Parmenides bietet, theilweise damit zusammenhängen, dass derselbe in seinem ersten Theil Einwendungen Euklid's gegen die Ideenlehre berücksichtigt (Ph. d. Gr. II a[4], 259, 1), im zweiten ein Gegenstück zu Zeno's Schrift geben will; so lässt sich die sprachliche Verwandtschaft des Philebus mit Sophist und Politikus, auch wenn er von diesen um einige Jahre weiter abliegen sollte, als sie von einander, ohne Mühe daraus erklären, dass diese drei Werke (abgesehen von Pol. 269 C ff.) in dem gleichen Ton einer schmucklosen streng wissenschaftlichen Darstellung gehalten sind. Ob die sprachlichen Berührungspunkte zwischen Soph. Pol. Phileb. auf der einen, den Gesetzen auf der anderen Seite eingreifend genug sind, um eine besondere Erklärung zu fordern, steht mir bei den vielen Differenzen, welche sich in der Sprache und Darstellung der beiden Schriftengruppen, und namentlich in ihrer Behandlung des Dialogs finden, keineswegs sicher. Hält man aber eine solche Erklärung für nöthig, so könnte sie auch auf einer anderen Seite gesucht werden, als dies von R. geschieht. Die Gesetze sind, wie auch er annimmt, nicht von Plato selbst herausgegeben; es ist uns auch nicht der von Plato hinterlassene Entwurf dieses Werks unverändert überliefert; wer bürgt uns nun dafür, dass die Eingriffe des Herausgebers, welche sich an so manchen Stellen desselben erkennen lassen, sich nicht auch auf seine Sprache erstreckten? Dass nicht

vielleicht einzelne Partieen, welche in dem hinterlassenen Entwurf ebenso, wie B. V und andere Stücke, die Form einer fortlaufenden Darstellung hatten, erst von ihm in die dialogische gebracht wurden? Und wenn dies der Fall gewesen sein sollte: könnte nicht die eine und andere Aehnlichkeit zwischen der Ausdrucksweise der Gesetze und derjenigen gewisser anderer Schriften auch davon herrühren, dass der Herausgeber der Gesetze aus dem reichen Schatz der platonischen Sprache gerade diese Ausdrücke und Wendungen sich angeeignet hatte? und wenn R. S. 93 sagt, der Verfasser der Epinomis habe sich die Ausdrucksweise der Gesetze fast vollständig zu eigen gemacht, ist nicht auch das andere denkbar, dass er in manchen Fällen die ihrige nach der seinigen zurechtgemacht hat? Wenn diese Frage auch nur aufgeworfen werden kann, so beweist dies, wie unsicher die Operationsbasis ist, welche die Gesetze für sprachstatistische Untersuchungen darbieten.

Weit unerheblicher als seine sprachstatistische Schriftenvergleichung ist R.'s Erörterung der „inhaltlichen Gesichtspunkte“ (S. 112—141). Auf die Entwicklung der philosophischen Lehren legt er keinen Werth, da von den hier in Betracht kommenden Punkten „die Dreitheilung der Seele zu keiner Zeit Plato's wahre Meinung gewesen sei“, und die Ideen von uns allen, seit Aristoteles, mit Unrecht hypostasirt werden; wofür natürlich die Beweise, und zwar bessere, als sie bis jetzt vorliegen, erst geführt werden müssten. Die Rückweisungen der Schriften auf einander werden, wo sie dem Vf. nicht passen, bestritten; hier mag es genügen, dagegen auf die Belege zu verweisen, die Phil. d. Gr., II a[4], 491, 3. 547 f. zu finden sind, und denen noch die Bemerkung beigefügt sei, dass auch Symp. 187 A wie eine kritische Bemerkung zu der Angabe über Heraklit Soph. 242 E aussieht. Bei der Frage über die zeitgeschichtlichen Beziehungen einiger Gespräche hält sich R. S. 121, den Theätet betreffend, einfach an Rohde; indessen habe ich schon wiederholt nachgewiesen, wie es sich mit dessen Vermuthung verhält, und wie unstatthaft es ist, den Theätet über 390 v. Chr. herabzurücken (vgl. Ph. d. Gr. II a[4], 406, 1), und dieser Nachweis ist bis jetzt nicht widerlegt. Der Phädrus bringt R. sichtbar in Verlegenheit; seine Auskunft (S. 129 ff.), dass die Mahnungen, welche Plato

im Phädrus dem Lysias und Isokrates ertheilt, „nicht eigentlich an die genannten beiden Männer gerichtet“ seien, und dass Isokrates S. 278 Ef. nur gesagt werden solle: von ihm hätte man Besseres erwartet, werden wohl nicht allzuviele sich anzueignen den Muth haben. Der Schluss des Euthydem, den Vf. trotz der deutlichen Beziehungen auf Antisthenes (301 A. 303 Df.) noch vor Sokrates' Tod setzt, soll gar nicht auf Isokrates gehen, auf den alles darin Zug für Zug passt, sondern auf irgend einen uns unbekannten Mann. Wenn die sprachstatistische Chronologie der platonischen Schriften zu solchen Unwahrscheinlichkeiten und Gewaltsamkeiten zu greifen genöthigt ist, wäre es doch wohl Zeit, sich zu erinnern, dass sie selbst eben auch nichts anderes ist, als eine Hypothese zur Erklärung gewisser Erscheinungen; eine Hypothese, die nur dann erwiesen ist, wenn sich darthun lässt, dass diese Erscheinungen keine andere Erklärung gestatten, und nur dann zulässig, wenn sie mit andern Thatsachen nicht in Streit kommt.

Walbe, E. Syntaxis Platonicae specimen. Bonn 1888. 38 S. Inauguraldiss.

ist gleichfalls der platonischen Sprachstatistik gewidmet. Vf. untersucht nämlich mit dankenswerther Sorgfalt das Vorkommen der Allheitsbezeichnungen πᾶς, ἅπας, ξύμπας, ξυνάπας und der von ihnen abgeleiteten Formen und Wortverbindungen in den platonischen Schriften. Seine Zusammenstellungen scheinen im wesentlichen vollständig zu sein; doch war S. 36 Nr. 11a das S. 23 allerdings erwähnte ξύμπας οὗτος ἀριθμὸς Rep. 546 C ebenfalls zu berücksichtigen. Indessen liefert diese Vergleichung für die Frage über die Reihenfolge der plat. Schriften (ohne die Schuld des Vf.) keinen grossen Ertrag. Auch das einzige Ergebniss, welches er selbst in dieser Beziehung gewinnt, dass nämlich Soph. Pol. Phil. Tim. Gess. die letzten Gespräche sein müssen, wird durch seine Nachweise lange nicht so sicher gestellt, „*ut paene nefas esse videatur dubitare*“. Aus der Tabelle S. 4 ergibt sich allerdings, dass πᾶς und seine Composita in Soph. Pol. Phil. Tim. Krit. Gess. besonders häufig vorkommen [1]). Da aber zwei so frühe Schriften wie das Gastmahl

[1]) Es finden sich nämlich von solchen Allheitsbezeichnungen auf je 100

(229, 32) und der Euthydem (222) den Sophisten hierin noch übertreffen und hinter dem Philebus nur wenig zurückbleiben, kann man aus diesem Umstand über die Abfassungszeit der letzteren nichts schliessen; man müsste denn auch den Timäus für später halten als die Gesetze, denen er in der Häufigkeit jener Wörter um mehr als $^1/_3$ voraus ist. Auffallender ist, was auch W. allein hervorhebt, dass die genannten Schriften unter den Verstärkungen von πᾶς die Form ξύμπας gegen das sonst gebräuchlichere ἅπας verhältnissmässig bevorzugen. Allein sie thun dies weder gleichmässig noch in stetiger Progression. Soph. Pol. und Phil. stehen in der Procentzahl der ἅπας hinter der Republik, Soph. um mehr als 100/00, zurück, die Gesetze übertreffen dieselbe fast um die Hälfte. Dagegen haben jene Gespräche weit mehr, Polit. mehr als dreimal so viele ξύμπας als die Gesetze, welche darin noch hinter dem viel älteren Laches zurückbleiben. Soph. und Polit. haben $2^1/_2$mal so viele ξύμπας als ἅπας, Gess. halb so viele. Im Soph. Pol. Phil. zusammengenommen kommen 6 ξυνάπας auf 492 πᾶς, im Tim. 3 auf 313, in den Gess. ein einziges auf 1035 [2]). Und ebenso ungleich ist (s. o.) der Gebrauch von παντάπασι, den W. besonders zu verfolgen versäumt hat. Was lässt sich mit solchen Zahlen anfangen?

Liebhold, K., Zur Textkritik Platons. Jahrbb. f. class. Philol. Bd. 137. 1888. S. 756—760.

Verbesserungsvorschläge zu Apol. 21 C. 23 A. E. 26 D. 41 B. Krito 45 E. 52 E. 53 E. Prot. 316 C. 323 D. 325 B. 327 C. 347 D. 349 D. Ich kann mir von allen diesen Vorschlägen nur einige wenige aneignen, die längst von andern gemacht sind.

Hermann'schen Seiten: Soph. 220, 73; Phil. 240, 23; Polit. 287, 95; Gess. 309, 35; Krit. 352, 63; Tim. 426, 14.

[2]) Auf 100 πᾶς kommen

	Lach.	Rep.	Soph.	Polit.	Phileb.	Tim.	Gess.
ἅπας	24, 13	11, 53	5, 33	10, 28	11, 4	14, 3	16, 42
ξύμπας	10, 34	2, 26	13, 33	25, 71	12, 6	4, 47	8, 11
ξυνάπας	0	0	2	0, 57	1, 2	0, 96	0, 1.

Apelt, O., Zu Platons Apologie (Ebd. S. 160)

beantragt Apol. 19 C statt des seltsamen: μή πως ἐγὼ ὑπὸ Μελήτου τοσαύτας δίκας φύγοιμι zu setzen: μή ποθ' ὡς ἐγὼ . . . φύγοι, und es gibt dies jedenfalls einen viel besseren Sinn als die überlieferte LA. Nur dürfte in diesem Fall auch im vorhergehenden eine kleine Aenderung angezeigt sein, indem geschrieben wird: καὶ (oder κἂν) εἴ τις . . . ἐστι μή ποθ' u. s. w. ohne Kolon hinter ἐστι.

Aars, J., Das Gedicht des Simonides in Platons Protagoras. (Christiania Videnskabs-Selskabs Forhandlinger. 1888 Nr. 5.) Christiania, Dybwad. 1888. 16 S.

Eine Reconstruction des bekannten Gedichtes, die mit Bergk und Blass von der Annahme ausgeht, es sei kein Epinikion sondern ein monostrophisches Enkomium gewesen, die aber im einzelnen von jedem von beiden abweicht. Da sie Plato selbst kaum berührt, überlasse ich ihre Prüfung den Philologen.

Demme, C., Die Hypothesis in Platons Menon. Dresden 1888. 22 S. 4°. Gymn. progr.

Den Gegenstand dieser Abhandlung bildet Meno 86 E f., wo an dem Beispiel eines in einen gegebenen Kreis einzutragenden Dreiecks erläutert wird, was mit dem Ausdruck: σκοπεῖν ἐξ ὑποθέσεως gemeint ist. So viel aber Vf. zu diesem Behuf aus seiner Kenntniss der griechischen Mathematik beibringt (und es ist dessen mehr, als für den nächsten Zweck erforderlich war), so glaube ich doch nicht, dass er in der Lösung des Räthsels glücklicher gewesen ist als die Gelehrten, deren Versuche er darstellt und prüft. Das Beste ist, dass wir des mathematischen Beispiels nicht bedürfen um die Bedeutung des σκοπεῖν ἐξ ὑποθ. zu verstehen.

Schirlitz, C., Beiträge zur Erklärung der Platon-Dialoge Gorgias und Theätet. Neustettin 1888. 31 S. 4°. Gymn. progr.

In dem grösseren Theil dieser Abhandlung, S. 1—22, vertheidigt Vf. mit überzeugenden Gründen die von Bonitz angenommene dreigliedrige Eintheilung des Gorgias; der Rest derselben behandelt mehrere Stellen dieses Gesprächs (460 D. 464 C. 468 E. 485 D.

492 B. 503 D. 514 D) und des Theätet (155 D. 157 B. 167 B. 169 A. 171 A. 182 D. 186 A. 188 A. 199 A. 210 D), theils nach der Seite der Textkritik theils nach der der Worterklärung. In einigen Fällen scheinen mir seine Conjecturen nicht unerlässlich zu sein, da auch der überlieferte Text einen annehmbaren Sinn gibt; Gorg. 485 E würde ich als Ersatz für ἱκανὸν, wenn ein solcher nöthig befunden wird, Heindorf's νεανικὸν seinem δικανικὸν vorziehen. Gorg. 514 C hat die Vermuthung, statt „πολλὰ“ sei ὀλίγα zu setzen, viel für sich. Ebenso Theät. 167 B: ἀλλ' οὐκ ἀληθεῖς für τε καὶ ἀλ. (doch wäre οὐκ ἀλ. ohne ἀλλὰ ausreichend vgl. Prot. 337 C); 169 B hinter Σκείρωνα μᾶλλον der Zusatz: δὲ πρὸς τὸν 'Ανταῖον. Theät. 199 B würde mir die Aenderung des überlieferten διαπεπταμένων in διαπεπταμένην oder διαπταμένην (bezw. διαπτομένην): „einer ihm entflogenen Vorstellung nachjagend“ genügen.

Würz, C., Die sensualistische Erkenntnisslehre der Sophisten und Platons Widerlegung derselben. Nach dem Theätet dargestellt und beurtheilt. 1888. 22 S. 4°. Gymn. progr.

Ein Auszug aus Theät. 142—187 A, gegen dessen Richtigkeit sich kaum etwas einwenden lässt, der aber keinem Kenner der platonischen Schrift, vollends nach Bonitz' Analyse derselben (Plat. Stud. 47 ff.) etwas neues bringt. Auch die Untersuchung über die Treue der platonischen Darstellung lag so wenig als die über die Abfassungszeit des Gesprächs in der Absicht des Vf.; und auf die Composition desselben bezieht sich nur S. 19 die Bemerkung, in der berühmten Episode 172 B—177 C werde die 157 D nicht erledigte Frage entschieden, ob auch das Gute und Schöne ein Werdendes sei. Ich kann dies nicht finden: diese Frage wird hier weder untersucht noch auch nur in dieser Form aufgeworfen, und die wenigen Andeutungen, die man hieher ziehen könnte (176 E, weniger 176 B) werden mit der Untersuchung über den Begriff des Wissens in keine Verbindung gesetzt. Unser Abschnitt gibt sich nicht nur als Episode, sondern er ist es auch; an der Hauptuntersuchung würde man nichts vermissen, wenn man ihn herausnähme, und andererseits weisen in ihm zahlreiche Spuren darauf hin, dass besondere Veranlassungen, die wir theilweise noch

muthmassen können, Plato bestimmten, ihn dem Gespräch einzufügen. Möglich, dass der Theätet auch seine bei Plato einzig dastehende Form eines vorgelesenen Dialogs einer ähnlichen speciellen Veranlassung zu danken hat: wenn er nämlich bereits als direktes Gespräch ausgearbeitet war, als Theätet's Verwundung und Erkrankung Plato bestimmte, ihm in c. 1 seine jetzige Einleitung voranzustellen.

1. Sybel, L. v., Platon's Symposion ein Programm der Akademie. Marburg, Elwert 1888. VI und 122 S.
2. Derselbe, Platon's Technik an Symposion und Euthydem nachgewiesen. Ebd. 1889. VI und 46 S.

Diese zwei zusammengehörigen Schriften gehen beide darauf aus, den Zusammenhang zwischen Plato's Unterricht in der Akademie und seinen schriftstellerischen Arbeiten an den obengenannten Gesprächen in der doppelten Richtung zu verfolgen, dass theils der Zweck und Aufbau dieser Gespräche durch jenen Zusammenhang beleuchtet, theils auch ihnen neue Aufschlüsse über den Gang und Charakter des Unterrichts entnommen werden sollen, welchen Plato seinen Schülern ertheilte. Diese Aufgabe hat unstreitig etwas verlockendes: ihre Lösung würde unsere Kenntniss der platonischen Philosophie und ihrer Urkunden wesentlich fördern, sie würde uns von beiden ein vollständigeres und anschaulicheres Bild geben. Je allgemeiner daher jener Zusammenhang heutzutage anerkannt ist, je ansprechender uns andererseits aus der Darstellung des Vf. nicht blos eine warme, ja begeisterte Liebe zu Plato, sondern auch ein lebendiges Verständniss seines Geistes und eine kunstsinnige Betrachtung seiner philosophischen Dichtungen entgegentritt, um so dankbarer wird man dem Vf. dafür sein, dass er die Aufgabe gestellt hat, um so lieber ihn auf den Gängen begleiten, auf denen er den Beziehungen nachspürt, deren Aufsuchung ihn beschäftigt. Aber das darf man sich freilich nicht verbergen, dass wir uns hier ganz und gar in Vermuthungen bewegen, welche von sehr ungleicher Sicherheit sind, und welche sich zu einem höheren Grade der Wahrscheinlichkeit nur dann erheben lassen, wenn es gelingt, sie von dem schwankenden Grunde subjektiver Eindrücke auf den festen

Boden exegetisch gesicherter Thatsachen zu verpflanzen und als die unentbehrlichen Voraussetzungen oder Consequenzen dieser Thatsachen zu erweisen. Sowohl das Gastmahl als der Euthydem sind nach der Ansicht des Vf. Programme der Akademie, in denen das Ziel und der Gang des Unterrichts, wie er in Plato's Schule ertheilt wurde, für eine tiefer eindringende Betrachtung noch erkennbar niedergelegt ist. Diesem Lehrgang liegt aber (Nr. 2, 12 u. ö.) das nachstehende Schema zu Grunde: A. Die dialektische Hodegese. I. Propädeutik (1. der Schüler; 2. die Aufgabe) II. Epistematik (1. die Wissenschaften; 2. die eine Wissenschaft). B. Das dialektische Wissenschaftssystem. I. Unterclasse (1. Naturstudium; 2. Culturstudium) II. Oberclasse (1. Mathematik; 2. Dialektik). Dieses Schema beherrscht, wie Vf. nachzuweisen sucht, nicht allein den ganzen Aufbau der beiden Gespräche, sondern es wird auch in zwei von den Reden im Gastmahl, der des Eryximachus und der der Diotima, mit unverkennbarer Deutlichkeit ausgesprochen. Mir, ich gestehe es, würde es schwer werden, zu glauben, dass Plato — wenn ihm auch nach dem Zeugniss der Republik ein bestimmter Stufengang des wissenschaftlichen Unterrichts als der sachgemässe feststand — in seinen Schriften sich an ein so einförmig wiederkehrendes Schema gebunden haben sollte; dasselbe müsste sich denn in denselben so sicher erkennen lassen, dass wir gewiss wären, es wirklich in ihnen zu lesen und nicht in sie hineinzulesen. Eben dies aber ist es, wovon ich mich bis jetzt so wenig wie Natorp (Philos. Monatsh. XXV, 235ff.) zu überzeugen vermocht habe. Ich glaube nicht, dass Symp. 210 Af. mit den καλὰ σώματα etwas anderes gemeint ist, als schöne Menschengestalten, und mit dem ἐρᾶν etwas anderes als die Liebe im pathologischen Sinn, die ästhetische Freude am Schönen; eine Hindeutung auf Naturstudien weiss ich in dieser Stelle nicht zu finden. Auch statt des wissenschaftlichen Kulturstudiums möchte ich ebd. 209 Aff. 210 Bf. lieber von sittlicher Arbeit reden; denn die praktische Thätigkeit des Erziehers und Gesetzgebers ist es, welche diese Stufe des Eros kennzeichnet. Und ähnlich geht es mir mit der Rede des Eryximachus S. 186 Aff. Dieser Redner weist seinen Satz von der universellen Bedeutung des doppelten Eros an der

Heilkunde und der Musik, an den Jahreszeiten und ihrer Einwirkung auf Pflanzen und Thiere, an dem Verhältniss der Menschen zu einander und zu den Göttern nach. Aber um einen Stufengang des wissenschaftlichen Unterrichts handelt es sich hiebei nicht, und um das obige Schema in dieser Auseinandersetzung zu finden, muss man m. E. von der Kunst, zwischen den Zeilen zu lesen und auch solches als „Metapher" zu deuten, was buchstäblich genommen einen befriedigenden Sinn gibt, öfter Gebrauch machen, als dem einfachen Ausleger erlaubt ist. Der Raum fehlt mir, um diese Bedenken näher auszuführen, oder die Gründe eingehender darzustellen, welche Vf. für sich geltend macht; und aus demselben Grunde muss ich darauf verzichten, auseinanderzusetzen, weshalb mir meine längst ausgesprochenen Bestimmungen über den Plan des Gastmahls und Bonitz' Ansicht über den des Euthydem noch immer genügen. Statt diese Differenzen weiter zu verfolgen, schliesse ich lieber mit der wiederholten Anerkennung des Schönen und Sinnigen, was unsere Schriften (z. B. in dem Abschnitt 1, 100ff. über die Personen des Gastmahls) auch dem bieten, welcher nicht alle Bedenken gegen ihre weitergehenden Combinationen überwinden kann.

Zannetos, J., Συμβολαὶ φιλοσοφικαὶ εἰς τὸ πλατωνικὸν συμπόσιον. Erlangen 1888. 99 S. Inauguraldiss.

Materialien aus alten und noch mehr aus neueren Schriftstellern, nicht ohne Fleiss, aber mit wenig Auswahl und in übermässiger Breite zusammengetragen. Unter den Reflexionen, die Vf. selbst hinzugethan hat, ist mir nichts begegnet, dessen Anführung sich verlohnte.

Hoffmann, H., Platons Philebus erläutert und beurtheilt. Offenburg 1888. 23 S. 4°. Gymn. progr.

Von den zwei Aufgaben, welche diese Abhandlung sich stellt: den Philebus zu erläutern und ihn auf die Richtigkeit seiner Ergebnisse zu prüfen, geht die zweite die Geschichte der Philosophie nicht direkt an; es mag daher hinsichtlich ihrer die Bemerkung genügen, dass H. dem Philebus zwar manche Unklarheiten und

sonstige wissenschaftliche Mängel nicht ohne Grund schuldgibt, aber ihm doch nicht immer gerecht geworden ist. Was er über den Gang und Inhalt des Gesprächs sagt, ist zwar seinem überwiegenden Theile nach richtig; aber doch muss ich seiner Darstellung an mehr als Einem Punkt widersprechen. Die Behauptung, dass Plato „die Lust als solche insgesammt für unvereinbar mit dem Guten erkläre“ (S. 12 unt.), ist grundlos, und H. gibt auch die Stelle nicht an, in der er dies thun soll: Pl. sagt, die ἡδονὴ sei nicht ταὐτὸν καὶ τἀγαθόν (22 C. 54 Cf. u. ö.); aber den Widersinn hat er sich nicht zu Schulden kommen lassen, dass er in Einem Athem die Lust schlechthin für unvereinbar mit dem Guten erklärte, und gewisse Arten der Lust ausdrücklich in seinen Begriff des höchsten Guts aufnahm. Ebensowenig hat er S. 63 E „die unlauteren Freuden zum Guten zugelassen“ (H. S. 21), wie dies keines Beweises bedarf. Auch das ist ein Missverständniss, wenn S. 16 das ἀγαθὸν ἐν τῷ παντὶ auf dasjenige gedeutet wird, was für das Weltall, und somit für einen „Weltgeist“ das höchste Gut sei, während Pl. vielmehr fragt, was das Werthvolle im Menschen und im Weltganzen sei. Indessen hat alles dieses nicht so viel auf sich, wie die Entdeckung des Vf. (S. 6f. 22), dass Pl. im Philebus „mit der Ideenlehre im alten Sinn breche“ und „die Welt der sinnlichen Dinge in den Mittelpunkt seiner Weltanschauung rücke, den früher die Ideen eingenommen haben“. Dass das Gegentheil Phil. 14 Dff. so deutlich wie möglich ausgesprochen ist, kann er selbst sich nicht ganz verbergen, und was er dieser Thatsache entgegenhält, wird niemand überzeugen, der sich deutlich gemacht hat, dass die Frage nicht die ist, ob Plato alle Bedenken, zu denen die Ideenlehre Anlass gibt, befriedigend beantwortet hat, sondern ob diese Lehre die seinige war. Ich will daher nur noch darauf hinweisen, wie undenkbar es ist, dass der Philosoph das Fürsichsein und die Transcendenz der Ideen in derselben Zeit aufgegeben haben sollte, in der er sie nach Aristoteles' unantastbarem Zeugniss auf's entschiedenste gelehrt hat. In diese Zeit nämlich müsste H. die Abfassung des Philebus verlegen, da nicht blos die Republik (die er jenem vorangehen lässt), sondern auch der Timäus die Ideenlehre nur „im alten Sinn“ kennt.

Liebhold, C. Zu Platon's Politeia. Jahrb. f. class. Philol. Bd. 137. 1888. S. 105—112

bespricht die Stellen I, 328 E. 331 B—D. 332 C. II, 359 D. 364 C. 378 C. III, 388 A. IV, 430 B. E. 439 E. 440 C. 444 B. V, 449 D. 459 C. 466 E. 467 C. 473 D. 478 B. In allen diesen Stellen schlägt er Textesänderungen vor; nur III, 416 A wird der überlieferte Text gegen Madwig durch Verweisung auf Gorg. 513 E u. a. mit Glück vertheidigt. Von seinen Emendationen empfiehlt sich mir am ehesten der Vorschlag, 440 C, in theilweisem Anschluss an HSS, zu setzen: καὶ διὰ τοῦ πεινῆν καὶ διὰ τοῦ ῥιγοῦν καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα πάσχων ὑπομένειν νικᾷ. Die übrigen halte ich theils für überflüssig, theils für unannehmbar. 364 C., wo L. für διδόντες „διελθόντες“ vorschlägt, ist vielleicht εὐπέτειαν διδόντας, 439 E, wenn hier überhaupt eine Aenderung nöthig ist, statt ἀκούσας τι „ἀκ. τινὸς“ zu setzen.

Rawack, P. De Platonis Timaeo quaestiones criticae. Berlin, Mayer u. Müller. 1888. 81 S.

Diese werthvolle Schrift, das Werk einer mühsamen gelehrten Arbeit, benützt für die Texteskritik des Timäus ein Hülfsmittel, welches für diesen Zweck bisher lange nicht so umfassend herbeigezogen worden war: die Untersuchung der Lesarten, welche sich den alten Uebersetzungen, Erklärungen und Anführungen der platonischen Schrift entnehmen lassen. Eine aus diesen Quellen geschöpfte reichhaltige Vervollständigung des kritischen Apparates zum Timäus nimmt die zweite Hälfte von R.'s Schrift, S. 40—81 ein; die erste enthält eine kritische Besprechung von Tim. 17 C. 19 A. 21 E. 22 C. 30 B. 41 A. 80 E. 27 B. 40 C. 33 A. D. 41 E. 66 A. 70 D. 86 C. Seine Erörterungen erscheinen mir fast durchaus überzeugend: als eine Probe derselben wähle ich S. 15 ff., wo für die berühmte Stelle 41 A, unter Entfernung der Worte: ἃ δι' ἐμοῦ γενόμενα, (dies im Anschluss an Bernays, auf Grund der ältesten Citate) der Text hergestellt wird: Θεοὶ θεῶν, ὧν ἐγὼ δημιουργὸς πατήρ τε ἔργων [ἃ δι' ἐμ. γεν.] ἄλυτα ἐμοῦ γε θέλοντος. Doch möchte ich bei den Schlussworten mit Bernays

der LA ἐμοῦ μὴ θέλοντος (γε μὴ θέλ.) den Vorzug geben; denn sie hat nicht allein die ältesten Zeugen, sondern auch die Vermuthung für sich, dass ein Abschreiber eher das μὴ in γε verwandelt haben werde, als umgekehrt, da man bei ihr zu dem θέλοντος aus dem ἄλυτα ein λύειν ergänzen muss, was weit eher Bedenken erregen konnte, als die bei der LA γε nöthige Ergänzung: ἄλυτα εἶναι.

Tiemann, J. Kritische Analyse von Buch I und II der platonischen Gesetze. Osnabrück 1888. 33 S. 4°. Gymn. progr.

sucht in ausführlicher Untersuchung die Ansicht von Bruns zu widerlegen, nach der in B. I und II der Gesetze zwei unabhängig von einander entstandene Entwürfe nebeneinander gestellt, aber nicht in innere Uebereinstimmung gebracht sind. Ist es ihm aber auch gelungen, den einen und anderen von den Gründen zu entkräften, auf die Bruns seine Ansicht stützt, so hat er doch m. E. das Hauptbedenken gegen die ursprüngliche Zusammengehörigkeit jener zwei Bücher nicht zu beseitigen vermocht, welches darauf beruht, dass B. II sich zwar in seinem Anfang als eine Fortsetzung der I, 632 D ff. begonnenen Auseinandersetzung über die Benützung der μέθη für die Erziehung zur σωφροσύνη gibt, in Wirklichkeit aber von etwas anderem handelt, was damit gar nicht zusammenhängt: von der erzieherischen Verwendung der Musik und der hiefür dienlichen Einrichtung eines „dionysischen", aus Männern, denen der Weingenuss erlaubt ist, bestehenden Chors. Der Beweis, den Verfasser S. 18 f. versucht, dass gerade dieser dionysische Chor es sei, dessen Mitglieder durch die μέθη zur σωφροσύνη erzogen werden sollen, konnte ihm unmöglich gelingen. Denn nach I, 635 C. 643 B handelt es sich bei der pädagogischen Anwendung der Trunkenheit um ein Erziehungsmittel, das, wie jedes, von Jugend auf angewendet werden muss; II, 666 A f. dagegen wird den jungen Leuten bis zum 18. Jahr der Weingenuss, bis zum 30. die μέθη und πολυοινία unbedingt untersagt. Andererseits wird von der Trunkenheit und der durch sie beförderten Uebung in der Selbstbeherrschung bei dem „dionysischen Chor" überhaupt nicht gesprochen, wie es denn auch seltsam wäre, mit diesem Theil

der Erziehung erst bei den Dreissig- und Vierzigjährigen anzufangen; sondern es handelt sich bei ihm nur um den mässigen Weingenuss, der nöthig ist, um reifere Männer die Scheu vor der Theilnahme am öffentlichen Gesang überwinden zu lassen. Ebensowenig wird später für die Gesetzgebung von dem Funde, auf den B. I solchen Werth legt, irgend ein Gebrauch gemacht; während dieses Buch den Hauptmangel der dorischen Verfassungen darin sieht, dass sie für eine Uebung in der Bekämpfung der Lust, wie die Trinkgelage sie darbieten, keine Sorge tragen, ist in den Einrichtungen der kretischen Kolonie dieses Bedenken vollständig in Vergessenheit gerathen: B. I ist für dieselbe nicht vorhanden. Wird ferner II, 664 E auf 653 D mit den Worten: εἴπομεν κατ᾽ ἀρχὰς τῶν λόγων zurückgewiesen, so wäre dies sehr seltsam, wenn dieser Stelle schon das ganze I. Buch vorangegangen war; denn die ἀρχαὶ τῶν λόγων können nur den Anfang der ganzen Unterredung, nicht den des Abschnitts bezeichnen, der mit B. II beginnt[1]). Dass endlich B. III mit den vorangehenden nicht verknüpft ist, räumt auch Verfasser ein; aber er glaubt (S. 26. 31) ihre Zusammengehörigkeit dennoch durch die Voraussetzung retten zu können, es sei in dem fehlenden Schluss von B. II der Uebergang zu B. III mit der Bemerkung gemacht worden, dass bei dem Ungenügenden der dorischen Verfassungen eine befriedigendere mit Hülfe der nun folgenden historischen Uebersicht gesucht werden solle. Allein sowohl in B. I als in B. II ist die Auseinandersetzung der positiven Vorschläge, dort über die Trinkgelage, hier über die drei Chöre, gegen die Kritik der kretischen und spartanischen Verfassung so entschieden im Uebergewicht, dass wir den Zweck dieser zwei Bücher unmöglich darin suchen können, eine kritische Einleitung zu B. III zu geben. Es scheint mir daher durch die Ausführungen des Verfassers, so beachtenswerth sie immerhin sind, doch die Annahme von Bruns in der Hauptsache nicht widerlegt zu sein.

---

[1]) Anders verhält es sich mit II, 671 A: ὅπερ ὁ λόγος ἐν ἀρχαῖς ἐβουλήθη. Hier ist mit dem λόγος die vorliegende Erörterung, und mit dem Anfang desselben die Stelle 665 A ff., insbesondere 666 B f. gemeint. Wird dann aber zugleich auch auf die weit davon abliegenden Stellen I, 640 C. 646 E ff. verwiesen, so wird man dies dem Herausgeber auf Rechnung zu setzen haben.

Berndt, Th. Bemerkungen zu Platon's Menexenos. Herford 1888. 11 S. 4°. Gymn. progr.

vertheidigt seine (schon 1881 vorgetragene) Ansicht von der ironischen Abzweckung des Menexenus gegen Roch (Tendenz d. Menex. 1882) und Perthes (über den Arch. I, 613f.). Was er diesen entgegenhält, ist begründet; warum ich meinerseits mich weder von der ironischen Tendenz noch von der Aechtheit des Menexenus überzeugen kann, habe ich schon Plat. Stud., 144ff. und neuerdings Phil. d. Gr. II a[4], 480ff. auseinandergesetzt.

Lukas, Fr. Die Methode der Eintheilung bei Platon. Halle, Pfeffer. 1888. XVI u. 308 S.

Den kleineren Abhandlungen, die Bd. I, 421. 600 angezeigt sind, lässt Verfasser hier eine ausführliche Monographie über das im Titel bezeichnete Thema folgen. Derartige Untersuchungen haben ja nun immer nicht blos für den Verfasser, sondern auch für den Leser etwas Ermüdendes; nichtsdestoweniger verdient derjenige unsern Dank, welcher sich durch die Trockenheit seines Gegenstandes nicht abhalten lässt, demselben eine so gründliche und sorgfältige Arbeit zu widmen, wie dies in der vorliegenden Schrift geschehen ist. Wäre nun über die Reihenfolge und die Aechtheit der platonischen Schriften schon ein allgemeines Einverständniss erreicht, so wäre es, wie Verfasser nicht verkennt, das zweckmässigste gewesen, sie in ihrer zeitlichen Aufeinanderfolge zu besprechen, und uns so zu zeigen, welche Fortschritte der Philosoph theils in der thatsächlichen Handhabung des Verfahrens, um das es sich handelt, theils in der Feststellung und Begründung seiner Regeln gemacht hat. Da dies nicht der Fall ist, hat er es vorgezogen, sie nach dem Grade der Sicherheit zu ordnen, mit der ihre Aechtheit sich darthun lässt. Er bespricht demnach die Methode der Eintheilung 1) „in den von Aristoteles vollgültig als ächt bezeugten Dialogen“ Rep. Tim. Gess.; 2) „in den von Arist. zwar nicht vollgültig als ächt bezeugten, aber doch allgemein als ächt anerkannten“, Phädr., Gorg. Theät.; 3) „in den von Arist. nicht vollgültig bezeugten und auch nicht allgemein als ächt anerkannten“, Soph. Polit. Philebus. Bei jedem von diesen Gesprächen

werden zuerst im Anschluss an den Gang desselben sowohl die Beispiele von Eintheilungen, Aufzählungen u. s. f., die darin vorkommen, als die Regeln über das Eintheilungsverfahren, wo sich solche finden, erörtert und bei dieser Gelegenheit wird auch manches andere auf ihre Erklärung bezügliche berührt; es wird sodann am Schluss das Ergebniss dieser Einzelbetrachtung übersichtlich zusammengefasst und das gleiche geschieht am Schluss eines jeden von den drei Hauptabschnitten und am Schluss des Ganzen. Mir scheint zur Trennung des zweiten Abschnitts von dem ersten kein genügender Grund vorzuliegen, ohne dass ich doch darauf viel Gewicht lege. Ich hätte ferner gewünscht, dass Verfasser aus allen für ächt zu haltenden Gesprächen — wenn es auch nicht angebracht gewesen wäre, sie ausführlich zu besprechen — doch wenigstens übersichtlich die darin vorkommenden Eintheilungen verzeichnet hätte. Es hätte sich endlich, wie mir scheint, immerhin verlohnt, ausdrücklich zu untersuchen, ob und wie weit sich in den platonischen Schriften ein Fortschritt in der theoretischen und praktischen Behandlung des Eintheilungsverfahrens wahrnehmen lässt. Indessen sollen mich diese Desiderien von der Anerkennung dessen, was uns Verfasser bietet, und der Mühe, die er darauf verwendet hat, nicht abhalten. Von Einzelheiten, die mir aufgestossen sind, berühre ich die folgenden. Gess. X, 894 A kann ich der sinnreichen Vermuthung (S. 77 f.) nicht beitreten, dass hier auf die Lehre des Timäus von der Entstehung der Körper aus den Elementen und der Elemente aus den Elementardreiecken hingedeutet werde; denn es liegt nichts in den Worten, was einen Leser, dem der Timäus nicht gegenwärtig ist, hieran erinnern könnte, und ἀρχὴ αὔξην λαβοῦσα kann auch nicht ein Zusammentreten von Begrenzungsflächen zu einem Körper bezeichnen. Es scheint mir vielmehr hier nur das ganz einfache und gewöhnliche gesagt zu sein: „wenn der Kern oder Keim eines Körpers sich vergrössert und schliesslich seine volle Gestalt und Grösse erreicht". — Dass die Vertheidiger der Aechtheit des Sophisten Arist. part. an. I, 2. 642 b 10 auf Soph. 220 A f. beziehen (S. 150), ist in dieser Allgemeinheit nicht richtig; ich bin z. B. Ph. d. Gr. II a, 438 (381) dieser Beziehung ausdrücklich entgegengetreten. — S. 229 widerspricht Verfasser

der Deutung des μεσοτομεῖν Polit. 265 A auf zwei Theile von gleichem Umfang, und will es nur von zwei (begrifflich) gleichwerthigen Theilen verstehen. Indessen verlangt Plato ja nur ein μεσοτομεῖν ὡς μάλιστα (so viel wie möglich), und dagegen verstösst im folgenden die Eintheilung der zahmen Heerdenthiere in gehörnte und ungehörnte nicht: zu jenen gehören die Ziegen und Rinder, zu diesen die Schafe (wenigstens a potiori), die Pferde und die Menschen. — S. 251 wird gegen Steinhart's Meinung, dass Plato mit den Eintheilungen des Politikus naturwissenschaftliche Klassifikationen persifflire, mit Recht daran erinnert, dass es deren um jene Zeit wohl noch nicht viele gab. In Plato's späterer Zeit wird gerade er und seine Schule ihretwegen von Komikern angezapft. — Diejenigen, welche den Sophisten und Politikus ihrer Abfassungszeit nach zwischen Republik und Gesetze stellen wollen, möchte ich auf S. 280f. aufmerksam machen, wo treffend gezeigt wird, um wie viel freier sich Plato bei der Eintheilung in Phileb. Rep. Tim. Gess. bewegt als im Sophisten und Politikus; wofür der Grund doch wohl der sein wird, dass er die elementarischen Regeln des Eintheilungsverfahrens streng anzuwenden und an einer Masse von Beispielen zu erläutern dort nicht mehr so nöthig hatte, wie hier.

Pajk, J., Platons Metaphysik im Grundriss. Wien 1888. 26 S.

Die *ratio essendi* dieses Schriftchens besteht darin, dass es ein Gymnasialprogramm ist. Tiefer dringende Untersuchungen liessen sich von einer Darstellung, welche Plato's ganze Metaphysik auf so beschränktem Raum erledigt, schon an sich höchstens bei einzelnen Punkten erwarten. Die vorliegende hat sich derselben so vollständig enthalten, dass sie uns eben nur sagt, wie ihr Urheber Plato verstanden oder auch missverstanden hat. Wir erfahren also durch sie zwar, dass der Vf., beispielsweise, der Meinung ist, gewisse „Vernunftdinge" bewirken nach Plato „der Vernunft entäussert nur das Zufällige und Ungeordnete" (S. 8); die „Grenze" des Philebus seien die Ideen (S. 9); die Republik rede (wo, wird uns nicht gesagt) von einem Demiurg, der als „Gottes personificirte Creationskraft" „im Auftrag und nach dem Plane des Höch-

sten die Welt geformt habe“ (S. 10. 18); die χώρα des Timäus sei „die Substanz“ als „ein Seiendes oder Absolutes“ (S. 14f.); die Seele sei nicht blos eine Idee, sondern sie stehe sogar „unter den Ideen am höchsten“ (S. 13f.) u. s. w. Da aber alles dieses ohne jeden ernsthaften Versuch einer Beweisführung hingestellt ist, bleibt nur übrig, es da, wo es steht, stehen zu lassen.

Kilb, J. A., Platons Lehre von der Materie. Marburg 1887. 46 S.

Diese Dissertation, welche mir jetzt erst zugekommen ist, will zeigen, dass Plato's Lehre von der Materie „eine ganz neue Behandlung verlange“; und der jugendliche Verfasser bezweifelt nicht, dass sie diese durch ihn selbst erhalten habe, und sieht mit gehobenem Selbstgefühl auf die herab, die sich noch immer von dem aristotelischen Missverständniss der platonischen Grundlehren nicht loszusagen vermögen. Indessen ist das Vollbringen bei ihm hinter dem Wollen sehr weit zurückgeblieben. Nachdem er sich zunächst zu Cohen's (eigentlich von Lotze herrührender) Deutung der Ideenlehre bekannt, aber für den urkundlichen Nachweis ihrer Zulässigkeit, dessen sie so sehr bedürfte, nicht das geringste gethan hat, ergeht er sich S. 8—36 in Betrachtungen über Plato's Ansichten vom Charakter und Werth der Mathematik. Neu ist darin nur der Versuch, eine Fortbildung dieser Ansichten nachzuweisen. Plato lasse nämlich in der Republik und den ihr vorangehenden Schriften die Mathematik zwar „neben den Ideen wissenschaftliche Bestimmungen an den Sinnendingen treffen, daher zu ihrer Objektivirung beitragen“, (S. 18), wenn er sie auch („man weiss nicht recht warum“ S. 27) der Dialektik nachsetze; aber erst im Politikus und noch bestimmter im Philebus spreche er den Gedanken aus, „alles Sinnensein habe dadurch Bestand, dass es durch feste, im Hinblick auf die Idee gesetzte Massbestimmungen geordnet und bestimmt ist“ (S. 23). Allein war denn Plato durch die Fragen, mit welchen die Republik oder der Phädo sich beschäftigen, genöthigt, sich über die Bedeutung der mathematischen Masse für den Bestand der Sinnenwelt auszusprechen, falls er sich diese schon zum Bewusstsein gebracht hatte? und wenn er dies offenbar nicht

war: mit welchem Recht kann man schliessen, weil er in der Rep. nicht von ihr spricht, habe er auch noch nichts von ihr gewusst, als er die Republik schrieb? Oder erwähnt er ihrer etwa in den Gesetzen, die doch auch K. nicht für älter halten wird als den Philebus und Timäus? Aber dass alles in der Natur (den δαιμόνια καὶ θεῖα πράγματα) wie in den Werken der Menschen durch die Zahl bestimmt sei, hatte schon Philolaos (Fr. 13 b. Stob. Ekl. I, 8) gesagt; da wird es Plato bei der Abfassung der Republik wohl auch nicht mehr unbekannt gewesen sein. Dass die letztere ohnedies (wie Ph. d. Gr. II a^4, 548 nachgewiesen ist) den Philebus an mehr als einer Stelle augenscheinlich berücksichtigt, wird von K. ganz unbeachtet gelassen. In seinen Erörterungen über den Philebus bespricht Vf. S. 28ff. auch das ἄπειρον, unter dem er, in der Sache zutreffend, das extensiv oder intensiv Continuirliche versteht. Wenn er nun aber dieses von der sog. Materie des Timäus ganz und gar unterschieden wissen will (S. 38f.), so ist dies nur theilweise richtig: die letztere fällt mit dem ἄπειρον zwar nicht zusammen, da sie ein engerer Begriff ist, aber sie ist eine bestimmte Art des ἄπειρον, das räumlich Unbegrenzte, der Raum als eine seiner Natur nach einer unendlichen Theilung wie einer unendlichen Vermehrung fähige Grösse. Auf die Materie des Timäus kommt K. erst S. 41 zu sprechen und schon S. 43 hat er die Ueberzeugung gewonnen, dass die Materie „gar kein fundamentaler Begriff des platonischen Systems" sei, sondern „ganz ausserhalb desselben stehe", und von Plato „nur vermuthungsweise angenommen werde", um ein hypothetisches Substrat für die mathematische Construction der Elemente zu haben. Mit den Beweisen für diese Behauptung nimmt er es jedoch ungemein leicht. Es genügt ihm dafür an der Bemerkung, dass Plato selbst seine Physik als ein geistreiches Spiel bezeichne und ihr keinen streng wissenschaftlichen Charakter beilege. Aber eine παιδιά nennt er bekanntlich seine Reden oft genug, mag es ihm damit auch noch so ernst sein (vgl. Ph. d. Gr. II a^4, 574); und wenn er anerkennt, dass die Naturerklärung nicht der gleichen Sicherheit fähig sei, wie die reine Begriffswissenschaft (Tim. 29 B. 30 B. 48 D. 59 C), so heisst dies doch nicht, dass alle „seine Auseinandersetzungen im Timäus keinen Anspruch auf irgend welchen

wissenschaftlichen Werth machen können" (S. 41). Oder sollen wir etwa die Beseeltheit der Welt deshalb bezweifeln, weil diese 30 B κατὰ λόγον τὸν εἰκότα für ein ζῷον ἔμψυχον ἔννουν τε erklärt wird? Werden wir die Lehre von der Kreisbewegung der Gestirnsphären und der Kugelgestalt der Welt Plato deshalb absprechen, weil sie im Timäus vorgetragen wird? Oder etwa auch die Unterscheidung des Ewigen und des Veränderlichen, von der ebd. 51 Bff. gehandelt wird? Nach der Methode des Vf. müsste man auch dies thun; denn das Ergebniss dieser ganzen Auseinandersetzung wird in der bekannten Erklärung zusammengefasst: τούτων δὲ οὕτως ἐχόντων ὁμολογητέον, ἓν μὲν εἶναι τὸ κατὰ ταὐτὸ εἶδος ἔχον . . . τὸ δ' ὁμώνυμον ὅμοιόν τε ἐκείνῳ δεύτερον, αἰσθητόν . . . τρίτον δὲ αὖ γένος ὂν τὸ τῆς χώρας ἀεί u. s. w. Ist nun von diesen drei Stücken das dritte eine blosse Vermuthung „ohne irgend welchen wissenschaftlichen Werth", so müsste dies von den beiden andern, deren unentbehrliches Ergänzungsstück es bildet, offenbar ebenso gelten. Plato selbst freilich erklärt von seiner Lehre über das πανδεχές 49 D: ἀσφαλέστατον μακρῷ ὧδε λέγειν, 50 A: μακρῷ πρὸς ἀλήθειαν ἀσφαλέστατον εἰπεῖν. Allein wir wissen das heutzutage besser: wir sprächen nicht so, wenn wir Plato wären, also kann er auch nicht so gesprochen, oder es wenigstens nicht so gemeint haben. Mit dieser Erhabenheit des Vf. über den Text des Timäus stimmt es nun ganz überein, dass er auch nicht den Versuch macht, seine Vorstellung von der platonischen Materie als einem raumerfüllenden Substrat gegen die gewichtigen Einwendungen, die ihr im Wege stehen, durch Zergliederung der platonischen Aussagen zu vertheidigen oder die Frage, wie sie sich mit Plato's Lehre von den Elementen verträgt, zu beantworten. Auch sein Ausdruck ist mitunter ungenau und inkorrekt. Von „apriorischen Formen des Denkens" (S. 10) hat zwar Kant, aber nicht Plato gesprochen; das „wissenschaftliche Sein" (S. 11. 13) ist eine sprachwidrige Bezeichnung desjenigen Seins, welches Gegenstand der Wissenschaft ist; ἐκμαγεῖον mit „Bildungsmittel" zu übersetzen (S. 44), oder von Plato zu sagen, er „werthschätzt die Mathematik", ist nicht deutsch.

Sartorius, Ruht oder bewegt sich die Erde im Timäus? Ztschr. f. Philosophie Bd. 93 (1888) S. 1—25.

Der Vf. dieser Abhandlung, die ihren Gegenstand mit gelehrter Gründlichkeit bespricht, sucht S. 18ff. aus Plut. plac. III, 15, 10 und Arist. De coelo II, 13. 293 b 15ff. zu beweisen, dass Plato der Erde zwar keine Ortsveränderung und keine Achsendrehung zugeschrieben, aber ihr Inneres für flüssig gehalten und eine Verschiebung seiner Theile angenommen habe. Indessen ist leicht zu sehen, dass Arist. a. a. O. nicht von einer Flüssigkeit des Erdinnern (von der auch im Timäus nichts steht) sondern von einer Achsendrehung der Erde redet; diese schreibt er aber (wie Sitzungsber. d. Berl. Akad. 1888, Nr. 51 gezeigt ist) nicht Plato, sondern Heraklides zu. Die Placita sagen: τόπους αὐτῆς κατ' ἀραιότητα σαλεύεσθαι, wir haben jedoch keinen Grund, dabei an etwas anderes als an die partiellen Erderschütterungen zu denken, welche auch sonst mit diesem Ausdruck bezeichnet und von Höhlungen im Erdinnern hergeleitet werden. Die Vorstellung einer Bewegung „des ganzen Innern“ der Erde wird durch das τόπους αὐτῆς ausgeschlossen. Dass der Kritias (121 C) die Lehre vom Centralfeuer voraussetze (S. 5. 24) ist unrichtig: der Mythus folgt der populären Vorstellung, und die Burg des Zeus steht auf dem Scheitel des Himmelsgewölbes.

Kalmus, Platon's Vorstellungen über den Zustand der Seele nach dem Tode. Pyritz 1888. 16 S. 4°.

Dieses Gymnasialprogramm enthält in seinem Haupttheil kaum etwas, woran jemand, der seinen Plato kennt, Anstoss nehmen müsste, und nichts, woraus er etwas lernen könnte, da es sich ganz auf Auszüge, meist aus den eschatologischen Mythen, beschränkt. In der Einleitung über die vorplatonischen Vorstellungen vom Zustand nach dem Tode kommt ziemlich viel vor, was zu beanstanden wäre.

———

Neueste Erscheinungen auf dem Gebiete der Geschichte der Philosophie.

Beyersdorff, R., Giordano Bruno und Shakespeare, Leipzig, Fock.
Blencke, F., Die Trennung des Schönen vom Angenehmen bei Kant, Lpz., Fock.
Bodemann, E., Der Briefwechsel des Gottfr. W. v. Leibniz in Hannover, Hannover, Hahn.
Bruni Aretini, de tribus vatibus florentinis, herausg. von Wottke, Lpz., Freytag.
Brütt, Max, Der Positivismus, Programm, Hamburg, Herold.
Cohen, H., Kants Begründung der Aesthetik.
Deter, Katechismus der Geschichte der Philosophie, Berlin, Weber.
Droeseke, Joh., Zu Michael Psellos, Zeitschr. f. wissensch. Theol. Bd. 32, H. 3, S. 303—330.
Dümmler, F., Akademika, Giessen, Riecker.
Feller, W., Die tragische Katharsis in der Auffassung Lessings, Lpz., Fock.
Fiebiger, Ernst, Ueber die Selbstverleugnung bei den deutschen Mystikern, Leipzig, Fock.
Frank, G., Kant und die Dogmatik, Zeitschr. f. wissensch. Theol. Bd. 32, H. 3, S. 257—280.
Geil, G., Die Lehre von den μέρη τῆς ψυχῆς bei Platon, Strassburg, Heitz.
Germann, W., Altenstein, Fichte und die Univers. Erlangen, Erlangen, Blaesing.
Gompertz, Th., H. Bonitz, Berlin, Calvary & Co.
Groos, K., Systematische Darstellung von Schellings rationaler Philosophie, Heidelberg, Weiss.
Herders Briefe an Hamann, herausg. von Hoffmann, Berlin, Gaertner.
Hermes, H., Bemerkungen zu den Briefen Senekas, Progr., Moers.
Höffding, H., Einleitung in die englische Philos. unserer Zeit.
Ilberg, Ueber die Schriftstellerei des Galenos, Rhein. Museum Bd. 44, H. 2, S. 207—240.
Kayser, Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit, nach dem Syrischen, Leipzig, Hinrichs.
Kloc, P., De Ciceronis librorum de officiis, Jena, Pohle.
Kronenberg, Herders Philosophie nach ihrem Entwicklungsgang, Heidelberg, Winter.
Meyer, P., Quaestiones Platonicae, Progr., M.-Gladbach.
Müller, J., Kritische Studien zu Seneka, Wien, Gerold.
Paik, J., Platons Metaph. im Grundriss, Progr., Wien.
Pamer, C., Baco v. Verulam, Progr., Triest.
Papst, A., De Melissi Samii fragmentis, Diss., Bonn.
Pappenheim, E., Der angebliche Heraklitismus des Ainesidemos, Berlin, Gaertner.
Pullig, H., Ennio quid debuerit Lucretius, Leipzig, Fock.
Reusch, Die Fälschungen im Tractat des Aquinaten gegen die Griechen, München, Franz.
Schenk, R., Zum ethischen Lehrbegriff der Hirten des Hermas, Programm, Aschersleben.
Schmidt, A., Kritische Studie über Buch I von Spinoza's Ethik, Berlin, Schneider & Co.
Seidl, A., Zur Geschichte des Erhabenheitsbegriffs seit Kant, Lpz., Friedrich.
Tönnies, F., Thom. Hobbes, Deutsche Rundschau, Bd. 15, H. 7.
Troost, Inhalt und Echtheit der platonischen Dialoge auf Grund logischer Analyse, Berlin, Calvary & Co.
Trepte, A., Das moralische Uebel bei Augustin und Leibniz, Dissert., Halle.
Ziegler, Th., Schillers Stellung zum Pessimismus, Berichte des freien deutschen Hochstifts, 1889, H. 2.
